

Le Samedi¹⁰

MAGAZINE ILLUSTRE - LITTERAIRE - HUMORISTIQUE - MUSICAL





"Regarde, Maman!"
Voyez les bols se vider
quand vous servez des
Flocons de Maïs Kel-
logg. Les enfants raf-
folent de leur saveur.

Il n'y a pas d'autres flocons de maïs comparables aux Kellogg. On n'en trouve pas de plus croustillants, grillés d'un jaune plus doré, d'aussi délicieux ni d'aussi entièrement bons.

Servez des Kellogg demain matin et goûtez-y vous-même. Prêts à servir. Versez simplement dans un bol et ajoutez-y lait ou crème. Exquis avec des fruits frais ou en conserve. Achetez des Kellogg, aujourd'hui, chez votre épicière. En vente partout. Au menu des restaurants et hôtels.

Kellogg's
FLOCONS DE MAÏS

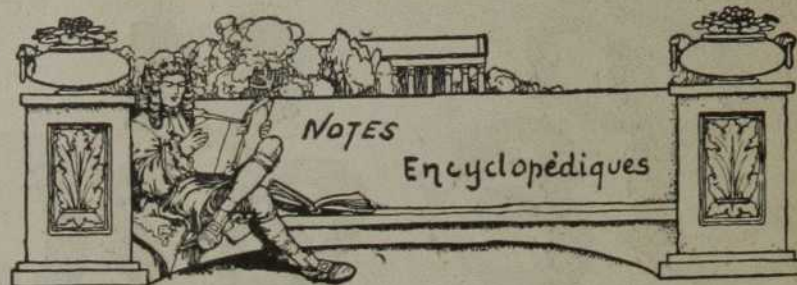


Faites cette
comparaison !

Goûtez cette merveilleuse saveur que l'on ne trouve que dans les flocons de maïs Kellogg. Comparez-la aux autres céréales préparées. Et vous saurez pourquoi on demande partout Kellogg.

Frais comme au sortir du four
TOUJOURS

L'enveloppe cirée de Kellogg préserve la saveur et garde les flocons croustillants. C'est un avantage exclusif de Kellogg.



Le plus grand arche d'un pont de pierre en Angleterre est celui de Chester qui a 200 pieds.

Les chemins de fer anglais emploient un personnel de 800,000 hommes.

Chaque fois qu'un sifflet de locomotive est en action il consomme l'énergie produite par deux livres de charbon.

La plus grande gru mécanique, construite en Angleterre, vient d'être expédiée au Japon. Elle lève un poids de 350 tonnes 100 pieds ou 300 tonnes à 121 pieds.

Le train le plus rapide en Angleterre fait soixante-dix-sept milles et quart en soixante-quinze minutes.

Les comptes d'épargne en Angleterre ont 10,000,000 de déposants.

La plus vieille carte du ciel vient de Chine et se trouve à la bibliothèque Nationale à Paris.

On compte un assassinat par an par 10,000 habitants aux Etats-Unis.

Le chêne Charlemagne, le roi de la forêt de Fontainebleau, 500 ans, a été abattu par la tempête.

L'Allemagne vient de lancer le plus gros paquebot du monde: 20,000 tonnes.

En février il y a eu 133 navires de perdus.

On compte plus de 500,000 polonais en France.

La République Argentine a commencé cette année 9,162,000 acres en maïs.

La A. O. A. comprend 647 clubs et 600,000 membres.

L'Allemagne vient de fabriquer un aéroplane construit entièrement en métal.

On vient d'inventer un nouveau cadenas qui demande deux clefs pour être ouvert.

La proclamation de la République en Grèce a été passée le 25 mars 1924 et sanctionnée par le plébiscite du 13 avril.

25 à 27 guérisons notables ont été constatées à Lourdes l'an dernier.

Chaque français donne trois sous par année pour les missions. Cependant la France tient le deuxième rang, après les Etats-Unis, pour les dons aux missionnaires.

La cathédrale de Nantes a été commencée en 1434 sous le duc de Bretagne Jean V.

Il y a quinze câbles trans-océaniques entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

Les objets précieux rassemblés dans le nouveau Musée St-Pierre à Rome, comprennent des objets ayant appartenus à douze siècles d'histoire et de souvenirs.

Le califat a été aboli en Turquie le 3 mars 1924.

Après un orage électrique un habitant de la ville de Londres a trouvé dans son jardin un bloc de roche cristallisé pesant plus de six livres.

Ce n'est qu'en 1750 qu'on fabriqua des parapluies aux Etats-Unis.

Les plus hauts nuages sont à deux milles au-dessus de nos têtes.

On compte une moyenne de 120,000,000 de poissons pour chaque mille carré de l'océan.

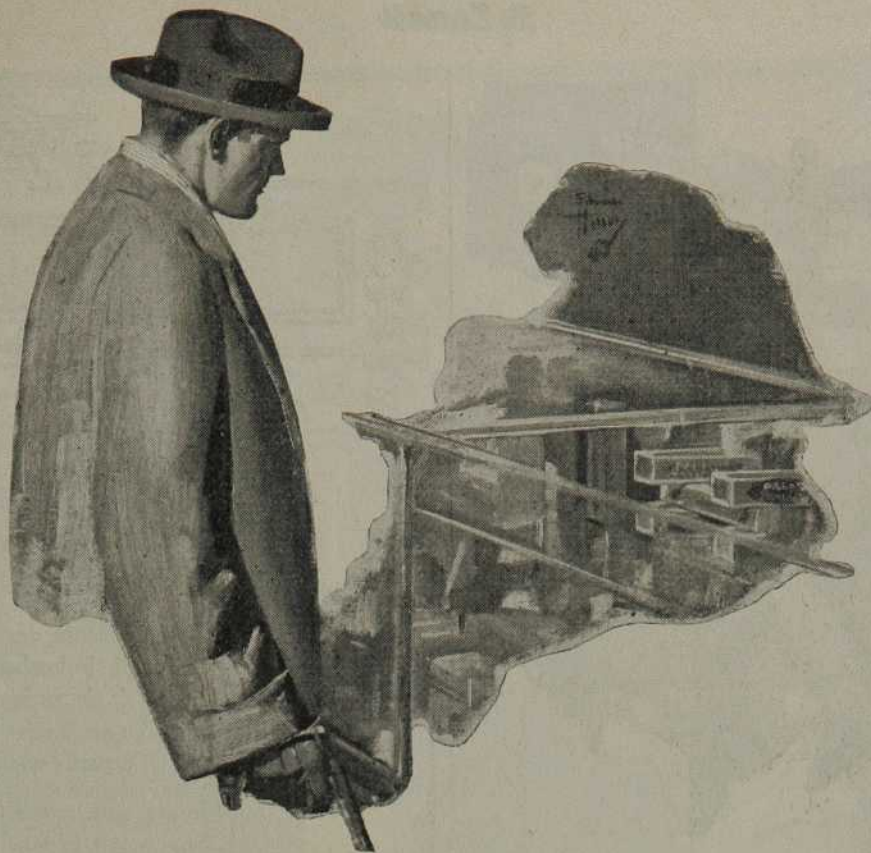
Le son d'une cloche qui peut être entendu à 45,000 pieds sous l'eau ne peut être entendu qu'à 456 pieds dans les airs.

Les crocodiles, tout comme les autruches, avalent de petits cailloux.

Il y a cinquante ans, en Angleterre, un enfant de neuf ans a été condamné à mort pour avoir volé cinq sous de peinture.

Une pipe de tabac prend environ dix-huit minutes à se consumer, cependant on a vu dans un concours un fumeur prendre 111 minutes pour fumer un once de tabac.

Les forêts de la côte du Pacifique seront complètement disparues dans 50 ans, si on ne repeuple les forêts.



Attendez — N'achetez pas

Vérifiez d'abord nos prétentions — *Faites cet essai de 10 barbes.*

CHER MONSIEUR :

Vous êtes un homme généreux et loyal — et à ce titre vous donnez aux autres la chance de prouver la sincérité de leurs prétentions.

Et comme celles que nous avons sur la Crème à barbe Palmolive sont joliment étendues, vous pouvez fort bien vous en défier.

C'est pourquoi nous vous disons: "N'achetez pas encore". — Laissez-nous vous envoyer un tube d'essai de 10 jours. Et donnez-nous ainsi l'occasion de vous prouver l'absolue véracité de nos prétentions.

Les hommes par milliers ont abandonné leur crème à barbe pour adopter la nôtre. Elle a aujourd'hui surpassé toutes les autres; son succès a fait sensation dans le monde des affaires. 80% de ses habitués étaient attachés à une crème rivale. Seul un mérite exceptionnel, vous en conviendrez, pouvait lui valoir un marché aussi contesté.

1000 hommes consultés

Nous avons d'abord demandé à 1000 hommes les qualités suprêmes qu'ils attendaient d'une crème à barbe. Ils en mentionnèrent quatre. Nous les

leur avons données. Puis nous en avons ajouté une cinquième — des bulles consistantes — qualité la plus importante de toutes.

130 formules furent rejetées avant que nous trouvions la bonne. Et avec celle-là, nous avons complètement transformé les conditions de la crème à barbe.

En toute franchise, nous n'osions espérer qu'un pareil perfectionnement pût être apporté à la crème à barbe — tout experts en savon que nous sommes. Notre savon de toilette — le Palmolive — est le plus répandu dans le monde entier. Nous sommes passés maîtres dans notre industrie. Notre succès est basé sur une expérience de 60 années dans l'étude et la fabrication du savon.

Veillez vous en assurer

Maintenant, en toute honnêteté pour nous et pour vous, veuillez m'envoyer le coupon. Notre cause est entre vos mains; à vous de décider. Après avoir, pendant 10 jours, trouvé un plaisir inconnu à se raser, peu d'hommes reprennent leurs anciennes crèmes.

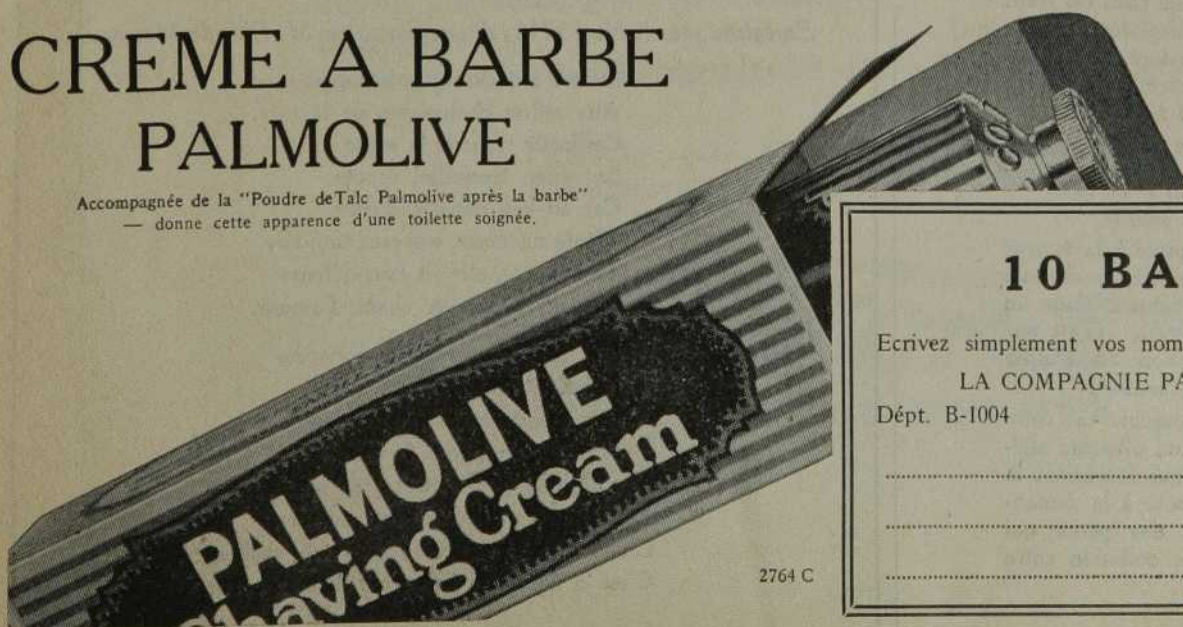
5 Satisfactions

Cinq résultats remarquables

- 1 Sa mousse se multiplie 250 fois.
- 2 Elle assouplit la barbe en une minute.
- 3 Son savonnage crémeux reste abondant sur la figure pendant 10 minutes.
- 4 Ses bulles consistantes maintiennent les poils droits, les rendant faciles à raser.
- 5 Le mélange d'huile de palme et d'olive laisse la peau douce après la barbe.

CREME A BARBE PALMOLIVE

Accompagnée de la "Poudre de Talc Palmolive après la barbe"
— donne cette apparence d'une toilette soignée.



FABRIQUE AU CANADA

10 BARBES GRATIS

Ecrivez simplement vos nom et adresse et m'envoyez à :

LA COMPAGNIE PALMOLIVE DU CANADA, Limitée
Dépt. B-1004 3 rue St-Nicolas, Montréal.



Une tromperie loyale

Les enfants croient que ces grains magiques sont
des confiseries — *vous savez, vous, que ce
sont des grains de blé entiers.*

POURQUOI cajoler les enfants pour leur faire manger
des choses qu'on prétend leur être bonnes? Pourquoi
leur détraquer l'appétit en leur commandant de manger de
ces choses?

Des milliers de mères ont appris l'inutilité de ce procédé.
Comme il vaut bien mieux donner aux enfants la nourriture
dont ils ont besoin, sous une forme qu'ils aiment.

* * * *

Le Puffed Wheat (Blé soufflé) Quaker est du blé pur
offrant l'appât d'une confiserie. Ces grains rôtis, croquants,
gonflés par explosion à huit fois leur grosseur normale, sont
réjouissants comme le matin et possèdent la riche saveur de
la noix. Les enfants se régaleront de cette excellente nourri-
ture céréale.

Ne vaut-il pas mieux, dès lors, leur donner ces riches
grains qu'une nourriture moins alléchante et qui ne contient
par ailleurs que les mêmes éléments nutritifs?

Son, minéraux, et, lorsque servis avec du lait, vitamines,
voilà les trois éléments que vous trouverez dans cette com-
binaison exquise.

* * * *

Servez-en tous les jours sous quelque forme que vous
désirez. Faites-en l'essai comme menu de déjeuner avec
crème ou lait, ou avec la moitié de l'une et de l'autre.
Servez-en comme dessert agréable avec fruits cuits ou frais.

Mélangez-les à du beurre fondu pour
remplacer les douceurs dont on mange
trop. Donnez-en à l'heure du coucher:
c'est le plat idéal à cette heure.

* * * *

*Le Puffed Rice aussi
(Riz soufflé)*

Le riz, explosé à la vapeur
tout comme le blé, procure un
déjeuner enchanteur dans un
million de foyers. C'est une
exquise diversion au Puffed
Wheat (Blé soufflé).

Gardez toujours à votre
portée ces deux aliments allé-
chants. Ils vous fourniront la
meilleure réponse à la deman-
de insistante des petits qui
réclament une collation entre
les repas.



Tout Seul

Sur l'air de "ALL ALONE"
(Beaudry-Berlin)

Enregistré sous le No 15203, disque Starr, par M. Placide Morency.

Dans le silence des beaux soirs d'été
Je goûtais le bonheur suprême,
Tu jurais de ne jamais me quitter,
Tu me disais: "Je t'aime!"
Tu partis quand même.

Je suis seul, tout seul aujourd'hui,
Sans espoir et sans amour.
Avec toi mon bonheur a fui
Et c'est donc bien fini pour toujours.
(bis) Hélas! pourquoi m'avoir grisé
De ces rêves charmants,
Puis m'avoir laissé
Le cœur brisé,
Et moi pourtant
Qui t'aimais tant.

THAIS

(Massenet)

Enregistré sous le No A-5440, disque Columbia, par Mary Garden.

L'AMOUR EST UNE VERTU RARE

C'est Eros! c'est l'amour!
Considère, ô mon père, que nous ne le pouvons traiter cruellement.
L'amour est une vertu rare,
J'ai péché, non par lui, mais plutôt contre lui.
Ah! je ne pleure pas de l'avoir eu pour maître,
Mais d'avoir méconnu sa volonté!
Il défend qu'une femme se donne à qui ne vient point en son nom;
Et c'est pour cette loi qu'il convient qu'on l'honore.
Prends-le, pour le placer dans quelque monastère,
Et ceux qui le verront se tourneront vers Dieu,
Car l'amour nous élève aux célestes pensées.

Roses de Picardie

(D'Amor-Woods)

Enregistré sous le No 15211, disque Starr, par M. Placide Morency.

De ses grands yeux de saphir clair
Aux reflets changeants de la mer,
Collinette regarde la route
Sa raison tressaille, écoute,
Car au loin dans le silence
Monte un chant enivrant toujours.
Tremblante, elle est sans défense
Devant ce premier chant d'amour.

Des roses s'ouvrent en Picardie
Exhalant leurs arômes si doux.
Dès que revient l'avril attiédi
Il en est de pareil à vous.
(bis) Nos chemins pourront être un jour écartés
Et les roses perdront leurs couleurs,
L'une au moins gardera pour moi sa beauté,
C'est la fleur que j'enferme en mon cœur.



La santé est ce que vous avez de plus précieux — conservez-la par des exercices récréatifs — en plein air !

Un auto Ford a été, pour des milliers de femmes, un encouragement à mener une vie plus saine, plus active, donc plus heureuse.

Il leur permet des distractions et des

promenades auxquelles autrefois elles ne pouvaient songer. Elles chauffent elles-mêmes cet auto de conduite facile, avec autant de confiance et de satisfaction que les hommes. Et toutes le trouvent plus pratique, moins à charge et pour cela plus désirable que toute autre voiture plus grosse.

Votre plus proche dépositaire Ford vous donnera avec plaisir une démonstration de n'importe quel modèle, à votre convenance et sans frais.

— Ford —
AUTOS FERMÉS

Fabriquées au Canada
Pour les Canadiens
Par des Canadiens



“Voulez-vous jouer avec moi?”

C'EST à vous que s'adresse cette petite fille, des vitrines des milliers de marchands du Congoléum, dans toute l'étendue du Canada. Elle représente la multitude d'heureux enfants dont les mères partagent maintenant plus volontiers les jeux, grâce aux Carpettes Artistiques en Congoléum Sceau d'Or. Car, avec ces carpettes sur les planchers, les mères ont plus de temps à accorder à leurs enfants et à donner aux distractions.

Le grand ménage du printemps et l'époque des déménagements vous offrent l'occasion de changer vos tapis démodés, ramasseurs de poussière, contre des Carpettes en Congoléum Sceau d'Or. Elles sont moins dispendieuses — vous permettent de consacrer plus d'argent aux draperies et meubles — et comportent pour chaque pièce de la maison une grande variété de beaux modèles.

Pas de balayage ni battage

Il ne faut pas s'étonner que partout les ménagères mettent des Carpettes en Congoléum Sceau d'Or dans toute la maison. Pour tout nettoyage, une Carpette Artistique en Congoléum ne requiert que quelques coups d'une vadrouille humide. Cela change du balayage et battage éreintants des tapis et carpettes d'étoffe! Et la surface du Congoléum, imperméable et lisse, est autrement plus sanitaire.

Se posent à plat sans attaches

Contrairement à la plupart des tapis d'étoffe, les Carpettes Artistiques en Congoléum sont faites d'un seul morceau. Autre avantage: ces carpettes collent au plancher; ne s'enroulent jamais aux bords ni ne plissent.

Venez me voir!

Du 8 au 16 mai, je jouerai dans les vitrines du ou des grands magasins de votre localité. Ne manquez pas de venir me voir.

Je ferai connaître les marchands autorisés du Congoléum Sceau d'Or de votre ville.

Rappelez-vous bien que les modèles de Congoléum exposés dans la vitrine de votre marchand ne sont qu'une partie des magnifiques motifs qui sont en montre dans son rayon de tapis.

Ayez soin, quand vous achetez, de rechercher le Sceau d'Or.

Bas prix — Haute valeur

La valeur! Voilà ce qui caractérise les Carpettes en Congoléum Sceau d'Or. Pour ce qui est de la qualité, de la durabilité et de la diversité des modèles, ce sont certainement, de tous les couvre-planchers, ceux qui vous donnent le plus pour votre argent.

Grandeurs populaires — Prix économiques

9x3	pieds \$4.50	9x7 1/2	pieds \$11.25	9x12	pieds \$18.00
9x4 1/2	pieds \$6.75	9x9	pieds \$13.50	9x13 1/2	pieds \$20.25
9x6	pieds \$9.00	9x10 1/2	pds \$15.75	9x15	pieds \$22.50

Congoléum à la verge, 85c la verge carrée.

Les prix pour Winnipeg et l'Ouest sont augmentés en proportion des frais de transport.

La garantie du Sceau d'Or

Ayez soin de rechercher le Sceau d'Or. Vous le trouverez à la surface de toute Carpette Artistique en Congoléum Sceau d'Or, véritable et garantie, et sur toutes les quelques verges de Congoléum à la verge.

CONGOLEUM CANADA LIMITED

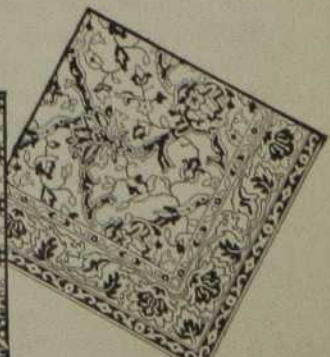
1270, RUE SAINT-PATRICE,

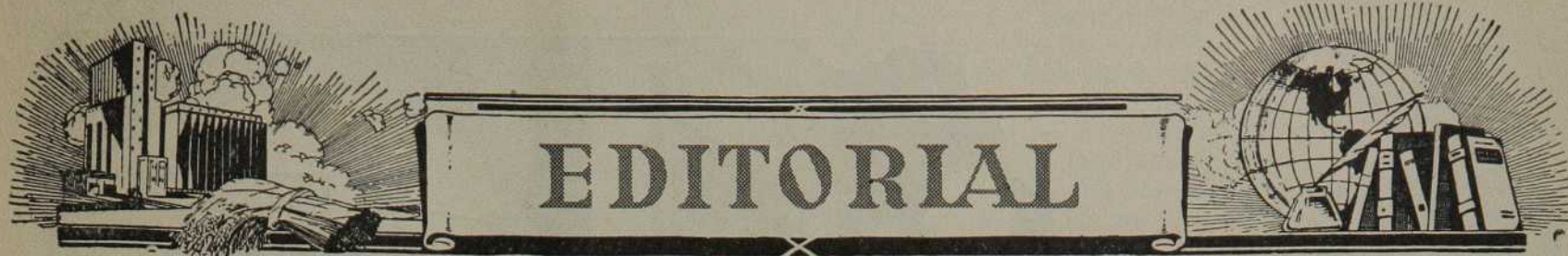
MONTREAL, QUEBEC

CARPETTES ARTISTIQUES
EN
CONGOLEUM
Marque Sceau d'Or

Fabriquées au Canada — par des Canadiens — pour les Canadiens

A droite, le No 548, l'un de nos nouveaux modèles.
Au-dessous, le No 408, une sorte de carrelage très populaire.





Amour, souffrance et volonté

L'AMOUR a commencé au premier chapitre de l'histoire du Monde, dès les premiers frémissements de vie de la planète et les premières étincelles de la pensée humaine alors que cette pensée encore privée de l'aide souple et compliquée de la parole, ne s'exprimait qu'en monosyllabes rauques, brèves clameurs de terreur et d'admiration de l'homme assistant aux prodigieuses convulsions du globe animé par le souffle divin.

A la lueur fulgurante de formidables éclairs, dans le continu grondement du tonnerre, il vit surgir des continents et crouler des montagnes; l'énorme et fantastique végétation activée sans cesse par des déluges de pluie chaude, le hideux grouillement de monstres difformes, la lutte incessante contre les éléments, tout cela lui donnait conscience de sa propre faiblesse et pourtant il sentait sourdre en lui une étrange puissance de conquête et de domination, un mystérieux pressentiment de l'Humanité future et l'impérieux besoin d'aimer, fût-ce par toute la violence de sa nature primitive.

Dans l'immense travail de gestation d'un Univers il se sentit emporté comme la feuille morte par l'ouragan mais un magnifique orgueil gonfla sa poitrine où le cœur s'éveillait en lui donnant l'obscur mais profonde conviction que brûlait en lui une flamme qui ne s'éteindrait jamais.

Il comprit vaguement que tout passerait un jour mais que la destruction n'atteindrait pas sa pensée venue des profondeurs inconnues où elle retournerait sans pouvoir jamais se heurter aux limites du Temps non plus qu'à celles de l'Espace.

*
* *

C'est de là qu'est née en lui la foi en la pérennité de ses sentiments et de ses affections et pour cela que, plus tard, il ne devait pas être illogique en parlant d'amour éternel dans un monde où cependant rien n'est durable.

Et je m'étonne alors, en m'en attristant un peu, que des philosophes, tels que Laclous par exemple, aient dit ceci :

“ Celui qui promet de bonne foi un éternel amour, et celui qui croit à de pareils serments, sont également dupes, l'un de son cœur, l'autre de sa vanité. ” L'amour qui s'atténue et s'efface de lui-même n'était pas sincère, ou plutôt n'était pas de l'amour; ce n'était qu'une attirance passagère, faite de désir et de sympathie mais aussi fragile que la cause qui l'avait fait naître.

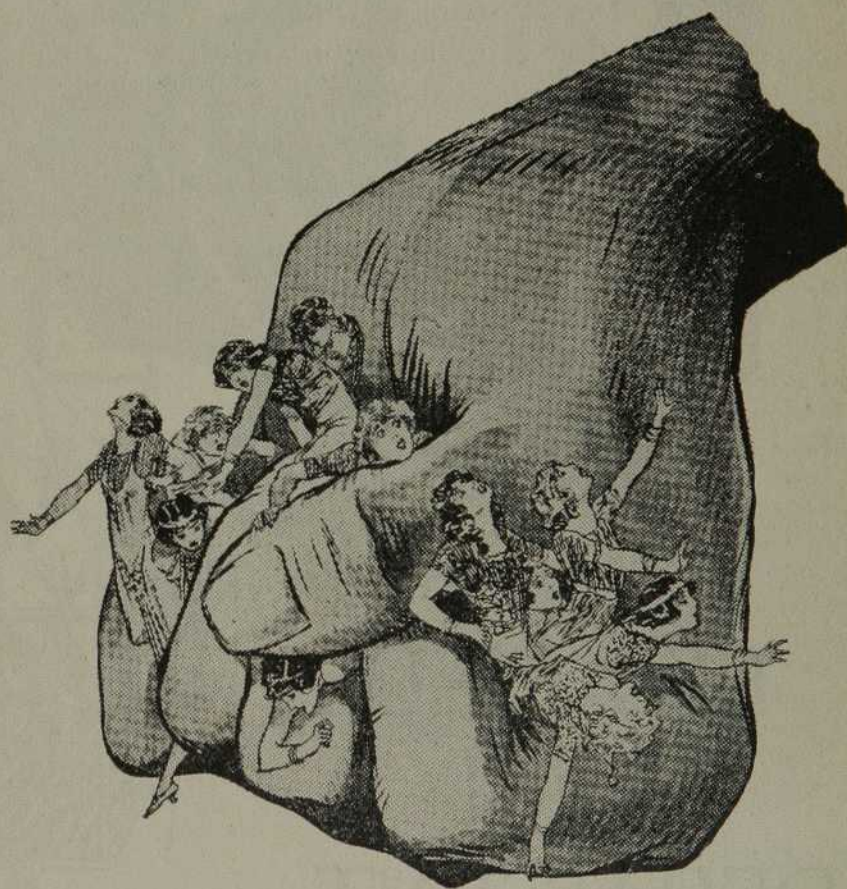
Pourtant, il n'en est pas moins vrai que l'on peut avoir aimé grandement de tout son âme, de tout son être et puis, un jour, s'être arraché définitivement du cœur, à force de volonté, cet amour dont on avait trop souffert.

Ah, sans doute, c'est là une opération longue et douloureuse au cours de laquelle le cœur a des sursauts de révolte

et consentirait à toutes les lâchetés pour se cramponner à ce qu'il croyait être son bonheur mais il peut sortir victorieux de l'épreuve et il en sort non pas amoindri, diminué mais épuré par la souffrance, mûri par l'expérience et capable d'aimer plus profondément que jamais parce qu'il saura aimer mieux.

Il est un fait indéniable, c'est que la volonté peut lutter efficacement contre la peine comme contre le plaisir, les diminuer, les augmenter ou les supprimer. Porter trop d'attention à un mal c'est l'aggraver et les malades qui guérissent le mieux et le plus vite sont ceux qui le veulent sincèrement et fortement. Ce qui est vrai pour le corps l'est également pour l'âme, pour le cœur.

Un naufragé de l'amour est comme le marin qui s'accroche désespérément à une épave, qui a la force de résister au froid de l'eau et à la meurtrissure des vagues au delà de ce qui semble possible aux forces humaines jusqu'à ce qu'on



viene le secourir. C'est la volonté seule qui lui a sauvé la vie comme c'est la volonté seule qui peut fermer les blessures du cœur et, avec l'aide du temps, en faire disparaître jusqu'aux cicatrices.

Et ceci ne diminue en rien la puissance d'aimer. L'opération subie par un patient ne lui enlèvera pas la possibilité de devenir ensuite centenaire et l'oubli des souffrances passées n'enlèvera rien à la sincérité des serments d'éternel amour.

FERNAND DE VERNEUIL



HISTOIRE SENSATIONNELLE

LES PIEDS QUI DEPASSENT...

PAR MAXIME LEBLOND



C'EST assurément bien commode d'avoir des pieds; un penseur de génie a dit que c'étaient les accessoires les plus pratiques pour la marche et nous le croyons sans peine. Toutefois, ces accessoires jouent parfois de sales tours à leurs possesseurs, par exemple lorsqu'ils s'agrémentent

de cors ou durillons, qu'ils se laissent écraser par un maladroit, ou encore... qu'ils se cachent insuffisamment sous un meuble où l'œil de lynx d'un policeman les découvre en s'étonnant de ce qu'ils font là.

Ah, la trahison des pieds qui dépassent!

Que de cambrioleurs, cachés dans l'embrasure d'une fenêtre, se sont fait pincer à cause de leurs pieds qui dépassaient sous le rideau... Que de gens aussi, se sont effrayés à la vue de deux escarpins placés dans les mêmes conditions, alors qu'il n'y avait personne dedans...

Les pieds qui dépassent ont joué de nombreux rôles dans la vie des gens et ils en jouent même dans les "vues animées" où leur emploi est particulièrement commode dans certaines scènes.

Toutefois, si la petite madame Jenkison, de Youngstown dans l'Ohio, avait mieux caché les siens, elle se se-

rait évité bien des tracasseries et l'on n'aurait pas mis au jour une histoire pas mal embrouillée et dans laquelle on ne sait plus au juste qui a tort ou raison.

*
* *

Dans Youngstown donc, demeurait la petite madame Jenkinson, mariée à John Edward, un bon garçon, mais qui n'était pas toujours content parce qu'à son point de vue, sa femme allait trop souvent faire des papottages avec l'un et avec l'autre et que, cela finit habituellement par créer un jour des histoires dont on aurait fort bien pu se passer.

Un de ses endroits favoris pour "papotter" était chez un Mr. et une dame Nagel où la bonne harmonie du commencement ne devait pas tarder à faire place à la chicane au point que les voisins s'en trouvèrent incommodés et portèrent une plainte à la police.

En l'occurrence, la police délégua, pour enquêter sur les faits, un de ses plus magnifiques représentants, le constable Carl Bixler avec la mission de tirer la chose au clair.

Il connaissait déjà Mme Jenkinson, ce qui était une excellente raison pour la reconnaître quand il la verrait. Il partit donc un beau soir pour le domicile de Mr. et Mme Nagel où se tenaient les bruyantes soirées mais il vit tout de suite que l'enquête n'allait pas marcher comme sur des roulettes.

En homme bien élevé, il frappa à la porte; doucement pour commencer, puis un peu plus fort, sans cependant qu'on lui répondit. Un peu perplexe, il ne sut tout d'abord quoi faire puis, ayant réfléchi un instant, il descendit trouver le propriétaire de l'immeuble qui demeurait à un étage inférieur et tous recommencèrent à tambouriner sur la porte.

On entendait bien un vague remue-ménage à l'intérieur mais c'était tout. Or, la patience a des limites, même chez un policeman de la coquette ville de Youngstown et quand le superbe Bixler jugea que la sienne était usée, il appuya sa solide épaule contre l'huis, donna une poussée... et entra sans plus de cérémonie.

Que vit-il alors dans l'intérieur de la maison? Tout simplement Mr Nagel tout seul, assis, et regardant avec une certaine anxiété du côté de la fenêtre.

Il lui demanda où était la dame qu'il supposait en visite mais l'autre parut tout effaré et ne lui répondit point. Bixler est un beau policeman et un homme de tact par-dessus le marché. Il ne roula donc pas de gros yeux furibonds mais prit au contraire son "air des dimanches" pour causer gentiment avec Mr Nagel. Au cours de la conversation, il remarqua une porte qu'il n'avait pas aperçue tout d'abord et il demanda qu'on la lui ouvrit. Comme on n'acquiesçait pas à sa demande, il

réédita le geste d'un instant auparavant et enfonça tout bonnement ladite porte.

Il y a des gens qui ont de ces arguments auxquels rien ne résiste, pas même les portes fermées à clef...

Il n'y avait personne dans cette seconde chambre mais la fenêtre était ouverte. Rapidement, Bixler descendit, sortit et inspecta de l'extérieur, la fenêtre et les alentours. Il aperçut une très commode échelle de sauvetage qui communiquait avec un étage inférieur et qui avait fort bien pu servir à quelqu'un pour s'échapper.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, il était rentré dans la maison et, cette fois, frappait à l'étage où la visiteuse avait pu, selon lui, se réfugier.

Il n'eut pas besoin de recommencer à tambouriner longtemps sur la porte car une dame vint lui ouvrir dès qu'il eut commencé à frapper. Devant une telle amabilité, Bixler se fit lui-même doux comme un petit mouton, ce qui ne l'empêcha pas de jeter un regard inquiet de tous côtés. Justement, il y avait, dans un angle de la pièce, une porte fermée derrière laquelle il devait y avoir certainement quelque chose car on entendait un petit gratterement indistinct mais néanmoins bien réel.

Le policeman, on l'a vu, connaissait le tour d'ouvrir les portes et ce n'est pas une de plus qui pouvait l'arrêter dans son enquête. D'ailleurs, celle-ci n'était pas fermée à clef et rien ne fut plus facile que de l'ouvrir. Il y avait en effet quelqu'un dans ce placard, mais ce quelqu'un était un chat qui parut tout content de recouvrer sa liberté.

Décidément, la petite Madame Jenkinson était introuvable à moins que ce ne fût elle qui se fût métamorphosée en chat, ce qui était fort peu probable.

L'homme aux beaux habits bleus s'informa donc directement à la femme qui l'avait reçu et il lui demanda si elle n'avait pas vu une personne dont il lui donna le signalement.

La femme n'avait vu personne, dit-elle, mais il lui fut impossible de maintenir plus longtemps ce démenti. Le constable venait en effet de voir quelque chose...

Et ce quelque chose, C'ETAIT DES PIEDS QUI DEPASSAIENT...

Qui dépassaient d'où cela? Tout bonnement sous un lit où ils n'étaient certainement pas allés tout seuls... Il devait y avoir quelqu'un au bout de ces pieds-là. Il y avait en effet la petite madame Jenkinson tant cherchée en vain jusque-là.

Voilà ce que c'est de laisser voir ses pieds aux policemen trop curieux...

De toute évidence, dans l'esprit de Bixler, la chose était toute simple: Mme Jenkinson s'était enfuie par l'échelle de sauvetage, était entrée chez la bonne femme qui devait être une de ses amies et n'avait rien trouvé de mieux comme cachette que de se glisser sous le lit.

Rapport fut fait en conséquence à qui de droit et il en résultait toute une série de complications que l'on n'avait tout d'abord sans doute pas prévues. Plaintes, rapports, chicanes, histoires de toutes sortes allèrent leur train; le torchon brûla dans les deux ménages Nagel et Jenkinson et cela s'orienta vers la finale habituelle aux Etats-Unis: un double divorce.

Affaire plutôt compliquée car tous les intéressés le demandaient mais sans en accepter les responsabilités. Plainte d'un côté, défense de l'autre, tout cela fit un amalgame où une poule n'aurait pas reconnu ses poussins.

La petite madame Jenkinson prétend avec énergie n'avoir jamais fait de troubles ni de cancanes d'aucune sorte; elle avait commencé par nier que ce fût elle qui soit descendue par l'échelle de sauvetage puis elle l'admit mais en expliquant qu'il n'y avait rien d'extraordinaire là-dedans. Elle avait cru, affirmait-elle, à la visite d'un cambrioleur quand le policeman avait tambouriné à la porte puis l'avait enfoncée.

Elle avait eu peur, ce qui est bien excusable chez une petite femme nerveuse et s'était sauvée chez une voisine.

C'était une explication comme une autre et il ne nous appartient pas de la juger. Mme Jenkinson a-t-elle tort, a-t-elle raison? C'est ce qu'on cherche à savoir mais il est un fait certain, c'est qu'elle-même se donne tort d'avoir laissé dépasser ses pieds sous le lit.

Dire que si elle les avait mieux cachés, tout cela aurait été évité... du moins pour l'instant.

Que sa triste mésaventure serve d'exemple aux autres. Ceux ou celles qui, dorénavant, voudront se cacher aux yeux indiscrets ne devront pas se contenter de faire comme l'autruche qui se croit en sûreté quand elle a enfoui sa tête dans le sable et qu'elle ne voit plus rien...

Attention aux pieds qui dépassent...

MAXIME LEBLOND

— o —

UN MUSICIEN

— Aimez-vous «Le Barbier de Séville»? »

— Non, je me rase moi-même.

LE MEILLEUR TEMPS

Charles. — Quand crois-tu que je pourrais parler à ton père?

Ernestine. — Je te conseillerais d'attendre après notre mariage.

EXAMEN

— Quest-ce que la mémoire?

— C'est la chose qui nous sert à oublier.

NOUVELLE

LE VIEUX CHIEN

PAR ROGER REGIS

EVIDEMMENT il s'attendait à cette demande. Mais tout de même, cela lui fit quelque chose quand Monique Sauvajou, souriant de tout son visage éblouissant, lui dit:

— Monsieur Le Huguette, voulez-vous me rendre un grand service?... Voulez-vous, pendant une petite demi-heure, promener Toto?

Hé, parbleu! il l'avait oublié, ce satané chien! Comme chaque jour, depuis un mois, le jeune homme était venu faire sa cour à la jeune femme. Il s'était grisé peu à peu à cette présence délicate. Il n'avait plus, dans les regards, que cette beauté languissante et brune, ces yeux profonds comme deux gouffres d'ombre, ces lèvres semblables à deux arcs rouges tendus sur la blancheur des dents. Dans les oreilles, il n'avait plus que la musique de sa voix, enveloppante et flexible comme toute sa personne. Il en était au point où les coeurs amoureux ne raisonnent plus, ne pensent plus. Voilà! Monique Sauvajou était la plus attirante des jeunes veuves, des Parisiennes, et elle était riche. René Le Huguette voulait fléchir sa rigueur et l'épouser.

Mais patatras! L'heure fatidique avait sonné. On lui collait le chien entre les pattes! Ah! ses amis le lui avaient bien dit. Rien à faire avec Mme Sauvajou! A tous ses soupirants successifs, elle avait proposé le même rôle mercenaire et, par peur du ridicule, tous s'étaient dérobés.

René Le Huguette regarda l'animal couché, près de sa maîtresse, sur le divan. C'était un vieux brabançon obèse et goutteux. L'âge avait dénudé son corps pareil à celui d'un poulet mal plumé et son museau ridé, aux gros yeux aveugles, ressemblait au visage d'un vieux monsieur barbu qui aurait perdu ses lunettes. Le jeune homme cependant fut courageux et, se levant:

— Avec plaisir, chère madame! répondit-il.

Il prit la bête dans ses bras avec des précautions tendres. Monique, toute heureuse, expliqua:

— Voici ce que vous allez faire! Vous irez jusqu'au Parc Monceau. C'est à deux pas d'ici et c'est moins dangereux pour les bêtes. Bien entendu, vous ferez attention en traversant les rues. Toto a encore des caprices étonnants. Il essaie parfois de courir après les voitures. Vous le porterez. Au parc Monceau, vous le ferez marcher un peu, pas trop vite, au soleil. Mais méfiez-vous aussi des enfants! Et elle ajouta:

— C'est un service désagréable que je vous demande, je le sais! Il faut
(Suite à la page 38)

DANS une vieille maison de province, sise en une petite ville du midi, elles étaient trois demoiselles à marier.

Trois demoiselles tout à fait au-dessus de l'ordinaire, vraiment !

Cora, brune, maigre, les yeux songeurs, coiffait ses cheveux noirs en larges bandeaux encadrant son front méditatif — un vrai front de savante ! disait avec orgueil Mme Valy, sa mère. Il était rare qu'on la trouvât sans quelque livre à la main, et, doctement, elle commentait Kant, Hegel, à l'abaissement respectueux de son entourage.

Car on ne parlait pas encore de guerre, à ce moment-là, et d'autres que les petites oies grises s'obstinaient à trouver claires les obscurités de la pensée allemande.

Estelle, peintre et musicienne, montrait un petit visage chiffonné entre deux gros bandeaux de cheveux roux. "Montrait" n'est peut-être pas le terme exact, car en réalité, on ne voyait guère que les yeux, qui dévisageaient l'interlocuteur avec une tranquille audace.

Estelle trouvait "très amusante" la peinture cubiste, dans laquelle, depuis quelque temps, elle s'essayait avec succès, et elle "adorait" Wagner — naturellement.

Georgette était la beauté de la famille — du moins, sa famille le disait. Blonde, fraîche, très élégante, elle passait pour la parfaite mondaine, adoptait les toutes dernières modes et s'en allait chaque année passer trois mois chez une cousine parisienne, pour prendre le ton.

Quant à la quatrième...

Mais celle-là n'était pas à marier. Fanette avait 18 ans, de beaux cheveux bruns qui frisaient aux tempes, un teint mat, très chaud, des yeux noirs rieurs et tendres. Venue au lieu et place du fils attendu, après ce trio de filles, elle n'avait pas été accueillie avec enthousiasme. On l'aimait bien cependant. Mais quand les parents disaient en parlant d'elle "la petite" il y avait comme une vague rancune dans leur accent, et même un peu de dédain.

Car tous — et ses sœurs en tête — la considéraient comme une fillette sans importance. Pensez donc, une "petite" qui a fait de bonnes études toutes simples, qui dessine le paysage et joue très gentiment du Mozart, qui se contente de blouses et de chapeaux faits par elle, trouve les jupes courtes "assommantes" et serait incapable de flirter convenablement !... Il n'y avait qu'à la laisser de côté pour le moment. Quand ses aînées seraient mariées, on verrait à la déniaiser un peu, si possible.

En attendant, Fanette s'arrangeait très bien de sa tranquille existence, quel-



que peu en marge de celle des trois autres. Avec son chien, ses fleurs, quelques livres préférés, deux ou trois pauvres qu'elle allait gentiment voir, "la petitonne", comme disait Emmeline, la vieille servante, se trouvait pour le moment suffisamment heureuse.

Or, dans la petite ville, tomba un jour une nouvelle sensationnelle.

Le neveu de Mme Jaily, Donald Ellins, l'Américain multimillionnaire,



allait venir passer une quinzaine de jours chez sa tante.

On le savait jeune, célibataire, de physique agréable. Aussitôt, des espoirs fous germèrent dans l'esprit des mères et des filles... mais nulle part autant que dans la maison Valey.

Mme Jaily était une intime amie de la famille. Par elle, on connaissait toutes les qualités de Donald : force de volonté, intelligence des affaires, probité inattaquable. Avec cela, homme charmant, fort aimable, assurait la tante... Quant à sa fortune, elle ne pouvait qu'augmenter encore.

Le phénix, la perle des gendres et des maris !

Chacune de ces demoiselles songea, modestement : "C'est moi qu'il choisira."

Et elles se préparèrent. Cora relut ses chers philosophes, pour "épater" l'Américain, sans doute peu renseigné à ce sujet, car il était surtout un hom-

me d'affaires. Estelle répéta au piano des passages du *Crépuscule des dieux* et de *Tristan et Isolde*. Georgette commanda une toilette à sa couturière parisienne et fit venir une nouvelle poudre de riz dont on disait merveille.

Ainsi, toutes trois étaient parées quand un après-midi, Mme Jaily vint leur présenter son neveu.

Ce grand bel homme blond, un peu froid d'abord, mais dont le sourire et

le regard étaient fort agréables, plut aussitôt à chacune... Quant à Mme Valey, anxieusement, elle guettait l'impression première de l'étranger. Mais il se montrait aussi tranquillement aimable pour Estelle que pour Cora, que pour Georgette...

Habilement, la mère engagea une conversation particulière avec Mme Jaily, ce qui permit aux trois sœurs d'accaparer Donald.

Alors Cora, un petit sourire de supériorité aux lèvres, parla de ses études, des philosophes allemands... M. Ellins les avait-il lus ?

Donald se mit à rire, tandis que dans ses yeux bleus passait une lueur d'ironie.

— Les philosophes allemands ?... Oh ! non, Mademoiselle ! j'ai autre chose à faire !... Et je me permettrais de vous conseiller plutôt d'autres lectures... celle de l'Evangile et des Pères

de l'Eglise, par exemple. Vous en retirerez plus de profit, croyez-moi.

Cora pinça les lèvres et garda un silence quelque peu dédaigneux, en pensant : "Il n'est pas capable de comprendre... Mais peu importe ! Je le dominerai par la pensée, je serai l'intelligence de cet homme ignorant des hautes spéculations de l'esprit."

A Estelle, qui faisait allusion à quelques toiles exposées au dernier Salon, et parlait avec une dévotieuse componction du "génial musicien allemand", Donald répondit et confessa, très hardiment, qu'il ne comprenait guère la musique wagnérienne.

— J'aime, avant tout autre, Mozart, ajouta-t-il.

Elle retint une moue de dédain, et dit avec un sourire d'indulgence :

— Vous avez les mêmes goûts que ma petite sœur, Monsieur.

Quand à Georgette, il lui fallut reconnaître que M. Ellins n'entendait rien aux potins mondains et ne savait pas même discourir à tort et à travers sur le livre à sensation ou la dernière pièce de X...

Cela n'avait que peu d'importance, au reste. Sa femme se chargerait de le représenter dans le monde.

Fanette ne parut pas, ce jour-là... Mais elle assista au dîner que ses parents offrirent quelques jours plus tard à Mme Jaily et à son neveu.

Dès l'abord, elle le trouva très bien, cet Américain... Et il fallait penser que Donald, de son côté, la jugeait assez intéressante, car il la regarda souvent, avec une complaisance qui aurait frappé des yeux moins aveuglés que ceux de Mme Valey et de ses aînées.

Aussi, énorme fût la stupéfaction quand trois semaines plus tard — Donald avait prolongé son séjour et il était revenu plusieurs fois chez les Valey — Mme Jaily vint demander pour son neveu la main de Fanette.

Oui, c'était "la petite" qui plaisait au richissime Américain !

Ces dames n'en sont pas encore revenues, d'ailleurs.

Et Mlles Cora, Estelle, Georgette continuent d'attendre les épouseurs, que leurs prétentions, non appuyées d'une grosse dot, effrayent quelque peu. Cora n'ose plus parler des philosophes allemands, ni Estelle du *dieu* de Bayreuth. Quand à Georgette, elle a revêtu la tenue d'infirmière, qui lui sied, de l'avis unanime, et va faire chaque semaine ses deux demi-journées d'hôpital, en flirtant un peu, pour n'en pas perdre l'habitude.

Au-delà de l'Océan, Fanette, en surveillant les ébats de sa petite fille, travaille pour les soldats de France et envoie à ses nombreux filleuls les chaudes gâteries qui leur adoucissent la dure épreuve.

M. DELLY

L'ENSEIGNE de vaisseau Penven réfléchissait, dans son étroite cabine, accoudé sur sa table encombrée de paperasses que des obus de 37 et des pièces de fonte protégeaient contre les surprises du roulis et les méfaits du vent. A ce moment le second-maitre cantonnier Jean-Marie frappa à la porte.

L'homme était vieux et sale. Il sentait l'alcool, le goudron et le tabac mouillé.

— Vous m'avez fait demander, lieutenant? questionna-t-il enfin.

— Oui, dit Penven, brièvement. J'ai deux mots à vous dire. Les voici: depuis que vous êtes revenu de Saïgon j'espérais que vous vous seriez un peu amendé et j'ai fait l'impossible pour qu'on vous embarque avec moi sur ce bâtiment.

— Or, votre conduite est aussi honnête que par le passé. Je ne veux plus le tolérer. Le commandant m'annonce qu'une patrouille vous a arrêté, hier, en ville, dans un état d'ivresse scandaleux. Allez aux arrêts! Je demande que votre punition soit doublée!

A l'ordre de Penven il s'en fût, les épaules tassées, le pas vacillant.

C'était, en effet, un pauvre sire que ce second-maitre Jean-Marie — chacun à bord l'appelait ainsi — qui venait d'embarquer depuis huit jours sur le *Belliqueux*, venant des mers de Chine. Nul ne réalisait plus que lui le prototype du mauvais gradé, inapte au commandement, ivrogne et débauché. Vingt fois, au cours de frasques semblables, il avait côtoyé le conseil de discipline où, sans une chance inouïe, quelque protection occulte, il aurait dû perdre depuis longtemps ses galons. Et la seule chose qui pût, s'il y en avait une, militer en sa faveur, c'était sa qualité de vieux, de vrai marin. Et il se cramponnait désespérément à cette marine nourricière, laquelle lui procurait le pain qu'il eût été incapable de gagner ailleurs.

Bientôt après la punition de Jean-Marie, une nouvelle courut sur le pont, à travers les batteries et se chuchota dans les groupes.

Gravé affaire de vol. Et s'il est une chose honnie, détestée, redoutée par la majorité, à bord des navires de guerre, c'est bien le vol.

Le premier maître de timonerie Guennic, en pénétrant dans sa cabine, venait de s'apercevoir de l'absence de plusieurs centaines de francs dissimulés dans sa couchette.

On enquêta, on interrogea les hommes qui se trouvaient de quart au moment approximatif du vol. Ils n'avaient rien vu, ni entendu. On effectua des recherches dans les sacs de ceux qui, par leurs antécédents, paraissaient les plus douteux. Mais les marins ne sont pas policiers. On ne découvrit rien.

On gagna le large. Il faisait un de ces temps affreux dont les marins disent que "c'était un sacré coup de tabac".



Dès la sortie de la passe, les toiles de passerelle furent déchirées et des paquets de mer faussèrent les rambardes. Une sarabande hurlante de vent et d'écume entourait le croiseur, le secouait, l'abattait sans trêve, et parfois on entendait le ronflement rauque des trois hélices, qui, sorties de l'eau, battaient le vide.

Sur la passerelle supérieure, abrité un peu contre les embruns, le commandant suivait d'un oeil blasé son bâtiment en lutte contre la fureur absurde des lames déchainées.

Soudain, il appela l'enseigne de quart

Personne sur l'avant, sauf les deux hommes.

Le navire, à chaque lame creuse, plongeait dans la mer jusqu'au plat-bord et dans le même instant une montagne d'eau s'écroulait sur le pont dont la tôle frémissait.

— Jean-Marie, avez-vous "la tape"?

— La voilà, lieutenant.

— Bon! prenez un filin et amarrez-vous.

— Oh! pas besoin de filin, allez! La mer et moi nous sommes camarades depuis longtemps. J'y vas comme ça.



et lui montra du doigt un point au flanc bâbord du croiseur.

— Penven! cria-t-il à travers les sifflements du vent, Penven! Veuillez voir! La "tape" du canon de bâbord avant vient d'être arrachée. Il faudrait en remettre une autre. Prenez un homme sûr avec vous et faites-le amarrer le long du bord car il y a danger d'être enlevé.

Déjà l'enseigne Penven était sur le pont avant.

— Jean-Marie! appelez-moi Jean-Marie!

— Présent! dit une voix.

— Ah! vous êtes là! La tape du canon de cette casemate vient d'être emportée. Allez-m'en chercher une autre et remettez-la en place.

Le second-maitre regarda son chef, une seconde, avec quelque chose comme une lueur d'agonie dans ses yeux glauques, bordés de rouge.

— Bien, lieutenant, fit-il sourdement. J'y vas!

Deux minutes plus tard il était là.

tape. Je vais t'aider.

Comme il posait le pied sur le dernier échelon, la mer sembla faire trêve. Une seconde, l'officier et Jean-Marie parurent absorbés par leur tâche. Mais Penven ne désarmait pas.

— C'est toi qui as volé Guennic? Dis! avoue! Je le sais! C'est toi!

— C'est moi! oui. Je voulais de l'argent.

— Ah! misérable! tu es déshonoré! Tu mérites la mort!...

— Allons, Penven! dépêchons! cria la passerelle.

— Voleur! voleur! Quand on est ce que tu es et qu'on a fait cela, on meurt!

Il y eut une lutte courte... puis une lame formidable arriva. Elle couvrit tout, le canon, les hommes, et vint s'écrouler sur le pont en écume sonore.

— Un homme à la mer!

— Deux hommes à la mer!

— Larguez les bouées!

— Armez la baleinière!

— Inutile! Pas de baleinière dehors! cria le commandant. Je ne veux pas perdre sept hommes de plus. Nous allons virer de bord et chercher par là s'il reste un peu d'espoir de retrouver ces malheureux!

Le grand croiseur vira, tomba en travers des lames et ce fut une minute tragique. Pendant une heure, à petits tours d'hélice, on refit lentement la route déjà faite. Au loin, la mer n'était qu'un chaos de plomb liquide qui se confondait avec la voûte basse et grise des cieux.

Mais rien, rien dans cette immensité, pas un point noir qui ressemblât au corps d'un homme.

— En route! dit le commandant avec lassitude.

On ne retrouva jamais Jean-Marie. Mais, quelques jours plus tard, à deux milles de la côte, des pêcheurs relevèrent dans leurs filets le corps de l'enseigne de vaisseau Penven.

De retour au port, les officiers du *Belliqueux* allèrent l'enterrer. Il tombait une pluie fine, triste, qui plaquait le pavillon tricolore du cercueil et les cols bleus des marins du peloton. Le commandant marchait derrière, à côté d'un officier d'état-major qui était censé représenter l'amiral préfet maritime.

— Mais enfin, cher ami, dit l'officier au commandant, avez-vous une idée du mobile absurde qui a pu pousser le malheureux Penven à sauter à la mer pour repêcher un être aussi obscur, aussi crasseux et peu intéressant que le second-maitre Jean-Marie?

— C'était son père.

Puis, posément, il fit un pas de côté pour éviter une flaque d'eau. Et lui, le chef qui savait tout, qui avait tout deviné, il se félicita intérieurement qu'on crût si bien à cette version de sauvetage que lui-même avait donnée — pour l'honneur du Grand Corps.

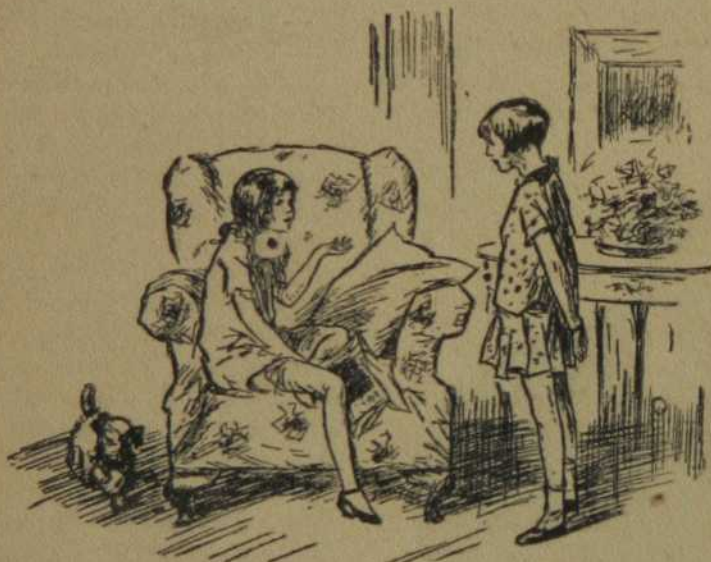
HENRY MEGUIN

SUSPICION



La visiteuse.—Vos enfants sont très sages, on ne les entend pas jouer.
La maman (anxieuse).—Excusez-moi un moment, ils doivent faire un mauvais coup.

ENFANTS MODERNES



Cécile.—Fumeras-tu plus tard lorsque tu seras grande?
Léa.—Oui, si mes mains sont jolies.

LA PRATIQUE

Madame. — Alors vous allez travailler dans un asile d'aliénés. Pensez-vous être capable de supporter ces gens-là ?

La servante. — Madame oublie que je suis à son service depuis deux ans.

PETITE ERREUR



Le jeune étudiant en médecine.—Ça ne vous fait rien que je garde votre petite main dans la mienne?

La jeune fille.—Est-ce ce que vous faites; je croyais que vous preniez mes pulsations.



...SURTOUT LUCIEN

Monologue comique pour jeunes filles

PAR PAUL COUTLEE

Quand j'étais toute petite je n'étais vraiment pas laide, et tous les petits garçons me faisaient la cour... surtout Lucien.

A la campagne un coup de vent, une fois, avait emporté mon grand chapeau dans la rivière; tous se précipitèrent dans l'eau pour me le rapporter, tous... surtout Lucien.

En ce temps là ma taille n'était pas dessinée comme aujourd'hui, et ma petite frimousse n'était certes pas ce qu'elle est maintenant; n'importe, ils couraient tous après moi... surtout Lucien.

En vraie fille d'Eve que j'étais, je me laissais conter fleurette par tous et tous me plaisaient énormément... surtout Lucien.

Quand on aime, on ne sait pas; on aime, on aime pas; on ne discute pas; je les aimais tous... surtout Lucien.

Puis je grandis et j'appris à connaître les hommes. Tous des pas grand'chose... surtout Lucien.

Je leur disais ma façon de penser, je ne mâchais pas mes mots, mais tous revenaient à la charge... surtout Lucien.

Les hommes sont des lâches, ils ne comprennent pas qu'ils nous fatiguent avec leurs déclarations enflammées, ils ne comprennent pas... surtout Lucien.

A la fin, obsédé par ce défilé d'Apollon pour jeunes filles abandonnées, je décidai de faire une fin. Mais qui épouser, personne ne semblait faire mon affaire... surtout Lucien.

Je ne pouvais plus les voir, ni les uns ni les autres... surtout Lucien.

Alors je décidai de me marier, comme cela il se pourrait que je ne les verrais plus... surtout Lucien.

Et c'est ce qui arriva, je ne les vois plus du tout... surtout Lucien... mon mari.

Jeunes gens! Jeunes filles! qui déclamez dans les salons, achetez :
QUE NOUS DIS-TU? recueil de soixante-deux déclamations comiques.
Prix: Un dollar. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur :
M. Paul Coutlée, 194, rue Saint-Christophe, Montréal.

AU SALON

Georges. — Est-ce que vous connaissez la cuisine, la couture et l'entretien d'une maison ?

Jeannette. — Je connais tout cela.

Georges. — Eh bien, tant mieux..... euh... euh.. vous pourrez toujours trouver une situation dans une bonne maison plus tard.

LA PREUVE

Madame. — Il y avait quatre œufs de canards sur la douzaine que tu m'as acheté ce matin.

Monsieur. — Comment as-tu fait cette découverte ?

Madame. — J'ai mis les œufs dans l'eau et quatre ont flotté.

AU SALON

Jules. — Je vous serais reconnaissant si vous ne m'appeliez plus: monsieur Lesage.

Germaine. — Oh, mais je vous connais depuis si peu de temps. Mais pourquoi ne voulez-vous pas que je vous appelle monsieur Lesage ?

Jules. — Parce que je m'appelle Latulippe.

ENTRE MEDECINS

— Comment vont les affaires ?

— Mal. La grippe espagnole a été une véritable faillite cette année.

UN BON GARÇON

— Je n'ai pas dit un mot à ma femme depuis trois ans.

— Comment cela ?

— Je n'ai pas voulu l'interrompre.

MARI INTELLIGENT

Madame. — Devine ce que j'ai l'intention de te demander ?

Monsieur. — De l'argent ?

Madame. — Tu as deviné.



L'amoureux. — Heureusement, ce n'est qu'un voleur. j'ai craint que ce fut votre père.

LES AMOUREUX

Un père surprend sa fille, au salon, assise sur les genoux de son cavalier.

Le père furieux. — Monsieur lorsque je courtais ma femme je ne la prenais pas sur mes genoux.

L'amoureux. — J'aurais fait de même, monsieur, croyez-le, si j'avais courté votre femme.

DANS LE MENAGE

Ethel. — J'ai été demandé plusieurs fois en mariage avant de t'épouser.

Armand. — Pourquoi n'as-tu pas pris le premier imbécile qui s'est présenté.

Ethel. — Je l'ai pris.

TROP PRESSES

— Ne trouvez-vous pas que ces œufs sont bien petits.

— Je ne dis pas le contraire mais je les ai achetés ainsi.

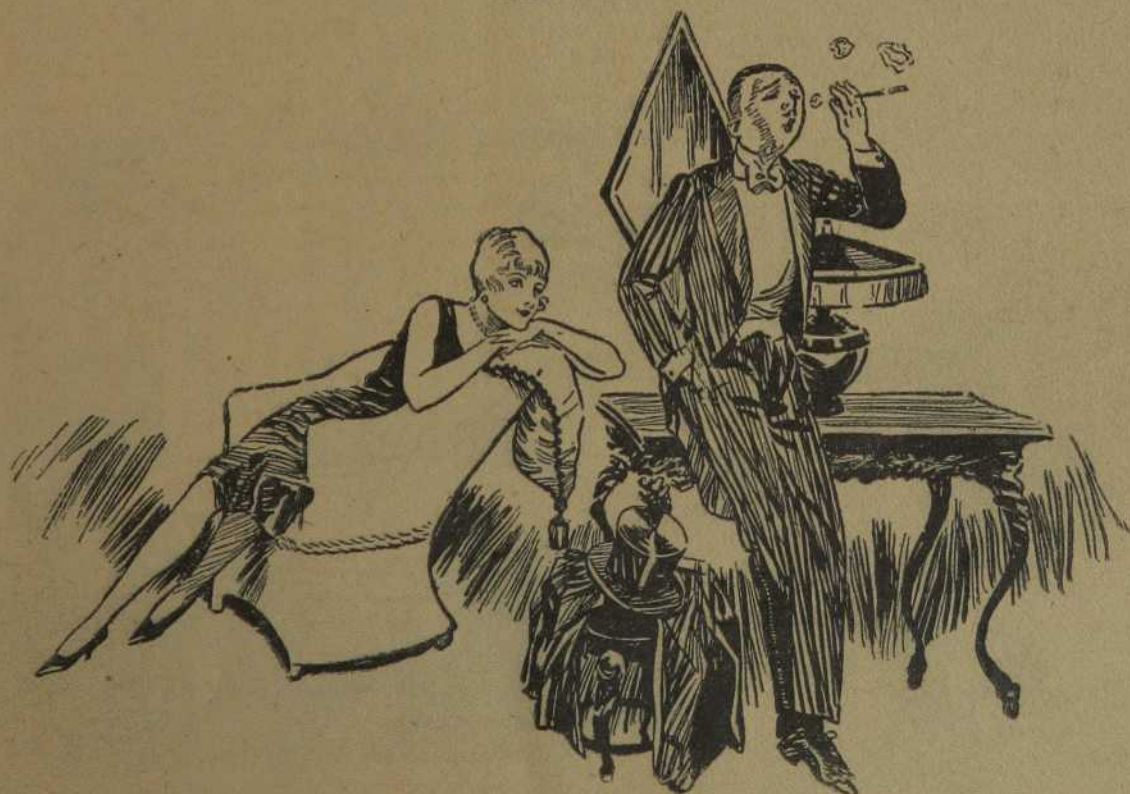
— Les fermiers sont tellement pressés de vendre leurs œufs qu'ils les prennent avant que la poule ait fini de les pondre.

CHEZ LE BOUCHER

La petite fille. — Maman m'envoie vous dire que dans le morceau de viande qu'elle a acheté hier il y avait la moitié de viande et la moitié d'os.

Le boucher. — Tu diras à ta maman que la prochaine fois que je tuerai un veau qui n'aura pas d'os je lui enverrai une patte.

CAUCHEMARS



Jeanne. — J'ai rêvé à vous la nuit dernière.

Jean. — Pauvre chérie.

Jeanne. — Oh ! il ne faut pas me blâmer, j'ai dû manger quelque chose qui n'a pas digéré.

L'IMBECILE

Emma. — Cette dentelle sur ma robe a plus de cinquante ans.

Armand. — L'avez-vous faites vous-même ?

CRITIQUE

Isabelle. — Charlotte parle beaucoup.

Eugène. — Oui, elle a dû être vacciné avec une aiguille de grammophone.

ERREUR

Lucien. — Les fiançailles de Julien sont cassées ?

Omer. — Oui, il était fiancé à Louise et il l'a appelé Irène.

SA DETTE

— Je dois beaucoup à cette femme.

— Ta mère ?

— Non, ma propriétaire.

AU SALON



Denise.—Alors vous avez enterré votre pauvre femme?
Pierre.—Il le fallait bien... elle était morte.

LE TRAVAILLEUR

Le patron. — Dites à ce jeune homme, au bout du bureau, que son salaire est doublé à compter de la semaine prochaine. C'est le seul employé qui n'a pas quitté son travail pour regarder passer la fanfare dans la rue.

Avisé de sa bonne fortune, l'employé dit :

— Est-ce qu'une fanfare est passé dans la rue. Je ne l'ai pas entendu. J'écrivais à Ghislaine, mon amoureuse.

MECONNAISSABLE

L'ami. — Vous dites que c'est le portrait d'un prince régnant en Europe, mais je ne connais aucun prince ressemblant au sujet de votre portrait.

Le peintre. — Je vais vous expliquer, j'ai peint ce portrait à Paris et le prince, voyageant incognito, ne voulait pas être reconnu.

CHEZ LE CORDONNIER

— Je voudrais avoir des lacets de chaussures.

— Quelle grandeur, monsieur ?

— Je ne sais pas... je porte des chaussures numéro 8.

ORGUEIL

La mère. — Voici mon fils. Il est très intelligent.

Le fils. — Rappelle-moi donc le bon mot que j'ai dit hier après-midi ?

EN CLASSE

L'institutrice. — Si je dis : «Je suis jolie» à quel temps est-ce ?

L'élève. — Au passé, mademoiselle.

LA FUITE

— Je pars pour Québec ce soir, je dois être marié demain matin.

— A Québec ?

— Non, à Montréal.

AU SALON

Ernest. — Mon amour ne peut pas s'exprimer par des mots.

Cécile. — Exprimez-le autrement.

UNE OCCASION

— Tu as fait repeindre ton auto pour aller avec les couleurs de la robe de ta femme ?

— Oui, ça m'a coûté meilleur marché que d'acheter une robe à ma femme.

DEVINETTE

— Pourquoi une boîte de tomates ressemble-t-elle à un faux col rigide ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais jamais rien, c'est parce que ni l'un ni l'autre ne peut conduire une bicyclette.

ATTRAPE

Un Américain était de passage en Australie.

L'Américain prétendait que les lapins des Etats-Unis étaient gros comme des moutons.

L'Australien voulait en faire une bonne à l'Américain. Ce dernier ayant aperçu des Kangourous demanda à l'Australien ce que c'étaient que ces bêtes.

— Ça, reprit l'Australien, ce sont des sauterelles.

LA RAISON



La bonne.—Monsieur est bien sévère.

Monsieur.—Oui, je vais vous montrer qui est le maître dans la maison lorsque ma femme n'y est pas.

HOMME DE GOUT



LES ARTS

— La musique est le plus beaux des arts.
 — Comment expliques-tu cela ?
 — Si je n'avais pas fait apprendre le piano à mes trois filles jamais je n'aurais été capable d'acheter les deux maisons voisines de la mienne à si bon compte.

UN BON REMEDE

Le gendre. — Monsieur, ma femme est insupportable. Elle crie sans cesse et me fait mener une vie d'enfer.
 Le beau-père. — Vous allez lui dire que si elle continue, je la déshérite.

POUR S'HABITUER

Le directeur du théâtre. — Vous représentez un millionnaire dans votre rôle. Vous devez donc manier l'argent comme si vous étiez habitué.
 L'artiste. — Vous ne pourriez pas me prêter un dix dollars pour faire mes répétitions.

L'HABITUDE

La garde. — Monsieur le député vous êtes l'heureux père de trois jumeaux.
 Le député. — Ce n'est pas possible, il y a erreur, je demande le recotage.

PAGE DES ENFANTS

LES PETITS AMIS

Maurice, Lionel et Cécile explorent le "Moulin hanté". (EPISODE NUMERO 2)



2—On se rappelle que Maurice, Lionel et Cécile étaient enfermés dans "Le Moulin hanté". Comment la porte avait-elle pu se fermer seule ? Il était impossible de l'ouvrir de l'intérieur.



2—Après avoir vainement essayé d'ouvrir la porte du Moulin, Cécile aperçut une trappe dans le plancher du moulin. Où pouvait bien conduire cette trappe ? C'était peut-être une porte de sortie ?



3—Cécile essaya d'ouvrir la trappe mais elle ne put y parvenir seule. Il fallut que les deux garçons viennent lui aider. La trappe, une fois ouverte, on aperçut une rivière.



4—Il y avait une rivière sous le Moulin hanté, et de plus une chaloupe se trouvait tout près. Les enfants descendirent et prirent place dans la chaloupe. Une fois embarqué, on partit.



5—Maurice avait pris les rames. Il fallait faire attention car il faisait très noir. Heureusement Lionel avait une lanterne sourde qui éclairait Maurice. Tout à coup on aperçut dans le lointain une autre chaloupe qui venait dans la direction des enfants. Que pouvait contenir cette chaloupe ? "Eteins ta lumière", cria Maurice à Lionel. La lumière fut éteinte et les enfants furent dans l'obscurité la plus profonde.

(LE TROISIEME EPISODE DE CETTE HISTOIRE DRAMATIQUE PARAITRA DANS LE SAMEDI DE LA SEMAINE PROCHAINE.)

LA PREUVE

- Tu dois vivre dans un bien petit appartement.
- Pourquoi demandes-tu cela ?
- Parce que ton chien remue sa queue de bas en haut au lieu de la remuer sur l'autre sens.

OH ! AMOUR !

- Gabrielle. — Je ne pourrais vivre sans mon mari.
- Charlotte. — L'aimez-vous à ce point ?
- Gabrielle. — Non, ce n'est pas cela, mais j'ai besoin de son salaire.

A LA BUANDERIE

- Comment vous me faites payer le lavage d'une chemise que vous m'avez perdue.
- Certainement, nous l'avions lavé lorsque nous l'avons perdue.

AU RESTAURANT

- Le client après son repas se dispose à allumer son cigare.
- Le garçon. — Monsieur, il vous est défendu de fumer.
- Le client. — C'est ce que mon médecin m'a dit, mais comment diable le savez-vous ?



La fille au Collier de Perles

grand roman passionnel et dramatique
par Robert Sainville



No 5 (Suite)

PROLOGUE

XXV

L'ENQUETE

Lorsqu'au barreau, grâce à une rare et vibrante éloquence, à son talent de persuasion à l'imprévu de ses saillies et à ses éclairs de sensibilité, il sauvait la vie d'un accusé, il était cependant difficile de croire que seul l'amour-propre, et non le cœur de cet homme, était engagé.

C'était ce qu'il disait de lui-même.

Et cependant il se calomniait. Doué d'une grande perspicacité qu'une longue pratique avait encore aiguisé, M. Darbois se trompait rarement sur le caractère d'un client et il n'entreprenait sa défense que s'il était sûr de sa valeur morale.

Or, dès le premier jour, l'éminent avocat avait conçu pour M. de Kermariou une véritable sympathie. Seul parmi tous ses collègues il persistait à le croire innocent. L'attitude ferme et digne de l'accusé qui avait tant révolté les magistrats chargés de l'examiner avait au contraire paru à M. Darbois une preuve indiscutable de la sincérité de ses assertions.

— Un criminel, pensait-il, ne saurait contrefaire de pareils accents de vérité. Son regard n'est pas celui d'un cynique brutal, et encore moins celui d'un hypocrite rusé. Tout ce qu'il dit est vrai, je le vois,

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Commencé dans le No du 11 avril 1925.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le vicomte Raoul de Villeray est l'époux de madame Marcellin qu'il a épousé pour sa fortune. La fortune étant épuisée il courtise sa belle-sœur, la marquise de Kermariou qui a une fille: Yolande qu'elle aime à la folie.

Madame de Kermariou ayant gagné le gros lot à la roulette, le vicomte voudrait s'emparer adroitement du magot.

Il lui est cependant difficile de pénétrer dans la maison de la marquise car la petite Yolande déteste souverainement le vicomte.

Après avoir envoyé une lettre anonyme au mari de Madame de Kermariou, il pénètre chez elle de nuit, vole la femme, la tue et étrangle la petite Yolande. Le mari arrive au moment où le traître s'enfuit par une fenêtre. Se croyant trompé par sa femme monsieur de Kermariou tire plusieurs balles sur le cadavre de sa femme.

Il est arrêté et accusé du meurtre de sa femme. La blessure faite pas le vicomte est la seule blessure mortelle qu'a reçu la femme.

Madame Marcellin, qui déteste son frère, le marquis de Kermariou, joue la comédie de la douleur et est chargée des funérailles de la marquise.

La petite Yolande est enterrée en même temps que sa mère. Deux villageois ayant appris que la fillette était enterrée avec, au cou, un collier de 300,000 francs vont dévaliser le tombeau. La petite Yolande qui était en léthargie revient à elle et est emmené par un des cambrioleurs.

je le sens. Oui, comment faire partager aux autres ma conviction! je n'ai rien, rien! Tout concourt à sa perte. Et pourtant je veux le sauver, et je le sauverai!

Cependant ce matin-là le maître se sentait à bout de force et de courage; il regrettait presque d'avoir accepté une cause qui semblait perdue d'avance.

— Je ne pourrai pas le sauver! se disait-il avec angoisse.

XXVI

EN COUR D'ASSISES

Mme Marcellin, de retour à Nice, trouvait le temps long, elle avait hâte de voir terminer le procès de son frère. Bien que sûre de l'issue du jugement, elle tremblait que quel-

que incident imprévu ne renversât ses espérances.

Autour d'elle, ce n'était qu'un concert d'éloges pour la sensibilité exquise que déployait la sœur de Kermariou.

En effet, Mme Marcellin, paraissait succomber sous le poids de ses fraternelles inquiétudes. Son visage amaigri était d'une pâleur de cire, un cercle noir estompait ses yeux et sa démarche alourdie trahissait un grand déclin de forces physiques.

Nul ne se doutait de la vraie cause de cet apparent dépérissement, qu'on attribuait si généreusement, à des perturbations toutes morales.

Le grand jour arriva. On allait, après six écrasantes audiences, procéder à la condamnation de Kermariou.

Ce fut presque en trem-

blant que Mme Marcellin se rendit au Palais de Justice; quel soulagement de se dire qu'avant la nuit elle saurait à quoi s'en tenir sur le sort de son frère!

En se regardant dans la glace avant de partir elle constata avec satisfaction la pâleur de ses traits.

— Je n'ai pas besoin d'avoir recours à l'art pour me donner un air intéressant de sœur éplorée, murmura-t-elle.

Elle partit.

— Accusé, levez-vous!

La salle d'audience était bondée.

On eût dit que non seulement la France, mais l'Europe entière était venue assister au dénouement de ce procès retentissant qui depuis trois mois passionnait toute la presse.

Un marquis de Kermariou, officier de marine, dernier représentant d'une illustre famille, assis sur le banc des prévenus, inculpé du double meurtre de sa femme et de sa fille!

Quelle aubaine que ce scandale pour cette foule désœuvrée et cruelle, toujours à l'affût de violentes émotions, toujours poussée par cette malsaine curiosité qui fait accourir aux débats d'une Cour d'assises les plus élégants gentlemen et les plus névrosées cocodettes avec cette même furie que montraient jadis les Romains pour les luttes des gladiateurs! Peut-être ces spectacles assouvissent-ils la latente férocité que la civilisation a pu dissimuler, mais non extirper du cœur de l'homme moderne.

A l'appel du président, le marquis de Kermariou s'était levé en jetant un regard hautain sur toute l'assemblée.

ABONNEMENT

Canada

Un an \$3.50
Six mois 2.00
Trois mois 1.00

Etats-Unis et Europe

Un an \$5.00
Six mois 2.50
Trois mois 1.25

HEURES DE BUREAU

8.30 hrs à 5.30 hrs
Samedi, 8.30 à midi

Tél.: Est { 5281 10c LE NUMERO
3291

(Fondé en 1899)

Le Samedi

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
129-131-133, RUE CADIEUX
MONTREAL

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant cinq jours avant de les livrer

Tarif d'annonces journalières sur demande.

Son attitude indisposa de suite le public contre lui.

Depuis le drame de la nuit du 15 février, le marquis avait incroyablement changé. Ses cheveux étaient devenus tout blancs, des rides profondes lui barraient le front, les coins de sa bouche s'étaient affaissés; il avait vieilli de vingt ans.

Le président, un vieux conseiller retors de la Cour d'Aix, renommé pour l'habileté avec laquelle il menait un procès d'assises, se campa dans son fauteuil et commença l'interrogatoire.

On sait quelle torture tranquillement féroce un président d'assises, expert en son métier, peut infliger au misérable que la justice a fait asseoir sur la sellette.

C'est trop souvent un duel à armes inégales, dans lequel un malheureux, effaré et balbutiant, défend maladroitement sa vie que lui veut ravir un adversaire habile aux coups perfides, acharné sur sa proie.

Le nombre des condamnations obtenues est, on le sait, autant de bonnes notes pour le conseiller délégué aux assises et le plus sûr garant de son avancement.

Notre droit moderne a remplacé la question ordinaire par quelque chose de plus terrible encore, l'argute railleuse de nos présidents d'assises.

— Kermariou, vous êtes né en Bretagne en 1840, vous avez donc 34 ans ?

— Oui, monsieur.

— Vos antécédents sont bons. Les notes communiquées par le Ministre de la Marine vous représentent comme un bon officier, actif et courageux, plein d'avenir. L'instruction n'a pu retenir que d'unanimes témoignages de la sympathie de vos chefs. Pendant la guerre notamment, vous vous faites distinguer par plusieurs actions d'éclat. Toutefois, on vous signale comme nerveux, facilement irritable, même vindicatif. On cite de vous plusieurs traits de violence qui viennent à l'appui de cette affirmation.

Ici, l'accusé leva la tête, et scandant chaque mot :

— J'ai la conscience, monsieur, d'avoir toujours en mes fonctions obéi strictement à mon devoir.

— En 1869, vous épousez à Rio-de-Janiero Mlle Carméla Martinez, issue d'une honora-

ble famille de banquiers du Brésil. Cette union ne devait pas être heureuse. Mlle Martinez passait pour une jeune personne accomplie, fort bien élevée, modeste, digne et sage, possédant toutes les qualités nécessaires pour assurer le bonheur du mari le plus exigeant. Mais vous la tourmentiez par votre ombrageuse jalousie !

— Monsieur le président, je l'aimais !

— Des querelles ne tardèrent pas à s'élever entre vous...

— Je ne m'en souviens pas.

D'un geste rageur, le président frappa sur un pupitre.

— Veuillez ne pas interrompre ! De cette union est née une petite fille, Yolande de Kermariou. C'était une enfant chétive et délicate. De nombreux témoignages vous représentent comme ayant eu pour elle de l'éloignement.

— Insinuation que je dédaigne de relever. L'amour que j'avais pour mon enfant, monsieur, donne un démenti à ce propos d'imbécile.

Une rumeur s'éleva dans la salle; le président menaça de la faire évacuer; puis d'une voix paternelle :

— Veuillez, dans votre intérêt, Kermariou, baisser le ton et ne pas parler de votre prétendu amour pour cette enfant.

Le marquis crispa ses poings.

Le président reprit :

— Arrivons au fait de l'accusation, les médecins, inquiets de la santé de votre enfant, l'envoient dans le Midi; Mme de Kermariou l'accompagne. A Nice, elle rencontre une ancienne connaissance, le vicomte de Villeray. Des rapports purement mondains ne tardent pas à s'établir entre eux. Toutefois, la conduite irréprochable de Mme de Kermariou ne donne prise à aucune médisance. Il n'y a qu'une voix dans tout Nice pour louer son attitude pleine de dignité et de réserve. Jamais personne n'a remarqué en elle l'ombre d'une imprudence ou d'une légèreté, excusables, après tout, chez une jeune femme très belle, très malheureuse, et persécutée par un mari qui ne demande qu'à la trouver en faute.

— La trouver en faute, qu'entendez-vous par ces mots, monsieur ?

Sans s'émouvoir de cette interruption, le président continua :

— Uniquement occupée à soigner son enfant malade, Mme de Kermariou mène la vie la plus retirée qu'on puisse imaginer. Elle ne se montre ni au Théâtre ni au Casino, ni en aucune réunion. Elle ne sort jamais qu'accompagnée de la petite malade, et ne reçoit que quelques amis intimes.

Il fit une pause, puis, lentement :

— Vous affirmez qu'aucun doute sur la fidélité de votre femme ne s'était jamais présenté à votre esprit ?

— Pas un, monsieur le président, puisque je ne comparais qu'aujourd'hui devant vous !

A ces fières paroles, un frisson parcourut la salle, c'était sa condamnation que l'accusé venait de prononcer.

Mais le président, toujours impassible :

— Etrange en vérité ! Mais passons. Toutefois, le 14 février, vous recevez une lettre anonyme adressée à l'Hôtel-Continental, où vous avez élu votre domicile. Ce même jour, 14 février, vous aviez reçu l'ordre d'aller à Marseille pour vous embarquer pour la Cochinchine. La réception de cet avis anonyme vous cause une impression profonde. Le matelot qui vous sert d'ordonnance a raconté lors de l'instruction qu'il vous a vu changer de couleur, marcher par la chambre, relire des paquets de lettres, penser tout haut. A un moment donné, quand vous vous croyez seul, vous retirez de votre malle un de vos revolvers d'ordonnance et vous le glissez dans votre poche. Pourquoi avez-vous pris cette arme ?

— L'accusation qui pèse sur moi a dû vous renseigner.

— Alors, vous avouez la préméditation ?

— Je l'avoue.

— Vous arrivez le soir du 15 février à Nice. Au lieu de vous rendre à la villa des Roses, on vous voit rôder par les rues, très préoccupé, troublé, en proie à une extrême agitation.

— C'est exact.

— Veuillez nous raconter comment s'est accompli le crime.

— Je suis arrivé chez moi sans me faire annoncer, dans le but de surprendre les coupables. Le concierge me reconduit à la grille du jardin et me laisse passer. J'avais la clé de la porte de la maison. Je l'ou-

vis sans bruit. Il me sembla, en approchant de la chambre de ma femme, entendre des cris étouffés. J'entrai brusquement, mais je n'eus que le temps d'apercevoir un homme qui fuyait à toutes jambes du côté de la serre.

— L'instruction établit que Mme de Kermariou était seule.

— Pardon, j'ai clairement aperçu, projetée dans la glace, la silhouette d'un homme enveloppé d'un domino. Je m'élançai à sa poursuite, mais il était trop tard; l'homme s'était évadé par le jardin. Alors je revins sur mes pas et, aveuglé de colère, je tirai sur ma femme.

— La fable est ingénieuse, mais ne se tient pas devant l'enquête...

— Une fable ! Alors je mentirais, moi qui avoue, à quoi bon ?

— Vous mentez. Un malfaiteur pouvait seul s'être introduit dans sa chambre. Or, d'après la déposition de la fille Virginie Giroux, dite Bébé Myosotis le vicomte de Villeray a passé la soirée du 15 février chez lui. D'autre part, on n'a pu constater ni la disparition d'aucune valeur, ni l'empreinte des pas au jardin.

Ici l'avocat chargé de défendre le marquis se leva.

— Pardon, monsieur le président, il pleuvait cette nuit-là; la pluie a pu effacer les pas.

— Messieurs les jurés apprécieront, dit simplement le président. Je continue. Après avoir, de votre propre aveu, tué votre femme, vous étranglez votre enfant.

Le visage de l'accusé s'empourpra, ses yeux jetèrent des étincelles, et alors, d'une voix tonnante :

— Moi ! moi ! moi ! étrangler mon enfant ? Quel cœur ont donc vos juges d'instruction quand ils accusent un père de tuer son enfant ?

Il parlait avec un tel accent de sincérité que malgré lui le public se sentit subjugué. Mais le président :

— Messieurs les juges d'instruction sont des magistrats, et les magistrats font leur devoir; ils ne se laissent pas effrayer par des mots de mélodrames ou des attitudes théâtrales. Au surplus, le médecin légiste a constaté des traces de strangulation.

— Et que m'importent les constatations de vos médecins !

Ne les voit-on pas tous les jours commettre d'insignes bévues ?

— Encore une violence ! Je pourrais vous faire expulser de l'audience et poursuivre le procès hors de votre présence. Je veux bien pourtant montrer de l'indulgence. Comment expliquez-vous l'empreinte des doigts sur le cou de la petite mourante ?

— Ah ! si j'étais libre ! fit M. de Kermariou d'une voix profonde, comme j'aurais bientôt fait de découvrir ce mystère.

Le président, alors, se tournant vers le jury :

— Vous êtes, messieurs les jurés, en présence d'un double crime : l'un que l'accusé avoue, l'autre, le plus odieux des deux, que vous apprécierez, messieurs. Nous allons procéder à l'audition des témoins. Huisier, faites entrer Raoul de Villera y.

A l'appel de son nom, M. de Villera y parut.

Calme, le visage reposé, il portait avec élégance un costume d'un bon faiseur ; il s'avança vers la barre, déclina ses noms et qualités, et jura de dire la vérité, la vérité tout entière.

Son attitude correcte, pleine de tact et de goût, lui conquit d'emblée toutes les sympathies féminines.

— Monsieur de Villera y, dit le président, la rumeur publique vous accuse d'avoir été trop assidu près de la marquise de Kermariou.

— La rumeur publique, monsieur le président, fit avec dédain le vicomte, s'est trompée une fois de plus ; Mme la marquise de Kermariou fut toujours une très honnête femme.

Ici sa voix devint tremblante d'indignation émue.

— Oui, une très honnête femme. Nul plus que moi, déclara-t-il, ne saurait déplorer l'odieux attentat contre le renom et contre la vie de l'infortunée marquise. J'avais pour Mme de Kermariou un respectueux attachement et une grande admiration, mais jamais l'intimité de nos rapports n'a dépassé les bornes d'une familiarité permise.

Un murmure approbateur courut parmi les élégantes de la salle. On n'avait pas plus de délicatesse, on n'était pas plus soucieux pour la réputation d'une femme trop aimée.

— L'accusé Kermariou, reprit le président, a pourtant re-

çu une lettre anonyme. Avez-vous quelques soupçons sur l'auteur de cette lettre ?

— Non, monsieur. Je suppose que quelqu'un a imaginé cette triste calomnie dans le but de me nuire.

— Vous connaissez-vous des ennemis ?

— Mon Dieu, oui et non ! Je n'en sais rien. D'ailleurs, qui n'en a pas ?

Le président regarda quelques moments le beau vicomte, puis à brûle-pourpoint :

— Où avez-vous passé la nuit du 15 février ?

— Chez moi, ainsi que peuvent l'attester plusieurs personnes.

Le président, se dandinant dans son fauteuil, hochant la tête et clignant des yeux :

— Allez vous asseoir. Huisier, appelez la fille Virginie Giroux.

Bébé Myosotis parut ; elle était vêtue d'un costume de drap sombre qui faisait valoir la sveltesse de sa taille, et coiffée d'un large chapeau Rembrandt agrémenté de plumes blanches.

— Vos noms, prénoms, âge et profession ? Rappelez-vous que vous êtes ici sous la foi du serment, dit le président.

Elle détourna son long gant de Suède, leva la main droite, et d'une voix légèrement émue :

— Mes noms : Virginie-Georgette Giroux. Ma profession : artiste de café-concert, mon âge...

Ici, elle bredouilla si bas que personne ne put l'entendre ; puis, haussant la voix :

— J'ai été élevée dans les principes les plus austères de pudeur et de moralité. Ma respectable mère...

Le président l'interrompit.

— Inutile de parler de votre éducation, la Cour est renseignée... Avez-vous passé la soirée du 15 février chez M. le vicomte de Villera y ?

— Oui, monsieur le président.

— Pouvez-vous affirmer qu'il n'a pas quitté un instant son domicile ?

Bébé Myosotis devint très pâle et jeta un regard furtif vers le vicomte de Villera y.

Celui-ci, toujours très calme, se tordait les moustaches et la dévisageait avec des yeux rieurs.

Alors, réprimant un tressaillement, elle répondit à voix très basse :

— Je l'affirme !

— Sur la foi du serment ?

Elle tendit la main vers le crucifix :

— Devant le Christ.

— Vous l'entendez, Kermariou ? dit le président.

Ce fut le tour de Mme Marcelin. Très pâle, très émue, elle raconta d'une voix tremblante la visite qu'elle avait reçue de son frère, le soir du crime, son agitation et sa colère, et l'imprudent conseil que, dans une bonne intention, elle lui avait donné.

Et tout en faisant sa déposition, elle se tamponnait les yeux avec son mouchoir de poche.

Puis se fut le tour de sir Gerald Davidson.

L'excentrique insulaire remporta un succès d'hilarité en racontant ses infortunes amoureuses.

— Comprenez-vous, monsieur, que ce petite, sur lequel j'avais répandu d'incalculables cadeaux, que je chérissais au point d'en vouloir faire mon épouse, elle a eu l'audace de me préférer une Française ! Elle m'a déclaré, en éclatant dans les larmes, que sa maman se mourait. Je l'ai crue, block head que j'étais, et je l'ai trouvée le même soir, chez M. de Villera y, un Français qui ne sait même pas boxer !... Pourquoi le chérit-elle ?... qu'a-t-il de si louable, ce bellâtre !... Oh ! les femmes !...

Cette nouvelle déposition confirmait celle de Virginie Giroux.

Vinrent ensuite les domestiques de Carméla.

Ils ne savaient qu'une chose : des coups de revolver avaient été tirés la nuit du 15 février et les avaient réveillés en sursaut.

Ils étaient accourus dans la chambre de la marquise et ils y avaient trouvé leur maîtresse morte et leur maître tenant encore son arme à la main.

Vinrent ensuite les deux docteurs légistes, MM. Deforges et Martin.

Ils donnèrent des détails très complets sur la nature des blessures qu'avait reçues Carméla, dont l'une à la tempe avait été mortelle.

Quant à la mort de la petite Yolande, leurs avis étaient partagés.

M. Deforges soutenait que l'enfant avait été étranglée, mais M. Martin affirmait que le saisissement seul avait dû pro-

voquer un long évanouissement suivi d'une mort lente.

L'interrogatoire des témoins était terminé.

On suspendit l'audience.

Alors, quittant sa place et traînant sur les dalles de la salle les flottantes ampleurs de sa robe de deuil, ses larges manches de crêpe noir s'agitant comme des ailes de quelque gigantesque oiseau, un mouchoir à la main, Mme Marcelin se mit à errer çà et là, jouant l'effarement, l'inquiétude et l'anxiété, arrêtant des inconnus, leur adressant des questions puériles et presque niaisées.

Cependant, est-il besoin de le dire ? elle était au comble de ses désirs.

Maintenant, plus de doute sur l'issue du procès.

Son frère allait être condamné à mort.

Elle allait enfin récolter la moisson qu'elle avait semée et recueillir le magnifique héritage, objet de toutes ses convoitises.

Quelle joie !... quel triomphe !...

Sachant merveilleusement dissimuler ses sentiments, elle s'était composé un masque de douleur et de désespoir qui impressionnait tout le monde.

Quant à Raoul qui l'observait de loin, il se disait que décidément son Henriette était forte, et son estime pour elle s'en accrût de cent coudées.

Après la suspension d'audience, la parole fut donnée au ministère public.

M. Levasseur, procureur général se leva.

Après avoir flétri en termes violents le crime de Kermariou, il ajouta :

— Depuis qu'un célèbre romancier a prononcé son fameux : « Tue-là ! », il est d'usage, je le sais, de tolérer, voire même d'approuver les brutalités d'un mari assassin. Il s'arroge le droit de tuer sa femme, droit préconisé par les Romains, mais aboli par la législation moderne. Cependant, pour justifier l'assassinat, on exige que l'époux ait surpris l'épouse en flagrant délit. Or, nous ne sommes pas aujourd'hui en face d'un mari trompé qui venge son honneur outragé, mais devant un bourreau sanguinaire. L'accusé reçoit un avis anonyme ; sans même chercher des preuves concluantes, il tue sa femme, un ange de candeur et de vertu qui pro-

teste de son innocence. Puis, non content d'avoir assouvi sa bestiale fureur, il se jette sur sa fille... et alors, ce bourreau, ce père dénaturé cherche à l'étrangler!... En admettant que l'enfant ne soit morte que de saisissement et non des suites de la strangulation, en est-il moins vrai qu'il soit son véritable assassin? L'atrocité de ce dernier crime ne doit-il pas faire frémir d'indignation et d'horreur tous ceux qui ne sont pas morts aux sentiments humains?

En quel temps vivons-nous, grand Dieu! pour qu'on assiste froidement à de pareils spectacles! L'accusé espère, par sa morgue insolente, par un système de défense peu habile, imposer à ses juges. Mais il ne possède pas les premiers rudiments d'un criminel supérieur. Il oublie de prévoir certaines objections qui réduisent au néant ses incroyables assertions. C'est dommage pour lui qu'il ne soit pas pourvu de la science stratégique d'un général ou de la subtilité diplomate. Personne n'est dupe de ses phrases à sensation et de l'attitude théâtrale qu'il a affectée dès le premier jour de son arrestation.

Messieurs, nous vivons dans des temps troublés, il ne faut pas qu'une dissolvante et immorale sensiblerie relâche les ressorts de la justice! Faites votre devoir, messieurs les jurés. Assassin de sa femme, assassin de sa fille, Kermariou est réservé à l'expiation suprême. Sa naissance, sa fortune, sa situation officielle, lui méritent, plus qu'à un autre, la peine capitale. Il faut que cette tête qui a conçu tant de crimes tombe, il le faut, dis-je, si l'on ne veut pas que la justice soit un vain mot!

Il s'arrêta en essuyant son front baigné de sueur.

Il y eut, dans la salle, un long mouvement de sensation.

La parole fut alors donnée à M. Darbois, l'avocat de l'accusé.

L'éminent maître avait la voix claire et vibrante, comme imprégnée d'une irrésistible et communicative émotion.

Il fit d'abord valoir les héroïques états de services de son client et le renom de haute honorabilité qu'il s'était acquis à la marine.

Puis arrivant au meurtre de Mme de Kermariou :

— Monsieur, dit-il, je plaide devant des hommes qui connaissent les passions humaines. Le marquis de Kermariou aimait passionnément sa femme, il avait en elle la confiance la plus absolue. Est-il étonnant que le jour où il a reçu une lettre anonyme, il ait songé, affolé de désespoir, à venger son honneur outragé?

Il parla alors longuement et avec une logique serrée. Il rappela les soirées données par la marquise et auxquelles elle recevait des gens de nature à la discréditer et ne ménagea pas Raoul de Villeray. Il était véritablement éloquent et fit de suprêmes efforts en faveur de son client et ami.

Un revirement se produisit instantanément en faveur de l'accusé. La victime avait moins de sympathie; maintenant, on contemplait Kermariou avec pitié et intérêt.

Heureusement personne n'avait l'idée de regarder le vicomte de Villeray. Il était devenu tout blême.

Quant à Mme Marcelin, jamais de sa vie elle n'avait ressentie une telle fièvre d'angoisses...

Allait-on, à la onzième heure, l'acquitter, ce frère dont elle espérait hériter?

Non, ce n'était pas possible!

Et cependant un indéfinissable pressentiment l'avertissait qu'il allait échapper à l'échafaud.

Et les commentaires allaient leur train!

Il était facile de constater que le public si hostile au début de la séance, semblait suivre maintenant l'opinion de M. Darbois.

Les jurés eux-mêmes paraissaient ébranlés.

L'agitation devenait si grande que M. le président menaçait de faire évacuer la salle.

Quant à Mme Marcelin, il lui semblait, par moments, que sa raison s'égarait.

Allait-elle perdre le fruit de ses patientes combinaisons!

Si l'on allait acquitter Kermariou!

Non, c'était impossible.

D'ailleurs, n'allait-on pas le condamner pour le meurtre de son enfant?

Pour ce crime, aucune circonstance atténuante ne pouvait être admise.

Bien qu'à moitié défaillante, elle tendit tous les ressorts de

son attention pour suivre la parole de l'avocat.

Continuant sa plaidoirie et parlant de la mort de Yolande, il dit :

— La franchise avec laquelle M. de Kermariou avoue avoir tiré sur sa femme ne doit-elle pas jeter des doutes sur le meurtre de sa fille pour lequel le ministre public a demandé sa tête avec tant d'insistance? L'accusé s'est-il jamais contredit? N'aurait-il pas employé un plus adroit stratagème, s'il avait voulu égarer la justice? Vous vous laissez influencer par un défilé d'hypothèses et de déductions, mais les preuves où sont-elles? Faut-il, lorsqu'il s'agit de la tête d'un homme, se contenter de vagues présomptions? Le doute doit profiter à l'accusé, le doute, c'est l'acquiescement!

Puis, l'avocat insista sur la divergence des opinions médicales des docteurs légistes. Si ceux-là n'étaient pas d'accord sur la véritable cause de la mort de Yolande, pourquoi ne pas reconnaître la possibilité d'un accident? L'enfant n'avait-il pu mourir de saisissement avant même que le marquis l'eût vue. Les marques livides sur la gorge ne pouvaient-elles provenir du collier de perles, qu'en son sommeil la petite fille aurait serré autour du cou?

Il décrivait l'amour passionné que M. de Kermariou portait à sa fille, attesté par tous ceux qui le connaissaient, sa douleur à la mort de Yolande, douleur trop intense pour être feinte.

— Non, poursuivit-il, un père ne tue pas son enfant, surtout un père aussi tendre, aussi affectueux que le prévenu.

Il est innocent du meurtre de sa fille; vous l'acquitterez de ce chef!

Puis, après avoir examiné et discuté toutes les dispositions, l'avocat ajouta :

— Messieurs, l'accusé nie le meurtre de sa fille, mais il se reconnaît coupable de celui de sa femme... Ce meurtre, je crois vous avoir prouvé qu'il était excusable. Vous ferez donc votre devoir, et vous satisferez à la justice en acquittant M. de Kermariou.

Des murmures approbateurs circulèrent dans la salle.

Quant au prévenu, il avait gardé pendant le réquisitoire, comme pendant la défense, son attitude impassible et calme!

Et Mme Marcelin?

Elle n'en croyait pas ses oreilles!

Comment, cet avocat avait l'audace de demander l'acquiescement du prévenu!

Elle jeta un regard désespéré vers le président, mais le visage du magistrat restait impassible.

Elle se sentait baignée d'une sueur froide et glacée.

Le sang affluait vers son cœur... Ses oreilles bourdonnaient.

Elle mordait son mouchoir pour étouffer les cris qu'elle craignait de pousser malgré elle. Sur son visage pâli, de larges taches rouges se plaquaient. Elle était effrayante à voir.

Ceux qui étaient auprès d'elle attribuaient l'altération de ses traits à l'émotion poignante qu'elle devait ressentir au sujet de son frère.

On la plaignait de bon cœur.

La nuit était complètement tombée quand les jurés entrèrent dans la salle de leurs délibérations.

Dix minutes après, ils en sortaient avec un verdict affirmatif sur tous les points, mais mitigé par l'admission des circonstances atténuantes.

— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, oui, Yvon-Charles-Henri de Kermariou est coupable d'avoir tué sa femme et causé la mort de son enfant.

— Kermariou, prononça le président quand, pour la seconde fois, les gendarmes eurent ramené l'accusé, la Cour vous condamne à vingt ans de travaux forcés.

A ce moment, une femme poussa un cri strident et tomba évanouie.

C'était madame Marcelin.

Pauvre femme, disait-on autour d'elle, en lui prodiguant des soins... l'émotion, la douleur d'assister à la condamnation de son frère ont bouleversé son cœur. Elle voulait espérer contre tout espoir, l'acquiescement du criminel.

Quant à Raoul de Villeray, il sortit rapidement de la salle, très vexé, mais pas, à beaucoup près, aussi atterré que sa complice.

— C'est une partie perdue, murmura-t-il. Après tout, il est heureux que, malgré l'éloquence de M. Dubois, on l'ait condamné à vingt ans de tra-

vaux forcés. Si on l'avait acquitté, comme je l'ai craint un instant, ce diable de Kermariou n'aurait eu de répit jusqu'à ce qu'il eut découvert le véritable criminel, et qui sait? il aurait peut-être réussi.

XXVII

COMPLICATIONS

Mme Marcelin sortit de l'audience à moitié folle de rage et de fureur.

Elle erra, malgré l'heure avancée, à travers les rues de Nice, s'arrêtant par moments devant les magasins, ou lisant sans les comprendre les affiches multicolores collées sur les murs, qui chatoyaient sous la clarté du gaz.

Quoi, après de si savantes combinaisons, un si providentiel concours d'heureuses circonstances, échouer si misérablement!

Quel coup de foudre!

Son frère ne mourrait plus: il n'était condamné qu'à vingt ans de travaux forcés!

Ainsi, adieu les beaux rêves de grandeurs, adieu cet avenir radieux si complaisamment entrevu tout à l'heure!

Il fallait renoncer pour toujours à l'espoir d'une vie opulente et féérique et recommencer la sordide existence de gêne et de privations.

Comme un château de cartes que le souffle d'un enfant suffit à renverser, un méchant chiffon de papier avait balayé toutes ses chances de bonheur et fait sombrer ses plus chères espérances!

Elle allait être aussi pauvre qu'auparavant, même plus misérable encore; car n'avait-elle pas brûlé ses vaisseaux en repoussant avec un aussi insultant mépris les avances de M. Marcelin?

Et son frère pourrait-il lui venir en aide comme par le passé?

Mme Marcelin se sentait dans cette bizarre situation d'âme où l'on n'a qu'un désir: déverser sur un autre une partie de la peine qui nous dévore.

Elle éprouvait une violente colère contre Raoul.

C'était lui, après tout, qui était la cause de ses déceptions à elle.

Et après avoir commis impunément crimes sur crimes, il espérait jouir tranquillement du produit de ses forfaits!

Ah! mais non! mille fois non!

Elle ne le lâcherait pas si facilement!

Et sans trop réfléchir à ce qu'elle allait faire, Mme Marcelin se dirigea hâtivement vers la maison qu'habitait Raoul.

Elle sonna violemment et, sans laisser au domestique le temps de l'annoncer, entra droit au fumoir.

Raoul de Villeray, une cigarette à la bouche, se prélassait sur le divan turc et se reposait sans doute des fatigues de la journée.

Il avait, ce matin même, congédié Mlle Bébé Myosotis, sous prétexte de travail et jouissait en épicurien de sa solitude paresseuse.

Un peu déconcerté de l'arrivée de Mme Marcelin, il se leva et, prenant un ton dégagé:

— Henriette!... quelle aimable surprise. Je ne comptais guère vous revoir de sitôt. Ainsi, grâce à l'inappréciable éloquence de M. Darbois, votre frère en sera quitte pour vingt ans de travaux forcés!... Mes compliments!

— Mon cher, fit Mme Marcelin sèchement, je ne suis pas venue pour plaisanter; donc, trêve de railleries!

Elle s'arrêta un moment: puis, lentement, d'une voix particulièrement agressive:

— Ainsi donc, me voilà ruinée!

— Henriette, en vérité, ce langage... fit Raoul en s'efforçant de prendre un air digne.

Mme Marcelin ne le laissa pas continuer.

— Oh! interrompit-elle avec rage, ne croyez pas m'épouvanter par vos belles attitudes. Vous êtes encore plus fat que je ne le supposais, si vous vous imaginez un seul instant que, sans mon secours, vous auriez pu mener à bien votre affaire. Croyez-vous que je ne vous ai pas aperçu, le soir du 15 février, traverser le jardin et enjamber la fenêtre du salon de la villa des Roses.

Et, d'un ton de menace, elle élevait la voix.

— Henriette, murmura Villeray, très pâle, parlez plus bas, on pourrait vous entendre.

D'un mouvement instinctif, il s'était élancé vers la porte, l'avait ouverte et regardé si personne n'écoutait. Rassuré, il tira le verrou et revenant vers Mme Marcelin:

— Que voulez-vous, dit-il est-ce ma faute si cet imbécile

d'avocat général n'a pas su triompher des sophismes de Darbois?

Mme Marcelin haussa les épaules insolemment.

— Il ne s'agit pas d'eux, mais de moi, dit-elle. Vous comprenez, mon cher, que ce n'est pas uniquement pour que vous ayez les poches pleines que j'ai, moi, frisé les galères! Ne me regardez pas de cet air railleur; j'ai été facilement de connivence avec le véritable assassin de ma belle-sœur et de ma nièce.

— Oh! Henriette, comme vous exagérez! Mais enfin, si au lieu de me chercher querelle, vous vouliez m'écouter, ne serait-ce pas plus raisonnable? Voyons, asseyez-vous là, sur ce fauteuil, et causons tranquillement.

Chose étrange, les blessantes invectives de sa femme, loin de l'offenser, le pénétraient d'une sorte de craintive admiration. Il la sentait parfaitement capable, n'ayant plus rien à perdre, d'aller le dénoncer à la justice. Même en n'ayant point de preuves à l'appui, elle pouvait lui causer un tort irrémédiable. Le Tribunal pouvait l'acquitter, mais il n'échapperait pas à la condamnation morale du monde.

Mieux valait donc ne pas la pousser à bout et chercher à transigner avec elle.

— Ma chère Henriette, dit-il d'une voix conciliante, je suis plus désespéré que vous de ce qui vous arrive, mais il me semble que tout n'est pas perdu.

— Que voulez-vous dire? Tout n'est pas perdu pour vous, qui avez vos 400,000 francs mais moi je suis ruinée, je n'ai rien, rien! Sachez-le, mon frère avait l'habitude de m'envoyer de temps en temps un peu d'argent; maintenant il ne sera plus libre de continuer ses atermoiements. Quant à mon mari, je me suis brouillée à mort avec lui, tandis qu'avec un peu d'adresse j'aurais pu si bien l'exploiter! Et c'est grâce à vous que je suis enfoncée dans ce guépier! Mais ces 400,000 francs, où sont-ils? Nous allons les partager, j'imagine?

Et elle darda sur son interlocuteur un regard aigu et menaçant.

Villeray tressaillit malgré lui. Il se leva, fit quelques tours dans la chambre, puis se ras-

seyant à côté de Mme Marcelin:

— Ecoutez-moi, ma chère amie, dit-il gravement, vous me connaissez assez pour savoir que je ne me donnerais pas la peine de vous mentir.

— Parbleu! s'écria grossièrement Mme Marcelin, vous savez bien que je vous démasque toujours!

Raoul fit semblant de ne pas l'avoir entendue et continua:

— Ces quatre cent mille francs sont loin...

— Comment! vous les auriez déjà mangés?

— Non. Mais il m'a fallu payer des dettes, des dettes urgentes. Oh! ne prenez pas cet air incrédule. Croyez-vous que sans la crainte d'une saisie et de tout son cortège d'horreurs j'aurais pu... j'aurais...

Il s'arrêta en pâlisant.

Quand à Mme Marcelin elle se mit à rire.

— Je vous comprends, dit-elle. Ah! que vous êtes drôle! Vous avez plus peur des mots que des actes. Heureusement je suis moins nerveuse que vous et je vais compléter votre pensée. Seule la crainte de l'adversité, ou plutôt celle des créanciers, a pu induire l'élégant vicomte de Villeray à faire le cambrioleur et l'assassin. J'espère avoir bien tourné ma phrase? Maintenant continuez.

— Je disais que ces quatre cent mille francs sont loin. Je suis donc à peu près dans la même situation qu'autrefois, excepté que je ne dois rien à personne. Vous, ma chère, vous avez en mains de superbes atouts; il s'agit de jouer serré et vous verrez comme tout s'arrangera à votre avantage... Mais qu'avez-vous donc? Vous êtes blême comme un linge.

— Ce n'est rien, un peu de lassitude, dites-moi, quelles sont donc les fameuses cartes qui me restent?

— La première, c'est votre mari.

— Comment! Qu'osez-vous insinuer?

— Voyons, ma bonne Henriette, calmez-vous, de grâce. Ne m'avez-vous pas dit que votre ancien mari allait reprendre du service actif? Eh bien! tâchez de le revoir avant son départ et jouez-lui une petite comédie de repentir, voire même d'amour. Il n'est pas fort le brave homme, et prendra tout pour de l'argent comptant. D'ailleurs, d'autres plus adroits

s'y laisseraient prendre, car je ne connais personne aussi capable que vous d'enjôler son monde.

Ici Raoul fit une pause et regarda Mme Marcelin avec une sincère admiration.

— Oui, reprit-il avec conviction, telle que je vous connais vous feriez de votre mari tout ce que vous voudrez. L'essentiel c'est qu'il détruise son testament et qu'il en fasse un autre en votre faveur, et après nous verrons.

Mme Marcelin garda le silence. Tout son cœur se soulevait de dégoût à l'idée de l'ignoble rôle qu'elle devait jouer auprès d'un homme détesté.

Dans quelles profondeurs d'ignominie était-elle donc descendue, elle, Henriette de Kermariou, pour écouter sans révolte de pareilles propositions.

Cependant elle se trouvait dans une situation sans issue, et il lui fallait passer par certaines humiliations.

— Fort bien, dit-elle enfin, votre conseil, sans m'enthousiasmer, me paraît au moins assez pratique.

— Ensuite, reprit Raoul avec plus d'assurance, il me semble que du côté de votre frère vous auriez tout une mine à exploiter. Il faut absolument que vous alliez le revoir avant son départ. Je suis sûr que, touché de votre sollicitude, il vous ferait quelque petite donation.

— Vous avez raison, répondit Mme Marcelin avec effort et d'un air visiblement lassé.

Raoul la regarda avec étonnement et remarqua de nouveau l'étrange pâleur et le visage convulsé de la visiteuse.

— Henriette, vous souffrez !

— Oui, dit-elle, oui. Raoul, reprit-elle avec terreur, je crois que nous aurons bientôt un bébé.

— Diable ! exclama Villeray.

Il avait complètement oublié la confidence que lui avait faite Mme Marcelin lors de leur nocturne rencontre à l'avenue de la Gare.

Elle ne lui en avait plus reparlé.

Il se fit entre eux un assez long silence.

Pour la première fois de sa vie, Raoul se sentait abasourdi.

Quant à Mme Marcelin, l'inquiétude, la honte et le désespoir la suffoquaient. Elle eût voulu écraser le petit être, cause innocente de tant d'ennuis

et qui allait devenir une source de complication, d'embarras et de soucis sans fin.

Cependant, la première elle reprit la parole.

— Il est inutile, dit-elle, de se laisser déconcerter par l'inévitable. Mieux vaut saisir bravement le taureau par les cornes et songer à quelque moyen pratique pour sortir de cette impasse.

— Est-ce que, interrogea timidement Raoul, vous l'attendez bientôt ce... cet événement ?

— Je ne sais pas au juste, mais il ne doit pas tarder longtemps.

— Eh bien ! ma chère amie, dit le vicomte, il n'y a qu'un parti à prendre. Vous avez confiance en Anne-Marie, n'est-ce pas ? C'est une brave femme d'un dévouement à toute épreuve et d'une absolue discrétion. Pourquoi ne vous confieriez-vous pas à elle ? Elle pourrait nous aider.

— Sans doute, répliqua Mme Marcelin, mais j'aurais beaucoup de peine à lui avouer...

— Ma pauvre amie, interrompit Raoul, je comprends vos répugnances, mais ce n'est pas le moment de se laisser aller à ces fausses hontes. Anne-Marie me paraît la seule créature au monde qui soit capable de nous rendre ce service. Elle est trop attachée à votre famille pour ne pas garder religieusement un secret qui jetterait un nouveau discrédit sur ces anciens maîtres. Croyez-moi, fiez-vous à elle ; moi de mon côté je m'engage à trouver un endroit convenable dans quelque lieu solitaire où sous un autre nom, l'enfant pourra naître.

— Maintenant rentrez chez vous et faites venir Anne-Marie. Où se trouve-t-elle actuellement ?

— Chez moi ; je l'ai prise à mon service et elle demeure dans la même pension que j'habite.

— A merveille. Retournez chez vous tranquillement. Je vais, moi, m'occuper de votre nouvelle installation. Ne craignez pas de manquer de ressources pécuniaires. Le peu que je possède est entièrement à votre disposition et je serai votre banquier jusqu'à nouvel ordre.

— Vous m'aimez donc un peu, demanda Mme Marcelin avec une nuance de tristesse.

— Mais oui, mais oui, Main-

tenant parlez, de grâce, nous n'avons pas de temps à perdre.

Il lui offrit le bras et la reconduisit jusqu'à la porte en renouvelant ses exhortations de prudence et de sang-froid.

Puis, rentrant dans son fumoir, il se jeta sur un fauteuil.

— Ouf ! murmura-t-il, j'ai été vraiment saisi au premier moment, mais réfléchissant je vois que j'ai eu tort. Quand au malheureux petit être, nous le flanquons à l'hospice des enfants trouvés. Pas plus que moi elle ne doit être susceptible d'amour maternel. Si elle allait mourir je me consolerais en pensant que je serais débarrassé d'un gênant dépositaire de mes secrets. Mais j'aime autant qu'elle vive, elle peut devenir pour moi une véritable poule aux œufs d'or, car Kermariou est capable de lui faire cadeau de toute sa fortune avant de partir pour le bain.

Il se leva, alluma un cigare et murmura entre deux bouffées :

— Nous sommes faits l'un pour l'autre !

Pendant ce temps, Mme Marcelin rentrée attendait Anne-Marie qui était sortie.

La malheureuse femme songeait à ce qu'elle allait faire.

Elle s'imaginait d'avance l'air à la fois effaré, stupéfait, de cette honnête Bretonne qui, en son rude bon sens, en sa droiture de fille du peuple élevée dans une atmosphère saine, était incapable de comprendre les sophismes inventés par les casuistes à l'usage des gens pervers.

Un interminable quart d'heure s'écoula lentement.

Enfin Anne-Marie parut. Toute pâle, en sa robe noire, les yeux rougis par les larmes, elle avait cependant une expression relativement paisible.

— D'où venez-vous, ma bonne ? Voilà une heure que je vous attends, dit Mme Marcelin avec douceur.

— Pardonnez-moi, madame, répliqua respectueusement Anne-Marie, j'ai cru, puisque vous n'étiez pas là, que vous n'aviez pas besoin de moi, et j'ai voulu profiter de votre absence pour aller à l'église offrir des actions de grâce à la sainte Vierge.

— Des actions de grâces ! répéta Mme Marcelin étonnée.

— Oui, madame, des actions de grâces de ce que mon cher et honoré maître n'a pas été

condamner à mort. Oh ! si vous saviez combien j'ai été tourmentée de cette horrible crainte ! J'ai fatigué saint Antoine, ainsi que ma sainte patronne par mes supplications ! Ils ne m'ont pas accordé la grâce de faire acquitter M. le Marquis, mais du moins sa vie est sauvée.

La pauvre femme ne raconta pas les innombrables mortifications qu'elle s'était imposées, les vœux qu'elle avait offerts pour attendre et rendre propices les saints qui intercèdent auprès de Dieu en faveur des mortels.

Mme Marcelin garda un instant le silence. Puis, tendant la main à la Bretonne :

— Vous êtes un brave cœur, Anne-Marie, dit-elle d'une voix émue, et je vois que vous êtes réellement attachée à ma famille. Si quelque chose pouvait adoucir mon désespoir, c'est le spectacle de votre touchante et inébranlable fidélité.

Elle fit une pause, puis reprit avec un sourire forcé :

— Mais savez-vous que je suis un peu jalouse de votre affection pour mon frère ? Je crois que vous n'en avez point pour moi aussi, et le même sang coule dans mes veines.

— Oh ! madame, protesta Anne-Marie, est-il possible que vous doutiez de mon dévouement ! Vous êtes la sœur de mon maître, c'est une raison pour vous aimer ; mais je vous aime aussi pour vous-même, pour le cœur que vous avez montré durant ces derniers tristes temps. Je me jetterais au feu pour vous !

La Bretonne parlait sérieusement.

Depuis l'effroyable désastre qui avait atteint son maître, elle ressentait pour Mme Marcelin une véritable affection et une grande admiration ; elle lui supposait des trésors de bonté et de générosité.

— Eh bien ! fit lentement Mme Marcelin, si moi aussi j'étais, comme mon pauvre frère, dans une terrible situation, m'aideriez-vous ?

Anne-Marie ouvrit de grands yeux.

— Rassurez-vous, je ne vous demanderai pas de vous jeter au feu pour moi, reprit Mme Marcelin en s'efforçant de rire, non, j'aurai besoin d'un secours plus pratique...

Elle ne put continuer, la honte la suffoquait, Anne-

Marie rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Oh! pauvre chère madame, s'écria-t-elle avec élan, n'achevez pas, je comprends tout! Je vous aiderai de tout mon pouvoir.

— Quoi? Vous avez deviné? demanda Mme Marcelin à la fois étonnée et soulagée d'un grand poids.

— Oui, j'ai deviné. Oh! comme vous avez eu raison de vous adresser à moi, c'est un tel honneur pour moi de vous être utile.

— Merci, merci, murmura Mme Marcelin un peu gênée.

— Malheureusement, je ne pourrai pas vous faire grand-chose...

— Si, si, vous seule pouvez me sauver.

— Tout ce que j'ai est à votre disposition, chère madame. Seulement, ce n'est pas beaucoup, je vais vérifier mon carnet d'épargne.

— Mais je n'ai pas besoin de votre argent, ma pauvre Anne-Marie! s'écria Mme Marcelin consternée.

Elle s'apercevait de la singulière erreur où était tombée la Bretonne.

— Comment... pardon... j'ai cru... balbutia Anne-Marie interloquée.

— Non, non. J'ai besoin de votre aide, de votre dévouement, de votre discrétion.

— Mais puisque je suis à votre service, mon dévouement vous est acquis.

— Je le sais, je sais, mais... il ne s'agit pas de cela: la chose est toute différente. Alors elle lui expliqua qu'elle attendait un bébé mais que son mariage allait être annulé parce que son premier mari qu'on croyait mort était revenu. Le bébé serait donc un fardeau et une gêne pour elle toutes la vie à moins que l'on arrangeât les choses, ce qui était facile. Anne-Marie en aurait soin quand il naîtrait puis on le ferait passer pour un neveu ou une nièce de Mme Henriette, ce n'était pas plus compliqué que cela et bien des difficultés seraient ainsi évitées.

Enfin, elle donna tant de bonnes raisons à la bretonne que celle-ci, convaincue, accepta sans discussion le rôle qu'on voulait lui faire jouer.

XXVIII

MON NID

M. Benoît, jusqu'à l'âge de cinquante ans avait vécu heureux et paisible dans son joli domaine «Mon Nid», ne songeant qu'à cultiver ses fleurs et à embellir son jardin. Mais depuis que ses filles étaient devenues des demoiselles à marier, elles lui avaient persuadé qu'un homme qui se respecte ne peut végéter à la campagne, et il s'était décidé à passer ses hivers à Nice et ses étés à Biarritz ou à Trouville. En attendant, il envoyait chaque année des milliers de prospectus à toutes les stations balnéaires et faisait insérer dans tous les journaux la réclame de sa propriété.

«Mon nid», situé à une demi-heure de Vintimille, est placé dans une ravissante vallée où l'air est d'une exquise pureté. Ayant en face le panorama de la Corniche ainsi que de la mer et derrière la chaîne des Alpes-Maritimes, ce petit paradis offre au regard un spectacle des plus enchanteurs. Cette propriété contient trois hectares, un château avec écurie, remise et orangerie; la maison de maître se compose d'un rez-de-chaussée, grand vestibule, deux salons faisant suite, salle à manger et office; d'un premier étage, trois chambres à coucher avec cabinet de toilette et salle de bains, et d'un étage supérieur contenant les chambres de domestiques et le grenier.

L'eau est aménagée dans tous les étages. Dans le sous-sol se trouve la cuisine, avec caves, garde-manger, buanderie, bûcher et cellier. Devant la maison, s'étend une belle pelouse qui peut fournir en fourrage la nourriture de plusieurs chevaux. Des massifs de pins-parasols, de cyprès et d'orangers forment un parc très ombragé. Au parc sont adjacents vergers et potagers, pouvant offrir au propriétaire les fruits et les légumes de toute l'année. Enfin une vigne fournit un excellent vin de table en quantité suffisante pour la consommation de la maison. Une source d'eau vive a été disposée en bassin et peut servir de piscine naturelle. Détail important: le château de «Mon Nid» peut être loué avec son riche mobilier. Prix de location soit 10,000 fr. par an, soit 6,000 francs par saison. Son prix de vente est de 300,000 francs.

Cependant cet alléchant prospectus n'avait tenté personne.

Quelques étrangers avaient bien voulu visiter la propriété, mais ils ne s'étaient pas décidés à l'habiter.

Le fait est que malgré cette pompeuse description le petit paradis paraissait trop cher pour ce qu'il valait en réalité. La distance entre «Mon Nid» et Vintimille était de plus de trois heures et nécessitait la dépense d'un équipage à demeure. La maison perdue au fond d'une vallée d'une rusticité pittoresque aux parois tapissées de lierre et de vignes canadiennes ressemblait plutôt à un chalet qu'à un château. Les chambres étaient petites et basses. Le mobilier démodé et peu confortable. Le massif tant vanté n'était qu'une collection d'arbrisseaux grêles et clairsemés, la fameuse vigne était plus qu'à moitié rongée par le phylloxéra et, quant à la piscine, ce n'était qu'une mare croupissante évoquant des idées de fièvre.

Le bon M. Benoît désespérait de trouver jamais un acheteur ou un locataire.

Mais tout vient à point à qui sait attendre.

Un beau jour son régisseur lui annonça qu'un étranger après avoir visité le domaine, s'était décidé à le louer et qu'il avait l'intention d'aller lui-même chez le propriétaire pour régler l'affaire.

On peut se figurer la joie de M. Benoît.

M. Valmore, c'était le nom de cet étranger, vint le soir même trouver M. Benoît.

— J'ai, dit-il après les salutations d'usage, visité votre propriété. Elle est assez loin de...

— Oh! monsieur, interrompit le propriétaire, je vous assure qu'avec un bon cheval le trajet n'est pas long.

— Vous ne m'avez pas compris. C'est justement cet isolement qui m'a séduit. Ma femme et moi nous avons besoin de paix, de tranquillité et de repos, et nous tenons à ne pas être dérangés dans notre solitude.

— Oh! pour cela, monsieur, vous pouvez être content, les plus proches voisins de «Mon Nid» sont de quatre ou cinq lieues!

— C'est ce que je désire. Ma femme étant souffrante, désire éviter le monde et la fatigue, et

ne veut sous aucun prétexte recevoir qui que ce soit.

— Oh! je le comprends! Si ce n'était pour ma famille, jamais je n'aurais consenti à quitter «Mon Nid». Mais un père de famille ne s'appartient pas. Quant à vous, monsieur, vous verrez qu'aucune retraite au monde n'est plus propice pour abriter de nouveaux mariés.

— Je loue votre château pour la saison et vous paierai d'avance les 6,000 francs de location. Mais il est entendu que je m'y installerai dès demain avec ma maison.

M. Benoît était émerveillé de la délicatesse de ce monsieur qui payait d'avance et sans marchander.

Il avait craint qu'on ne trouvât le prix de la location par trop élevé.

— J'ai, dit-il, une voiture et un cheval à votre disposition; je puis vous les céder moyennant trois cents francs par mois et un cocher...

— Je prendrai l'attelage mais n'aurai point besoin de cocher, car je conduis moi-même.

L'acte de location fut adressé et M. Valmore prit congé de M. Benoît.

— Ce sont évidemment de nouveaux mariés, pensait le brave homme; ils se sont peut-être mariés clandestinement et cherchent à fuir le monde.

Dès le lendemain Raoul (car le prétendu Valmore n'était autre que le vicomte de Villeray) s'occupa de sa nouvelle installation.

Une fille de service fut engagée pour faire les gros ouvrages.

On loua en outre un jeune garçon qui devait servir à la fois de valet d'écurie, de commissionnaire et de palefrenier.

Raoul était ravi de sa trouvaille. Il avait visité plusieurs localités, mais aucune ne lui avait paru réunir autant d'avantages que «Mon Nid».

Pas de danger de rencontrer des connaissances, ni des ennemis.

Personne ne se douterait de la véritable identité de l'enfant à naître.

Après, ils partiraient sans laisser de trace après eux et on les oublierait bientôt.

Il espérait maintenant que cela ne tarderait pas.

(Suite à la page 26)

PASO DEL LOBO

LEARSI

Mysterioso

The musical score for "Paso del Lobo" by Learsi is written for piano and bass. It begins with the tempo marking "Mysterioso". The first system starts with a piano (pp) dynamic. The second system continues with a piano (pp) dynamic. The third system features a crescendo leading to a forte (f) dynamic, followed by a decrescendo to a mezzo-forte (mf) dynamic. The fourth system includes a piano (p) dynamic and a first ending marked "1." leading to a piano (pp) dynamic and "FIN". A second ending marked "2." follows. The fifth system concludes with a forte (f) dynamic.

The first system of musical notation consists of a grand staff with a treble and bass clef. It features a complex melodic line in the treble with many beamed sixteenth and thirty-second notes, and a more rhythmic accompaniment in the bass. A piano (*p*) dynamic marking is present in the middle of the system.The second system continues the musical piece. It includes two *dim.* (diminuendo) markings with hairpins. The system concludes with a first ending bracket labeled '1.' and a second ending bracket labeled '2.'.The third system is marked 'TRIO' at the beginning. It starts with a mezzo-forte (*mf*) dynamic. A *cresc.* (crescendo) marking with a hairpin is shown. The system ends with a fortissimo (*ff*) dynamic marking.The fourth system begins with a piano (*p*) dynamic. It contains a marking '(b)' in the bass staff, possibly indicating a breath mark or a specific articulation. The system ends with a hairpin indicating a decrease in volume.The fifth system starts with a piano (*p*) dynamic. It features a fortissimo (*ff*) dynamic marking towards the end. The system concludes with a hairpin indicating a decrease in volume.The sixth system begins with a *dim.* (diminuendo) marking. It includes a piano (*p*) dynamic marking. The system concludes with a first ending bracket labeled '1.' and a second ending bracket labeled '2.', followed by the instruction 'D.C.' (Da Capo).

(FIN)

LA FILLE AU COLLIER DE PERLES

(Suite de la page 23)

Il avait hâte de voir sa femme jouer le rôle qu'il lui avait tracé.

Tout fut si bien combiné qu'Henriette, s'installant à «Mon Nid» sous le nom de Mme Valmore, put s'entourer d'un impénétrable mystère.

Partie seule avec Anne-Marie et Raoul de Villeray, elle s'installa dans sa nouvelle habitation et attendit tranquillement l'événement sans jamais sortir de l'enclos.

Elle avait donné l'ordre à la poste de lui envoyer toutes ses lettres à l'adresse d'Anne-Marie. Jamais personne n'eut le moindre soupçon de la triste vérité.

La naissance eut lieu deux semaines après la condamnation de son frère.

C'était une petite fille, grasse et rose, avec cette face couverte de rides, ces paupières plissées et cet air vieillot qui caractérisent le nouveau-né.

La mère serra la petite créature contre son sein.

— Pauvre mignonne, murmura-t-elle avec une indicible et débordante tendresse.

Chose étrange! Cette femme qui quelques jours auparavant avait envisagé avec tant d'horreur et d'épouvante sa prochaine maternité, se sentait prise d'un immense amour pour ce morceau de sa chair, dont la naissance lui avait presque coûté la vie.

— Pauvre chérie, que vas-tu devenir?

— Nous allons, fit Raoul, la placer dans un hospice d'enfants trouvés où elle sera bien soignée et bien élevée.

Sa femme le regarda, muette d'indignation.

— Comment, dit-elle enfin, jamais de ta vie! C'est mon enfant à moi; je mourrai plutôt que de l'abandonner!

— Mais, Henriette, y songez-vous! Voulez-vous vous exposer au mépris, à la honte, à l'ignominie? Il faut être raisonnable, vous-même vous étiez dernièrement d'un autre avis.

Elle fondit en larmes et de ses bras tremblants, convulsivement, étreignit son bébé.

Non, non, pleura-t-elle, demandez-moi tout, prenez ma vie s'il le faut, mais n'exigez

pas que j'abandonne mon pauvre enfant!

Raoul haussa les épaules et se levait:

— Ma chère, ne vous agitez pas. Réfléchissez à mes paroles et vous verrez que j'ai raison. Je vais vous laisser vous reposer.

Il sortit de la chambre en murmurant entre ses dents:

— Les femmes! quels paquets de nerfs et de déraison! Qui aurait cru que celle-là serait susceptible de ces sensibleries niaises? Je la croyais décidément plus forte. La voilà dominée par l'instinct de la maternité, ni plus ni moins qu'une bourgeoise!

Anne-Marie qui, debout au chevet de la malade, avait suivi la conversation, s'approcha d'elle.

— Madame, dit-elle timidement, M. de Villeray a raison. Si vous gardiez l'enfant...

— Comment, Anne-Marie, vous aussi vous voulez me forcer à abandonner cette pauvre innocente!

— Non, non, Dieu m'en préserve! Mais pourquoi ne me le confieriez-vous pas pendant sa première enfance? Je saurai la soigner autant, peut-être mieux que personne. Je pourrais élever votre enfant au biberon ou prendre une nourrice que je surveillerai sévèrement.

— Merci, merci, ma chère, ma bonne Anne-Marie. Et vous l'aimerez, mon pauvre petit enfant?

— Oui, oh! oui. Je serai une mère pour la tendresse et la sollicitude. Plus tard, vous pourrez si vous voulez, la reprendre et la faire passer aux yeux de tous pour votre filleule. L'essentiel pour le moment, c'est de la tenir cachée et à l'abri de la malveillante curiosité du monde.

Trop émue pour parler, elle tendit la main à la brave Bretonne.

— Maintenant, chère madame, il faut lâcher de dormir et de ne plus vous tourmenter.

Une heure plus tard, quand Raoul rentra à la maison et apprit de la bouche d'Anne-Marie ce qui avait été convenu, il voulut bien donner son approbation.

Quant au nouveau-né, il fut inscrit aux registres de la mairie sous le nom de Francine Valmore, père et mère inconnus.

Grâce aux soins zélés, à l'infatigable sollicitude d'Anne-Marie, la maman se remit assez promptement.

D'ailleurs, douée d'une constitution de fer, ayant en elle un grand fonds de résistance, ce n'était pas une femme à s'écouter ou à se dorloter.

Et, très pressé de la voir à l'œuvre, Raoul l'exhortait à ne pas trop laisser trainer sa convalescence.

Quinze jours après, Henriette était déjà sur pied, au grand effroi d'Anne-Marie.

— Madame devrait se ménager, disait la brave Bretonne; il est très imprudent de se lever si tôt. Tous les médecins vous diront qu'il faut garder le lit au moins trois semaines.

— Je le sais, ma pauvre amie, disait Henriette, mais vous savez que je tiens à embrasser mon frère avant son départ; il faut donc que je sois prête à partir au premier jour, quitte à retomber malade ensuite. Les souffrances que j'endurerai pour lui me paraîtront chères.

Et toute pénétrée de cette nouvelle preuve d'affection fraternelle, Anne-Marie sentit croître sa sympathie pour cette sœur si dévouée.

La mère consacrait ses loisirs à son enfant.

Jamais elle ne se lassait de contempler son trésor, comme elle appelait sa fillette; elle l'habillait et la déshabillait elle-même, prenant un plaisir extrême à la choyer, la bichonner et la caresser.

C'était entre la mère et la Bretonne une rivalité; toutes les deux se disputant les soins à donner au bébé.

De son côté, Raoul ne perdait pas son temps. Il allait tous les jours à Nice, pour se tenir au courant de toutes les nouvelles, cherchant à s'informer discrètement de l'époque précise du départ de Kermariou, le nom du bâtiment qui devait le transporter à Nouméa et celui du commandement à qui l'on confierait la conduite du navire.

Il cherchait aussi à se renseigner sur les faits et gestes de M. Marcelin, qui avait quitté Nice.

Un soir, Raoul rentra à la ferme très nerveux et très agité.

Il trouva Henriette assise sur une causeuse et tenant sur ses genoux sa petite Francine; elle enroulait autour de ses doigts

amaigris et diaphanes les boucles soyeuses du bébé.

La petite créature se développait de jour en jour et devenait de plus en plus robuste et florissante. Elle montrait déjà une volonté très arrêtée et se tremoussait avec rage dès qu'on tardait à la nourrir.

— Anne-Marie préparait à la chambre voisine le bain de l'enfant.

— Oh! Raoul, s'écria Henriette sans lever la tête, regardez comme elle devient ravissante Francine! Quelle finesse, quelle transparence de peau, et quels beaux yeux expressifs. Vous ne faites jamais attention à votre fille, mauvais père!

— Oui, oui, elle est très belle, répondit Raoul, mais je n'ai pas le temps de l'admirer ce soir. J'ai de très importantes nouvelles à vous communiquer. Mettez donc l'enfant dans son berceau et causons.

— Non, pas avant que vous ne l'ayez embrassé, dit Henriette.

Et soulevant le bébé, elle le tendit au vicomte.

Assez agacé, Raoul effleura des lèvres le front qu'on lui présentait, mais l'enfant, comme si elle eût deviné l'impatience de son père, se mit aussitôt à crier de toutes ses forces.

— Bon! s'écria Raoul exaspéré, j'étais sûr que ce vilain petit singe se mettrait à piailler!

— C'est que cette pauvre mignonne est froissée de votre indifférence à son égard, elle est si intelligente, elle devine tout, répondit Henriette en riant aux éclats de la colère du vicomte.

Cependant elle agita une sonnette placée à côté d'elle sur un guéridon; c'était pour Anne-Marie le signal d'emporter l'enfant.

— Eh bien! que se passe-t-il, demanda-t-elle quand ils furent seuls.

— Ma chère, votre frère part incessamment pour l'île de Ré.

— Déjà!

— Oui, déjà; si vous vouliez le rejoindre là-bas, il n'y a pas de temps à perdre pour obtenir l'autorisation de le voir; vous sentez-vous de force à entreprendre ce voyage?

— Oh! je suis tout à fait remise!

— Ce n'est pas tout. Savez-vous qui est le commandant de

la «Valeureuse ? » c'est le nom du transport qui emporte M. de Kermariou.

— Comment voulez-vous que je sache ?

— Eh bien ! ma chère, ce n'est ni plus ni moins que votre mari !

— Est-il possible !

— Oui, il a, paraît-il, remué ciel et terre pour obtenir de l'avancement, et on lui confie la conduite de ce navire. M. Marcelin est actuellement à Paris, occupé à mettre en ordre ses affaires. Il s'agit d'aller le rejoindre sur-le-champ et jouer serré. Pouvez-vous, voulez-vous partir demain par l'express ?

— Oui, certainement, mais..

Elle parut hésiter.

— Quoi donc ?

— Oh ! Raoul !, si vous saviez combien l'idée de revoir M. Marcelin m'est pénible ! Comment pourrais-je feindre de l'amour pour cet homme que je déteste ?

Le vicomte étouffa un juron.

— Malheureuse, cria-t-il, allez-vous tout compromettre par ces vulgaires et puériles sentimentalités ! Vraiment, je ne vous reconnais plus ! Vous que je supposais une femme supérieure, un esprit ferme et viril, vous voilà devenue aussi gnan-gnan qu'une petite bourgeoise de la rue Saint-Denis.

Comment voulez-vous revoir votre mari ? Il pourrait vous empêcher de le rencontrer ! Allez, Henriette, un bon mouvement, redevenez vous-même, de grâce. Après tout, vous vous exagérez à plaisir vos ridicules répugnances. Il s'agit de cajoler votre mari et de l'amadouer par quelques bonnes paroles, et puisqu'il part, qui sait quand il reviendra ! On dirait que vous n'avez jamais jouée la comédie.

Elle hésitait.

— Alors, vous ne voulez pas partir ? demanda le vicomte en rongéant son frein.

Il était blanc et ses yeux avaient un mauvais regard.

Henriette poussa un profond soupir.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle, je ferai tout ce que vous voudrez et partirai demain.

— A la bonne heure ! Et vous me promettez d'être habile.

— Oui, oui !

— Et surtout, vous serez calme, charmante et charmeuse comme vous pouvez l'être quand vous le voulez bien ?

— Puisque j'ai promis !

— Songez donc qu'il s'agit de votre avenir à tous, du vôtre, du mien et aussi de celui de notre enfant !

— De notre enfant ?

— Sans doute, puisqu'il est entendu que nous ne le plaçons pas à l'hospice des enfants trouvés. Pauvres tous les deux, comment pourrions-nous subvenir à ses besoins si nous ne cherchons pas à nous assurer quelques ressources ?

— Mon frère sans doute ne demanderait pas mieux.

— Vous croyez ? Et qui vous dit qu'en un pareil moment il ait songé à vous ? L'important, voyez-vous, c'est de vous raccommoder avec votre mari et obtenir de lui qu'il détruise son testament. Plus tard, quand il sera loin, vous pourrez lui demander par écrit quelques petites sommes d'argent qu'il ne vous refusera pas. Peut-être même vous allouera-t-il une pension.

— M'accompagnez-vous à Paris ?

— Certainement. Nous descendrons, si vous le voulez, au même hôtel. Je tiens à rester près de vous en ces pénibles moments. Plus que jamais vous aurez besoin d'un soutien moral.

— Merci, Raoul.

Elle crut que le vicomte était de bonne foi et que c'était par amour pour elle qu'il ne voulait pas la laisser partir seule.

En ceci, elle se montrait moins perpicace que d'habitude. Villeray, très inquiet du changement qu'il remarquait, était résolu de ne pas la perdre de vue jusqu'à ce qu'elle eût rempli la tâche qu'il lui avait imposée.

— Je vais, dit-il en se levant, vous envoyer Anne-Marie pour vous aider dans vos préparatifs de voyage. Nous la laisserons ici avec l'enfant et, plus tard, quand nous saurons à quoi nous en tenir, nous lui enverrons nos ordres par écrit.

Un quart d'heure après, Anne-Marie emballait les effets de sa maîtresse. Elle parlait tout en travaillant.

— Oh ! madame, disait la brave femme n'est-ce pas imprudent de voyager sitôt ?

— Que voulez-vous, ma bonne amie, si je tardais, je le manquera, mon pauvre frère.

— M. le marquis sera bien heureux de vous revoir ; mais si vous saviez comme vous êtes pâle et maigre !

— Tant mieux ! s'écria involontairement Henriette.

La Bretonne la regarda avec surprise.

— Je veux dire, reprit Mme Marcelin en rougissant, que du moins il me croira lorsque je lui dirai que c'est l'état de ma santé qui m'a empêchée de le revoir plus tôt.

— Oh ! que je voudrais vous suivre et dire adieu à mon cher et vénéré maître !

— Ma chère amie, c'est impossible ! J'aurai moi-même, quoique sa sœur, beaucoup de peine à obtenir l'autorisation de le voir ; à vous on ne l'accorderait pas. Et puis, si vous partez, qui est-ce qui prendrait soin de ma pauvre Francine ? Je croyais que vous l'aimiez !

— Oh ! chère madame, pouvez-vous en douter ! Je me mettrais au feu pour ce petit ange.

— Je le sais, et c'est pour cela que je pars sans trop d'inquiétude. Je ne puis dire au juste combien de temps je serai absente, tout dépend des circonstances, mais je vous tiendrai au courant par écrit de mes projets. Quant au marquis de Kermariou, soyez sûre je lui transmettrai vos bons vœux. Il sera touché de votre fidélité à l'égard de sa femme.

— Dites-lui de ma part, fit la Bretonne en pleurant, que je prierai nuit et jour pour que Dieu lui donne la force de supporter cette terrible épreuve et qu'il nous accorde la grâce de nous le ramener un jour sain et sauf parmi nous.

— Oui, oui, ma bonne Anne-Marie, répondit Henriette qui avait hâte de couper court à une conversation qui la mettait mal à l'aise.

Elle sortit de la chambre pour regarder Francine une dernière fois avant d'aller elle-même se coucher. Longtemps elle resta en contemplation devant l'enfant endormi, n'osant l'embrasser, de crainte de l'éveiller.

— Jamais, murmurait-elle, jamais je n'entendrai cette bouche chérie m'appeler mère ! Elle croira, comme tout le monde, que je suis sa marraine. Et si un jour elle découvre la vérité, elle me maudira et me méprisera au lieu de m'aimer et de me respecter.

XXIX

Comme son beau-frère Yvon de Kermariou, M. Marcelin était lieutenant de vaisseau.

Depuis longtemps attaché à l'arsenal de Rochefort, il semblait avoir renoncé à toute ambition de gagner un grade en gagnant la mer.

Cependant, après la scène douloureuse qu'il avait eu avec son ancienne femme, M. Marcelin n'avait eu qu'un désir : démentir les cruels reproches qu'elle lui avait adressés et tâcher de se distinguer par quelques hauts faits.

A cet effet, il avait ardemment sollicité un commandement à la mer. Un instant on lui avait fait espérer la conduite d'un aviso.

Mais voici que, à son grand désappointement, on le chargeait d'un transport de galériens.

Mandé à Paris par le ministre de la marine pour recevoir quelques instructions particulières, M. Marcelin était descendu à l'hôtel Saint-James.

Ce matin, jour de son départ pour l'île de Ré, le lieutenant de vaisseau arpentait sa chambre avec rage.

— Me voilà promu garde-chiourme, murmurait-il, joli avancement. Oh ! comme elle rirait si elle le savait !

Il se mêlait à son indignation une secrète angoisse ; sans oser se l'avouer à soi-même, il ne se croyait pas capable de conduire le transport.

Mais il eût préféré mourir plutôt que le confesser son incapacité.

— Je ne suis pourtant pas un méchant homme, pensait-il, je n'ai jamais fait de mal à personne. Pourquoi la vie m'est-elle si cruelle ?

Il ouvrit la fenêtre et regarda tristement dehors.

La rue de Rivoli, bruyante et animée, se déroulait comme un long et sinueux ruban ; de nombreux véhicules se succédaient, omnibus bondés, de gens affairés, élégantes victorias dans lesquelles étincelaient de jolies femmes en toilettes claires, phaétons conduits par quelque dandy ; de temps en temps, rapide comme une étoile filante, un vélocipédiste, au risque de faire écraser glissait entre multiples équipages.

Et non moins nombreux, les piétons allaient leur train, hommes graves et pondérés, pim-

pantes ouvrières, jeunes gens en quête d'amusement.

Tous ce monde remuait, s'agitait, jouissait de la vie, et n'était pas comme lui plongé dans un morne abattement.

Et M. Marcelin eût volontiers troqué son sort contre celui de n'importe quel inconnu qui traversait la rue sous sa fenêtre !

En ce moment quelqu'un ouvrit doucement la porte de sa chambre, mais tout entier à sa désolation, les oreilles d'ailleurs assourdies par les rumeurs de la ville, M. Marcelin n'entendit pas ce léger bruit.

Il s'efforçait d'étouffer les sanglots qui lui montaient à la gorge et dont il avait honte.

Sans qu'il s'en rendit compte, le sentiment de la solitude lui pesait cruellement. Que n'eût-il donné en ce moment de détresse morale pour s'appuyer sur un cœur ami et réclamer le baume précieux de la sympathie qui seule peut adoucir les blessures de l'adversité.

Mais il n'avait point de parents et, d'une nature concentrée et peu expansive, il n'avait jamais contracté de ces liens d'amitié qui parfois remplacent si avantageusement ceux du sang.

Et elle, la seule femme qu'il eût aimée, celle que son cœur évoquait avec une si douloureuse insistance, et dont la fatalité l'avait séparée de lui et remariée à un autre, à quoi pensait-elle ?

Sans doute elle riait en ce moment de ses malheurs à lui. Oh ! seulement il pouvait la revoir, non pas pour renouveler ses avances, son orgueil blessé lui interdisait une pareille lâcheté, mais pour l'accabler de son mépris, pour l'insulter, la maudire, la...

Involontairement il se retourna.

Révait-il ?

Là, debout devant lui, se tenait une femme tout de noir vêtue et le visage soigneusement masqué par un long voile de crêpe.

Qui était-elle, et pourquoi M. Marcelin, à sa vue, sentit-il son cœur battre avec frénésie ? Quel vertige de joie tumultueuse et d'espérances insensées s'étaient soudain emparé de lui ?

Cependant, se dominant avec peine :

— Qui êtes-vous, madame, et que me voulez-vous ?

Alors, lentement et sans prononcer un mot, l'inconnue souleva son voile.

C'était elle !

Oui, c'était Henriette, mais comme elle avait changé !

Pâle, amaigrie, presque diaphane, les yeux languissants et grandis par un cercle bleuâtre, elle avait cependant, comme il arrive souvent après une maladie, rajeuni et embelli.

— Vous... vous... balbutia M. Marcelin en chancelant comme un homme ivre.

— Oui, moi ! répondit-elle simplement.

Elle garda un moment le silence, puis d'une voix tragique :

— Edouard, je suis venue ici pour vous dire que vous êtes vengé ! Depuis le jour fatal où nous nous sommes vus pour la dernière fois, jamais, entendez-vous, jamais je n'ai goûté un seul instant de repos. Oh ! laissez-moi à vos pieds implorer votre pardon !

Elle tomba à genoux.

— Henriette... Madame, levez-vous ! s'écria M. Marcelin.

Elle ne bougea pas.

— Madame, reprit-il avec dignité, si vous avez à me parler je suis prêt à vous écouter, mais je ne puis vous permettre de rester dans cette position ; relevez-vous de grâce !

— Oh ! reprit-elle d'une voix gémissante, ne m'accablez pas ! c'est surtout le souvenir de mes torts envers vous qui me rend si malheureuse ! Je ne veux pas me justifier, je vous demande seulement de m'écouter, et alors peut-être pourrez-vous sinon excuser, du moins comprendre ma conduite passée ! Le jour où vous êtes venu me voir, j'étais à moitié folle de désespoir, je venais de découvrir le double assassinat de mon frère. Hélas ! je le reconnais, c'était surtout l'orgueil des Kermariou, qui était profondément blessé. Je me disais que si vous aviez su ce qui s'était passé vous vous seriez gardé de tendre la main à la sœur d'un criminel. Je préférerais vous faire croire toutes les infamies imaginables sur mon compte que de m'exposer à subir plus tard vos reproches.

— Mes reproches ?

— Oui, vos reproches de ce que j'ai un frère assassin !

— Comment pouviez-vous me supposer une pareille injustice ? Je ne vous comprends pas !

Mme Marcelin poussa un long soupir.

— Non, je le sais, dit-elle avec humilité, vous, si loyal, si droit et si équitable, vous ne sauriez comprendre les inéquences, la vanité et surtout l'orgueil d'une nature comme la mienne. Je vous assure que souvent je ne comprends pas moi-même ! J'ai comme une double personnalité, on dirait qu'un mauvais génie prend plaisir à étouffer les élans de mon cœur. Lorsque je souffre, j'éprouve le besoin de faire souffrir ceux que j'aime.

— Oui, poursuivit-elle avec un sanglot dans la voix, je suis ainsi faite. Le jour donc où je vous revis après vous avoir cru mort j'étais dans un de mes mauvais moments je souffrais et le démon de l'orgueil me dictait ces paroles qu'aujourd'hui je rétracterais au prix de mon sang. Je prenais un affreux plaisir à vous torturer et à me torturer moi-même ! Mais quand vous avez quitté la chambre, j'ai voulu m'élancer à votre poursuite, vous conjurer de revenir, mais il était trop tard ! Je suis tombée sans connaissance et pendant plusieurs heures on n'a pu me rappeler à la vie.

— Mon pauvre frère, c'est lui la cause de notre dernière brouille. C'est la découverte de son crime qui m'a affolé ! le jour où vous êtes venu me voir c'est sa faute à lui si j'ai été dure, injuste et violente !

M. Marcelin soupira.

— En effet, murmura-t-il, sans lui, nous ne nous serions pas disputés, et je n'aurais pas eu l'idée, moi, de solliciter un commandement !

— Et puis, l'avouerais-je, reprit Mme Marcelin, j'ai toujours été jalouse de ce que mon frère, qui est plus jeune, avait cependant le même grade que vous. Et je ne puis oublier qu'il a toujours été hostile à notre union jadis.

Pourquoi cette perfide insinuation ? A quelle pernicieuse impulsion obéissait-elle, cette triste femme, et quel infernal plaisir prenait-elle à faire un mal gratuit à ce frère malheureux et désarmé ? Quel intérêt avait-elle à indisposer son mari contre Kermariou ? Aucun, et cependant elle ne pouvait résister à la tentation de jeter des ferments de haine et de jalousie dans le cœur méfiant et susceptible de M. Marcelin.

— Le fait est, répondit-il d'un air sombre, que votre frère ne mérite guère qu'on s'occupe de lui. Le tribunal a été trop élément : un homme qui tue sans motif sa pauvre jeune femme...

— C'est vrai. Mais il est mon frère et je ne puis ni ne dois l'oublier. Maintenant, il faut que je rentre à l'hôtel où je suis descendue pour payer ma note et faire envoyer mes bagages à la gare. Au revoir donc.

...
— Oh ! Raoul, Raoul, quelle comédie ! disait-elle une heure plus tard en se jetant dans les bras de Villeray qui l'attendait dans son appartement.

Elle lui raconta par le menu son entrevue avec M. Marcelin.

— Figure-toi que je me suis agenouillée devant lui ; je lui ai dit que j'avais été à la mort ! Que j'étais dévorée de remords. Raoul l'écoutait en riant aux éclats.

— Oh ! que j'aurais voulu assister à cette scène, s'écria-t-il.

— Oh ! tu peux rire, mais je t'assure que ce n'était pas drôle pour moi... D'abord il n'a pas voulu me regarder et je lui ai débité un tas de balivernes. Je lui ai dit que c'était la catastrophe de mon frère qui m'avait rendue si injuste et si dure à son égard. Il m'a dit qu'il pardonnait, mais que sa vie était brisée.

— Et alors ? interrogea Raoul toujours joyeux.

— Alors je lui ai répondu que la mienne aussi était désormais un réceptacle de tombeau.

— Farceuse !

— Et le testament ? L'a-t-il déchiré, son testament ?

— Il va en faire un nouveau, par lequel il me lègue toute sa fortune. Tu vois donc que je n'ai pas perdu ma matinée. C'est égal, je deviendrais bientôt folle si je devais recommencer tous les jours la comédie de ce matin.

— Enfin, l'essentiel c'est qu'il ne te déshérite plus. Qui sait s'il reviendra vivant de son expédition ? A propos, il est arrivé une lettre pour toi.

— Donne.

C'était une lettre de son frère portant sur l'enveloppe de nombreuses ratures : adressée d'abord à la pension que Mme Marcelin avait habitée à Nice, elle avait été ensuite expédiée à Anne-Marie et réexpédiée par

celle-ci à Paris, selon les ordres que lui avait donnés sa maîtresse avant son départ.

Ce fut en tremblant malgré elle qu'elle décacheta le pli.

«Ma chère sœur, lui écrivait son frère, à la veille de mon exil d'où je ne reviendrai probablement jamais, je ressens un ardent désir de revoir et d'embrasser une dernière fois la seule parente qui me reste en ce monde. Sollicite donc la permission, qu'on ne te refusera pas, de venir me dire adieu, ma bonne Henriette; je partirai plus tranquille si j'ai la joie de te presser la main et te remercier de vive voix de la chaleureuse et touchante sympathie que tu m'as montrée durant nos malheurs.

«Je t'ai vue à la Cour d'assises le jour de ma condamnation, et tu étais si pâle, si visiblement émue, que j'ai détourné la tête pour ne pas me laisser attendrir par le spectacle de ta douleur. Sois bénie pour ta fraternelle affection qui m'a été bien précieuse, ma sœur chérie.

«Je voudrais aussi te faire part d'une résolution que j'ai prise à ton égard et qui exemptera ta vie de ces affreux soucis matériels si pénibles surtout à une femme. J'aurais aussi d'autres communications à te faire au sujet de quelques fidèles dévoués vis-à-vis de moi. Adieu, ma bonne Henriette, ou plutôt au revoir. Ton frère qui t'aime, Yvon.»

— De mieux en mieux s'écria Raoul qui par-dessus l'épaule de Mme Marcelin avait lu en même temps qu'elle la lettre de son frère, tu vois comme j'ai l'intuition infailible ! Voilà ton frère qui de lui-même a songé à ton avenir ! Il veut te faire une superbe donation. J'espère que tu es contente !

Oui, elle était contente. Tout marchait à souhait, ses espérances se réalisaient, la fortune semblait venir au-devant d'elle. Et cependant une froide et lourde douleur lui pesait sur le cœur. Son frère, son bon et brave Yvon, qui, même au milieu de ses effroyables malheurs, songeait à sa sœur, n'était-ce pas elle qui l'avait poussé à sa perte ?

Elle allait enfin récolter la moisson qu'elle avait semée, elle serait riche, adulée, courtisée, oui, mais parviendrait-elle jamais à étouffer la voix accusatrice de sa conscience et à

oublier le regard suppliant de son frère le jour où il vint vers elle lui réclamer un conseil ?

— A quoi songez-vous, Henriette ? demanda Raoul en ricanant; on dirait que vous faites votre examen de conscience.

— Je pense, répondit-elle lentement, que nous sommes deux misérables auprès desquels tous les criminels qui peuplent nos maisons de détention sont de petits agneaux. Vous avez, vous, tué une femme pour lui voler son argent et assassiné son enfant. Et moi, votre complice, j'ai blessé, condamné mon frère innocent; je vais profiter de ses désastres. Nous nous valons, mais malheur à nous le jour de la revanche !

XXX

LE SUPREME ADIEU

Depuis le jour où Yvon de Kermariou était fixé sur son sort, il semblait avoir repris tout son empire sur lui-même.

On eût dit qu'une détente s'était produite chez cet homme, naguère encore affolé de douleur et de désespoir.

Il est des limites à l'endurance humaine et il arrive un moment où l'âme, après avoir été impitoyablement flagellée par toutes les tempêtes de l'adversité, tombe épuisée dans un état de torpeur assez semblable à l'indifférence et qui, du moins, atténue l'acuité de la souffrance. Ainsi l'a voulu la nature, et en ceci elle se montre compatissante, car s'il en était autrement, qui pourrait espérer conserver intacte sa raison au milieu de certains naufrages de la vie ?

L'apparente résignation et la réelle mansuétude de M. de Kermariou étonnèrent son géolier, qui jamais ne surprit en lui le moindre mouvement de révolte ni même d'impatience.

Le prisonnier employait ses loisirs à écrire et à régler ses affaires. Il avait obtenu l'autorisation de recevoir son avoué, auquel il donnait des instructions détaillées sur l'emploi de sa fortune.

Cet homme n'avait plus qu'un souci, pourvoir au bien-être du petit nombre de gens qui lui étaient chers.

Quant à son avenir à lui, il l'envisageait avec une profonde indifférence. La perspective de vingt ans de baigne ne l'ef-

frayait du reste pas. Il savait combien le travail et la fatigue physique apaisent les tortures morales. Et si les travaux forcés devaient être trop pénibles, ils amèneraient peut-être la mort. Et la mort n'était-elle pas désormais le seul bonheur qu'il lui fût permis de désirer ?

La mort ! avec quelle douloureuse intensité il y aspirait.

Mourir, c'est-à-dire oublier, dormir dans le sein de la terre, notre mère à tous, quel rêve, quelle volupté !

Mais pas un instant il ne songea à se tuer.

Il considérait le suicide comme la pire des lâchetés, indigne d'un homme courageux et fier.

D'ailleurs ne prendrait-on pas cet acte de désespoir pour une sorte d'aveu ?

Il savait qu'il était innocent du double crime dont on le chargeait.

Il n'avait pas, père dénaturé, porté la main sur son enfant, sa petite Yolande tant aimée. La justice humaine s'était une fois de plus trompée et l'avait condamné à une peine infamante et imméritée.

Et cependant la conscience de cet homme n'était pas tranquille.

Il se sentait comme un mourant qui envisage la vie d'un autre point de vue que les vivants. Sur le seuil de l'éternité, tout ce qui paraissait si plein d'importance devient si pauvre, si insignifiant !

Il pensait à Carméla, cette Carméla qu'il avait si passionnément aimée.

N'avait-il pas eu tort lui, de laisser cette fragile créature exposée au danger des mauvais exemples. Jeune, séduisante, n'ayant pas eu le caractère fortifié par une éducation sévère, plus qu'une autre elle était sans défense contre les égarements d'une imagination déréglée.

N'aurait-il pas dû quitter la marine pour se consacrer entièrement à elle, chercher à former son esprit et à lui donner le goût des choses intellectuelles ? Qui sait si cette enfant n'avait pas été effarouchée par l'amour indolente et faible de son mari ? Sa nature indolente et faible était peut-être attirée vers la tendresse plus que vers la passion.

Il désirait ardemment revoir sa sœur avant de s'embarquer.

Mais le temps passait et elle ne donnait pas signe de vie; il tremblait qu'elle n'arrivât qu'

après son départ pour Nouméa.

Il ne lui vint pas à l'esprit d'accuser Henriette d'indifférence, il craignait qu'elle fût malade et incapable de se mettre en route. Depuis ses malheurs il ressentait une recrudescence d'affection pour cette sœur qui s'était montrée si pleine de sympathie à son égard.

Il se reprochait amèrement de lui avoir tenu rigueur pour sa mésalliance. Pour cet homme mort désormais aux vanités de ce monde, qu'étaient le préjugé de naissance et l'orgueil nobiliaire ?

— Je n'ai pas pu, pensait-il, tenir compte de sa jeunesse et de sa nature impulsive et primesautière. Son mariage pouvait offenser notre père, mais moi, son frère, j'aurais dû montrer plus d'indulgence pour une erreur qui témoignait d'un cœur chaud. Et, plus tard, quand je lui ai fermé ma porte, au lieu de la protéger contre la malveillance du monde, je craignais qu'elle n'exerçât une fâcheuse influence sur Carméla...

C'est ainsi que cet homme s'accusait et se jugeait avec une impitoyable sévérité, pendant qu'Henriette se posait en victime.

Aucun remords ne venait troubler son triomphe.

Elle s'étonnait d'avoir eu la veille auprès de Raoul le sentiment de son ignominie et elle se promettait qu'à l'avenir elle n'aurait plus de semblables faiblesses.

Mais elle appréhendait la suprême entrevue avec son frère. Cependant il fallait s'armer de courage, et surtout ne pas se laisser dominer par les nerfs.

Cet homme attribuait au dérangement de son système nerveux les accès intermittents de sensibilité qui avaient tant effrayé Raoul, et dont le souvenir l'accablait de honte.

Elle avait obtenu sans peine l'autorisation de revoir son frère. A peine arrivée à l'île de Ré, elle se rendit à la prison.

— Yvon, mon Yvon, embrasse-moi ! s'écria-t-elle en se jetant au cou de son frère.

Comme faveur exceptionnelle et par égard pour la visitante, le directeur de la prison avait mis à sa disposition son cabinet particulier.

C'est là qu'eut lieu la dernière entrevue du frère et de la sœur.

Ils étaient seuls, le directeur s'étant discrètement retiré dans une pièce voisine.

M. de Kermariou regarda sa sœur avec une silencieuse émotion.

Comme elle lui parut changée, comme elle était pâle et amaigrie, comme elle avait dû souffrir !

Le cœur du condamné se contractait d'une douloureuse pitié et d'une tendresse reconnaissante.

— Henriette, dit-il enfin, merci d'être venue. J'ai craint un moment qu'il ne me serait pas donné de te revoir avant mon départ. Si cette dernière consolation m'eût été refusée..

— Oh ! Yvon, pouvais-tu penser que je te laisserais partir sans t'embrasser une dernière fois mais j'ai été si malade !

— Pauvre Henriette !

— Oui, j'ai été à la mort. Vois-tu, mon frère, jusqu'au dernier moment j'ai voulu espérer qu'on l'acquitterait, et la déception a été si terrible, que j'ai failli perdre la raison. Si du moins j'avais la possibilité de t'accompagner, mais c'est impossible.

Et, pendant ce temps, elle se demandait pourquoi son frère ne lui parlait pas des dispositions qu'il avait prises à son égard et dont il avait fait une vague allusion en sa dernière lettre.

Peut-être n'allait-il après tout que lui allouer une modique rente annuelle à peine suffisante pour végéter dans quelque trou de province ?

Elle s'applaudissait de s'être réconciliée avec son mari ; de ce côté elle pouvait espérer quelques ressources.

— Hélas ! ajouta-t-elle, il est dur de ne pouvoir prouver ce qu'on ressent ! Je me console en pensant que ta vie du moins est sauvée. Tu es encore jeune ; dans vingt ans, à l'expiration de ta peine, tu seras encore dans toute la plénitude de tes forces physiques et intellectuelles.

— Vingt ans de travaux forcés, répondit M. de Kermariou avec amertume, épuisent la vitalité d'un homme et le vieillissent avant l'âge. Mais ne parlons pas trop de moi, ma vie est désormais finie.

Il fit une courte pause.

— Pourquoi ne parle-t-il pas d'un seul sujet qui m'intéresse, pensait Mme Marcelin, je suis sûre qu'il a honte maintenant

de m'avouer la modicité de son don.

— Henriette, reprit Kermariou avec douceur, je me suis occupé de ton avenir durant les tristes loisirs de ma captivité. Si l'on m'avait condamné à mort, c'est toi qui aurais hérité de toute ma fortune. Mais, comme je suis vivant et que je puis encore vivre longtemps, tu serais dans la même position précaire qu'autrefois, vu que tu es séparée de ton mari et qu'il a cessé de te fournir les moyens de vivre.

Malgré son imperturbable aplomb, Mme Marcelin rougit. Elle n'avait pas l'intention d'informer son frère de sa réconciliation avec son mari, de peur qu'en l'apprenant il ne se ravistât de ses généreuses résolutions envers elle.

Rapace et avare elle-même, cette femme avait peine à croire à la libéralité des autres.

— Je t'ai assuré une rente qui te permettra de vivre largement. Tu trouveras chez M. Dabois l'acte de donation dûment légalisé.

— Merci, merci, murmura Mme Marcelin. Il lui tardait de connaître le montant du revenu, cependant elle n'osait le demander.

— J'ai, poursuivit M. de Kermariou, assuré à la bonne Anne-Marie une petite annuité de cinq mille francs, ainsi que la jouissance d'une petite ferme que je possède aux environs de Viroflay. Elle a été si fidèle, si attachée à ma pauvre petite Yolande ; souvent elle a veillé des nuits entières au chevet de mon enfant malade. Ce sont des traits de dévouement qu'on rencontre rarement et qu'on ne saurait trop reconnaître. J'ai aussi laissé quelques petits souvenirs à mes autres domestiques.

— Cher Yvon.. Ah ! si je pouvais, moi aussi, à mon tour te prouver ma tendresse, ma reconnaissance ! s'écria Mme Marcelin.

— Il ne saurait être question de reconnaissance entre nous. Mais si tu voulais réellement adoucir mon malheur, tu le pourrais.

— Parle, dis-moi ce que tu veux que je fasse.

— Avec les soixante mille francs de rente que je te donne...

— Soixante mille francs ! interrompit-elle ahurie.

Elle ne s'attendait pas à cette munificence.

— Oui, soixante mille francs tant que je vivrai. A ma mort, tu hériteras du reste.

— Oh ! ne parle pas de la mort, tu vivras.

— C'est possible, quoique peu désirable. Si je survivais à ma peine, il se peut que j'exécute un projet qui me tient à cœur.

— Puis-je savoir ce que c'est ? Peut-être pourrais-je t'aider !

— Non ! c'est une affaire qui ne concerne que moi seul. Mais revenons à toi. Avec le revenu dont tu vas jouir, tu pourras vivre à l'aise et te permettre ces plaisirs mondains que tu aimes tant.

— Oh ! Yvon, désormais le monde m'est aussi odieux qu'il l'est à toi.

— Je ne le crois pas. On ne change pas facilement sa nature. Tu ne pourras pas te contenter d'une vie austère et monotone. Tu as besoin du tourbillon des plaisirs et des fêtes mondaines ; loin de moi la pensée de t'en blâmer. D'ailleurs, tu es seule dans la vie, tu n'as malheureusement ni attaches, ni devoirs familiaux.

Elle poussa un long soupir et ne répondit pas.

— Je voudrais, ma sœur chérie, reprit Kermariou, que tu me promettes d'être plus prudente dans ta conduite que par le passé. Tu l'as dit et je le crois maintenant, que tu étais innocente des médisances qui circulaient sur ton compte, mais crois-moi, il ne suffit pas à une femme d'être honnête devant Dieu et sa conscience, il faut aussi qu'elle soit jalouse de l'intégrité de son renom. Il ne faut pas que par la trop grande liberté de ses allures elle donne aux autres le droit de la juger défavorablement.

Ne m'en veux pas de te parler avec cette franchise. Considère-moi comme un mourant qui a le privilège de tout dire ! Oh ! ma chère Henriette, ajouta-t-il avec une croissante émotion, les femmes ne se rendent pas compte en général de la valeur de certaines choses. Elles n'estiment que la beauté, la grâce et l'esprit. Ce sont de beaux dons, certes, et cependant la pureté est la plus belle couronne qui puisse orner le front d'une femme !

Il s'arrêta, pris d'un tremblement convulsif.

— Songe, dit-il, songe quels sont les désastres que peuvent

entraîner les égarements d'une femme.

Il se tut, complètement accablé par le souvenir de toutes ses douleurs.

Et, rougissant et pâlisant tour à tour, Henriette gardait le silence, les yeux fixés à terre.

Oh ! comme elle se sentait infâme, elle, l'habile comédienne, l'astucieuse complice d'un scélérat, comme elle se sentait écrasée par la grandeur morale de ce frère dont elle avait brisé l'existence.

Pour la première fois de sa vie cette femme tremblait ; elle avait peur !

Son frère crut qu'elle était confuse des reproches qu'il lui avait adressés.

— Pardonne-moi, dit-il avec tristesse, si je t'ai fait de la peine, j'ai voulu te donner un conseil amical, non t'ennuyer par un interminable sermon.

— Non, non ! balbutia-t-elle enfin, tu es trop bon, trop généreux... Ah ! si tu savais la vérité...

Elle s'arrêta à temps, effrayée de ce qu'elle allait dire.

Quelle invisible puissance la forçait de se trahir et d'avouer ses monstrueux secrets ?

Il fallait donner le change à son frère.

Se dominant par un prodigieux effort de volonté, elle reprit avec un douloureux sourire.

— Oui, si tu savais toute la vérité, tu serais moins compatissant. Sache que je prenais plaisir à scandaliser tous ceux qui m'en voulaient de ma mésalliance. C'était par rancune que je déployais une légèreté de conduite contraire à ma nature. Je voulais aussi noyer le souvenir du passé et tous mes regrets et j'affectais une gaieté que j'étais loin de ressentir.

M. de Kermariou soupira.

Il se fit entre eux une longue pause ; puis Mme Marcelin, d'une voix caressante :

— Je t'écrirai souvent, mon Yvon. On va te permettre, n'est-ce pas, de recevoir des lettres ?

— Je le crois. Et tu me donneras les nouvelles détaillées sur toi. Songe que tu es le seul être au monde avec lequel j'ai des liens de sang !

Mme Marcelin porta son mouchoir à ses yeux.

— Maintenant, fit le détenu, il est temps de nous séparer. Adieu, ma sœur, embrasse-moi et laisse-moi.

— Tu ne veux pas que je t'accompagne jusqu'au transport ?

— Non, non. Mieux vaut nous dire adieu ici et éviter une inutile et trop douloureuse émotion. D'ailleurs, dans le tumulte et la cohue de la foule, nous ne pourrions échanger des paroles. Embrassons-nous et séparons-nous !

— Qu'il soit fait selon ton désir ! fit Mme Marcelin.

L'idée de voir son frère en costume de forçat en compagnie d'autres prisonniers l'épouvantait, elle ne se sentait pas la force d'assister à un pareil spectacle !

Elle se jeta au cou de son frère qui la tint un moment si étroitement serrée dans ses bras qu'elle put entendre les battements tumultueux et désordonnés de son cœur. Pour la première fois de sa vie, cette créature audacieuse et fautive se sentit embarrassée ; il lui fut impossible de faire de ces vaines protestations d'amour qui lui coûtaient généralement si peu. Elle ne put que bégayer des mots inintelligibles et sans suite.

Son frère, qui se trouppait sur la cause de son agitation, lui sut gré de cette nouvelle preuve de tendresse. Il s'efforça de la consoler.

— Adieu, adieu, sois courageuse, ne te laisse pas abattre par la douleur. D'autres hommes meilleurs que moi ont été tout aussi malheureux, et même plus que moi. Nous sommes tous entre les mains de Dieu. Ayons confiance en lui, il ne nous abandonnera pas !

Pour toute réponse, Mme Marcelin saisit la tête de son frère dans ses mains, l'embrassa avec force, et, s'arrachant de lui, s'enfuit précipitamment de la chambre.

Elle n'en pouvait plus, et ce fut un véritable soulagement pour elle de quitter la prison.

Par une bizarre association d'idées, sa pensée se reporta vers la petite Francine qu'elle avait quittée endormie dans son berceau.

— Qui sait, murmura-t-elle, si un jour je ne souffrirai pas par elle ?... Je payerai tôt ou tard la rançon de mes crimes...

Oui, elle avait raison de trembler ; même en ce monde on ne sème pas le mal impunément.

Pâle et tremblante, elle mar-

chait droit devant elle sans savoir où elle allait.

Karduc, en se réveillant le lendemain, après son nocturne exploit, se sentait bien perplexe. Son exaltation de la veille était tombée, et il se demandait ce qu'il allait faire de l'enfant qu'il avait si miraculeusement arraché à une mort horrible. Sa conscience lui disait qu'il devrait la ramener au château de Kermariou, mais il appréhendait trop les conséquences qu'entraînerait l'avenue de sa criminelle tentative de vol.

N'allait-on pas le condamner aux galères ?

Il n'avait que des idées très confuses sur la loi ; mais il sentait que la violation de sépulture devait être un forfait très grave passible d'une condamnation judiciaire, sans compter qu'il lui faudrait en outre avouer sa préméditation de vol !

Lui qui s'était toujours piqué d'une scrupuleuse probité, il allait avoir la réputation d'un voleur. Cette éventualité le faisait pâlir d'horreur !

Oh ! pourquoi n'avait-il pas su repousser les insidieuses et perfides suggestions de Martial ?

Il regarda l'enfant dormir dans le lit rustique qu'il lui avait préparé sur un banc de bois.

La petite fille, dont la tête légèrement renversée en arrière se détachait sur les flots onduleux de ses fins cheveux auxquels les premiers rayons du soleil matinal, entrant par la fenêtre ouverte, donnaient des reflets lumineux et mobiles, ressemblait plus que jamais à un ange. Son visage était éclairé par un sourire qui entr'ouvrait ses lèvres roses ; sans doute quelque doux songe égayait son sommeil.

Karduc la contempla avec un mélange de pitié, d'étonnement et de pensive admiration.

Oh ! qu'il eût voulu garder auprès de lui cette délicieuse et fragile créature ! Comme il se sentirait heureux de la voir toujours auprès de lui. Avec quelle joie il la soignerait, la protégerait, ne demandant comme récompense que de rester accroupi à ses pieds comme un bon chien de garde.

Oui, mais comment réaliser un pareil rêve ?

N'était-il pas pauvre, misérable, abandonné ? Gagnant à

peine de quoi se nourrir lui-même, comment pourrait-il héberger dans son trou cette enfant délicate, habituée à tous les raffinements, à toutes les élégances du luxe ? Non, elle ne saurait s'habituer à un pareil changement. Oui, mais que devait-il faire ?

Pendant qu'il roulait confusément ses pensées dans sa tête, Yolande ouvrit les yeux.

Un instant elle parut étonnée de se trouver dans ce milieu étranger, puis, se souvenant sans doute de ce qui s'était passé elle tendit ses deux menottes au bûcheron.

— Bonjour, dit-elle avec un sourire caressant.

Karduc rougit de plaisir.

L'enfant regarda autour d'elle.

— C'est donc la maison, ici ? demanda-t-elle.

Karduc parut s'assombrir.

— Oui, fit-il, subitement morose, c'est mon palais ! Il est beau, n'est-ce pas ? Avouez que vous n'êtes pas habituée à tant d'élégance !

Et il s'efforça de rire avec amertume.

— Ta maison est jolie, fit l'enfant, avec conviction.

Karduc ouvrit de grands yeux.

— Jolie ! répéta-t-il, n'en croyant pas ses oreilles.

— ! Oui, jolie ; regarde comme le soleil semble jouer sur le plafond et quelle bonne odeur de sapin.

— La maison est construite en bois de sapin, dit Karduc.

— Seulement, elle est bien sale, ajouta l'enfant, regarde ces toiles d'araignées.

Et du doigt elle désignait les malpropres tissus remplis de mouches, qui pendaient dans les angles de la pièce.

— Je le sais, parbleu ! s'écria Karduc avec violence, mais est-ce ma faute si je suis pauvre ! Je n'ai pas l'argent des messieurs qui peuvent se payer des domestiques.

La petite fille le considéra silencieusement.

— Mais les oiseaux, fit-elle avec un grand sérieux, les oiseaux ne sont pas riches et n'ont pas de domestiques et cependant leurs nids sont propres.

Karduc parut frappé de cette observation.

— En effet, murmura-t-il, il n'est pas difficile de donner un coup de balai... mais je n'ai pas

beaucoup de loisirs, je dois travailler pour vivre, ajouta-t-il.

— Tout le monde travaille, fit Yolande gravement. Anne-Marie m'a souvent dit que ceux qui ne travaillent pas ne méritent pas de manger, et que tous les animaux, même les plus petits, tels que les abeilles et les fourmis, sont laborieux.

— Ah ! si vous étiez toujours près de moi, je travaillerais avec bonheur, s'écria involontairement le bûcheron.

— Mais est-ce que tu ne veux pas me garder ? demanda l'enfant, est-ce que tu veux me jeter dans cet horrible trou ? Elle s'arrêta en pâlisant, comme si les horreurs de son enterrement traversaient sa mémoire.

— Non, non... Seulement je crains que vous ne soyez bien mal ici.

— Pourquoi serais-je mal ? Tu es bon, je le sais... Je t'aiderai à nettoyer la maison.

— Oh ! mademoiselle, si vraiment vous consentez à partager ma vie, je serai trop heureux, répliqua avec incohérence le bûcheron.

— Mais, dit l'enfant, tu es pauvre, moi non plus je n'ai pas d'argent. Tu pourrais vendre mes dentelles, elles valent beaucoup, c'est Naïque qui me l'a dit.

— Non, non, je ne veux pas vous dépouiller...

— Et moi je le veux ! insista la petite fille ; d'abord, si je vis avec toi, je ne pourrai jamais porter cette robe ; il me faudrait un vêtement simple de toile. Quant à mon collier, dit-elle en pressant entre ses mains le chapelet de perles, je le garde, je ne veux pas le vendre.

— Certainement, mademoiselle.

— Ne m'appelle pas mademoiselle, appelle-moi Miracle, puisque Dieu a fait un miracle en te permettant de me sauver. Quant à toi, je t'appellerai bon ami.

Karduc avait envie de chanter tant il se sentait joyeux.

La petite demoiselle allait vivre avec lui ! Cet ange qu'il avait cru trop frêle pour vivre ailleurs que dans un milieu somptueux, allait habiter sa hutte et l'appeler bon ami. Oh ! il saurait mériter son bonheur ; il travaillerait, s'il le fallait, nuit et jour... il deviendrait un autre homme.

— Bon ami, fit Yolande, je

veux me lever, apporte-moi de l'eau et puis laisse-moi seule.

Ceux qui refusent de croire qu'un petit enfant puisse exercer un réel ascendant sur un homme mûr prouvent qu'ils n'ont jamais vécu auprès de ces petits êtres et ils ignorent une des plus grandes joies de la vie.

Quoi de plus suave, de plus purifiant que la compagnie d'une enfant ! Parlez-lui, confiez-lui vos chagrins, vos doutes, vos perplexités, il vous comprendra toujours. Il ne songera pas en sa naïveté, à vous critiquer, à vous blâmer, ni à tourner en ridicule vos paroles, il vous trouvera, par la seule force de son instinct, toujours logique et infaillible, de ces réponses lucides dont la justesse a souvent frappé des esprits supérieurs.

N'ayez pas de honte à verser des larmes devant lui ; s'il vous aime, il pleurera avec vous, et se réjouira avec vous de votre bonheur.

Enfin, si sa simplicité vous fait parfois sourire, elle ne vous impatientera jamais ; l'enfant est naïf, ingénu, mais jamais niais.

Dans un de ses délicieux tableaux, le peintre portugais Siquiera nous montre le pavé du Paradis uniquement composé par des milliers de têtes enfantines formant une frontière entre le séjour des bienheureux et le lieu de perdition peuplé de damnés.

Seule, d'une âme de poète pouvait germer un symbole si profond à la fois et si vrai ?

Pour combien de femmes cette image a été réalisée ! Combien de fois ce sont les mains débiles et le sourire de ces faibles petits êtres qui ont sauvé la mère malheureuse livrée aux suggestions du désespoir !

L'épouse négligée, outragée et maltraitée est soutenue par l'amour de ses enfants ; pour eux elle consentira à travailler, à mourir, à vivre surtout, ce qui est parfois si difficile !

Pour eux elle résistera à la voix tentatrice de la passion. Sa colère contre son mari se fondera devant la muette éloquence de ces regards transparents qui, semblables à une source reflétant le ciel, n'expriment encore que la pureté des pensées angéliques !

Oh ! mille fois coupables sont ceux qui dans les dissensions familiales imaginent de punir

la mère en la séparant de ses enfants !

Ils ne savent ce qu'ils font. Yolande ne tarda pas à exercer sur Karduc une irrésistible et bienfaisante influence.

Elle n'avait pas vécu trois semaines chez lui qu'elle était devenue la confidente de Karduc, qui lui parlait de ses déboires, de ses ennemis, de ses révoltes contre ce qu'il nommait les iniquités sociales.

Les réponses de la fillette avaient le don de ramener le calme dans cette nature primitive, un instant égarée, mais non pervertie.

— Pourquoi les hommes ne sont-ils pas égaux ? avait-il une fois demandé.

— Les arbres de la forêt se ressemblent-ils ! Le chêne n'est-il pas plus grand et plus fort que le saule ou le sapin ?

— Mais ils ne sentent rien ; nous qui vivons, nous souffrons de cette inégalité.

— Les moineaux, les piverts et les rouges-gorges vivent aussi, pourtant ils chantent et ne souffrent pas de ce qu'ils n'ont pas les ailes du vautour.

— Les riches sont plus heureux que les pauvres.

— Qu'en savez-vous ! L'aigle est-il plus content que l'alouette ?

— Si Dieu était juste...

— Dieu est juste et il nous aime !

— Il nous aime ?

— S'il ne nous aimait pas, pourquoi aurait-il créé les fleurs et toutes les belles choses qui nous entourent ? ...

Karduc ne trouvait rien à dire.

Peu à peu le bûcheron s'était complètement transformé. Cet homme jadis ivrogne, paresseux et querelleur, qui passait son temps dans les cabarets les plus mal famés, n'ayant que de mauvaises fréquentations, était devenu laborieux, sobre et rangé.

Jamais on ne le rencontrait, comme autrefois, dans les buvettes, entouré d'une bande de vauriens. Il évitait ses anciens compagnons.

Le pays tout entier s'émerveillait de cette métamorphose, sans savoir à quelle cause l'attribuer.

Comme il demeurait très loin au cœur de la forêt, nul, excepté Martial, ne l'avait jamais relancé chez lui ; donc, on ignorait la présence de Yolande.

Quant au rebouteux, depuis la nuit où il avait voulu commettre le plus odieux des sacrilèges, il ne s'était plus présenté à la hutte de son ancien camarade.

Karduc ressentait pour Miracle, comme il l'appelait, un véritable culte. Pour lui, cette enfant était l'incarnation même de la beauté, la douceur et la grâce.

Il croyait sérieusement que c'était un ange déguisé descendu du ciel pour le convertir, et il tremblait qu'il ne déployât un beau jour ses ailes pour s'envoler au paradis.

Il prétendit qu'elle lui avait porté bonheur.

En effet, en allant à Carnac pour vendre les dentelles de Yolande, il avait rencontré l'ami auquel il avait prêté son argent et qui lui restitua sans difficulté ses cinq cents francs dont il avait fait son deuil.

On peut se figurer la joie du bûcheron, qui employa une grande partie de cette somme à se procurer des objets de ménage.

Il acheta en outre une chèvre pour que Yolande eût du bon lait pour son déjeuner, et des semences de fleurs pour lui planter un petit jardin. Plus tard il organisa une petite basse-cour qu'il peupla de différentes volailles : Yolande pouvait ainsi avoir des œufs à volonté.

Karduc passait ses journées à travailler avec acharnement et il employait ses moments de loisir à embellir sa cabane.

La hutte avait, elle aussi, subi un véritable bouleversement, et comme son propriétaire, était devenue méconnaissable.

Le toit et les murs extérieurs étaient entièrement dissimulés par une profusion de chèvre-feuilles ; à l'intérieur, la propreté la plus exquise avait remplacé le désordre et l'incurie de jadis.

Et Yolande ?

Margré la précoce gravité de son caractère l'enfant ne paraissait pas malheureuse.

Vêtue d'une simple robe d'indienne, le collier soigneusement caché sous sa blouse, les cheveux épars et chaussée de sabots, elle passait son temps à soigner ses fleurs, nourrir ses poussins ou à errer dans la forêt suivie de Blanchette, sa chèvre.

Cette vie en plein air, libre de toute contrainte, lui faisait plus de bien que tous les remèdes que lui prescrivait jadis les soleils de la Faculté.

Les salubres émanations de la forêt, l'atmosphère chargée de vivifiant arômes la fortifiaient, nuançaient d'un délicat incarnat ses joues pâles et donnaient un éclat inusité à ses grands yeux rêveurs.

Elle grandissait et s'épanouissait comme une fleur sauvage.

Bien qu'affectueuse et caressante envers son « bon ami », elle ne lui parlait jamais de son passé et ne faisait jamais la moindre allusion à la mort qu'elle avait failli subir.

On eût dit qu'elle avait tout oublié.

Karduc l'espérait, et pourtant il n'en était pas sûr.

Plus d'une fois il avait surpris la fillette assise sur le tronc d'un arbre, le regard fixé dans l'espace...

A quoi pouvait-elle penser ?

Une fois, il l'avait vue baisser avec ardeur son collier de perles.

Cependant, il respectait la réserve de l'enfant et n'osait lui faire des questions qui devaient il le sentait, lui déplaire.

Il ne pouvait plus s'imaginer la vie sans elle.

Elle était devenue pour lui son rayon de soleil, son espérance, son unique bonheur.

Si elle devait disparaître, il mourrait.

Et le bûcheron n'avait plus de ces accès de morose tristesse, jadis si fréquents.

Il aimait le travail, maintenant !

Comme Martial eût été surpris s'il avait vu son ancien ami abattre le bois en chantant !

Cependant, environ trois mois après l'arrivée de Yolande, il survint un accident qui faillit entraîner de fatales conséquences.

Un matin, Karduc était allé à la foire de Carnac pour se procurer des provisions et des ustensiles de ménage.

Il ne devait revenir qu'assez tard dans la soirée.

Restée seule, Yolande s'occupait, selon son habitude, à nourrir ses poussins, arroser ses plantes et son jardinet et à orner la cuisine de fleurs fraîchement cueillies.

Puis, comme la journée était belle, elle se promena dans la

forêt suivie de Blanchette, la fidèle compagne de toutes ses excursions.

D'habitude elle ne s'aventurait pas trop loin de la chaumière, mais ce jour-là, séduite par la beauté de la forêt, alors parée de toutes les splendeurs de l'été, absorbée peut-être dans ses rêveries enfantines, Yolande s'enfonça sans le savoir, en un chemin creux qui lui était absolument nouveau.

Elle marcha longtemps, écoutant le chant des oiseaux, cueillant des fleurs sauvages, regardant les gambades de sa chèvre. Tout à coup, le ciel, jusqu'alors sans nuage, s'obscurcit et un éclair brilla, suivi d'un coup de tonnerre.

Une pluie diluvienne ne tarda pas à tomber.

Yolande avait voulu rebrousser chemin, mais à son vague effroi elle s'aperçut qu'elle s'était égarée.

De quel côté se diriger ?

Les nombreux couloirs bordés d'arbres étaient tous pareils.

A tout hasard, elle s'engagea dans un sentier qui lui paraissait devoir la conduire à la chaumière.

Mais elle s'éloignait toujours davantage et se trouva tout à coup en un lieu sauvage et tout à fait inconnu.

Elle appela à plusieurs reprises Karduc dans l'espoir d'attirer son attention, mais le clapotement de la pluie couvrait sa voix.

Enfin, après avoir erré plusieurs heures sans résultat, elle tomba au pied d'un arbre, brisée de fatigue et grelottant dans sa robe toute ruisselante de pluie.

Grande fut la consternation de Karduc lorsqu'en rentrant chez lui il constata la disparition de sa petite amie.

Il ne perdit pas une minute à se mettre à sa recherche et explora tous les coins de la forêt en appelant Yolande de toutes ses forces. Mais seul l'écho répondit à ses cris.

Ce ne fut que vers minuit que le malheureux trouva la fillette endormie sur la mousse humide, le bras autour de sa petite Blanchette.

Qu'on juge de la joie du bûcheron, qui oublia aussitôt ses inquiétudes passées.

Mais Yolande devait payer cher son imprudence.

Dès le lendemain, une fièvre intense, accompagnée de délire, se déclara.

Il serait impossible de décrire l'épouvantable désespoir de Karduc! Il ne savait qu'imaginer pour calmer les souffrances de l'enfant; il eût voulu chercher un médecin, mais le moyen de la laisser toute seule en cet état ?

Pendant dix jours il veilla auprès de l'enfant, cherchant à deviner ses désirs.

Elle ne voulait rien prendre et paraissait en proie à d'indicibles terreurs. Ses divagations alarmaient au plus haut degré le bûcheron, qui les entendait sans les comprendre. Quel était donc cet homme noir dont l'enfant parlait sans cesse ?...

— C'est lui, c'est lui l'homme noir qui a tué maman; il a volé le sac bleu, il veut m'étrangler... Ah! ses doigts me serrent le cou!... Oh! sauvez papa! ce n'est pas lui qui a tué maman... elle était déjà morte!...

Puis, rêvant sans doute qu'on allait l'enterrer, elle poussait des cris déchirants et, saisissant la main de Karduc, qu'elle ne reconnaissait d'ailleurs pas, elle le regardait d'un air suppliant et terrifié.

— Je ne suis pas morte!... je ne suis pas morte!... Ne me laissez pas enterrer!... Oh! ils me mettent dans le cercueil!... Ils enfoncent le couvercle sur ma tête... Morte! morte!... Et pourtant je suis vivante!... Sauvez-moi! sauvez-moi!... Ah! il est trop tard!... me voilà sous terre!... Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi!

Malgré lui, le bûcheron sentait ses cheveux se dresser d'horreur et de compression.

Un jour, la petite malade, épuisée par un accès de délire plus violent que les autres, était tombée dans une espèce de somnolence.

Soudain, Karduc entendit une voix familière qui, de dehors, l'appela.

Tristement il se leva et ouvrit la porte de la cuisine.

— Martial !

C'était, en effet, le rebouteux qui, pour la première fois depuis leur nocturne aventure, s'était décidé à visiter son ancien ami.

— Bonjour, mon vieux! Comment cela va-t-il?... Mais qu'est-ce que tu as?... tu ressembles à un mort !

(Suite à la page 34)

Un Soulagement Sûr pour les Maladies des Femmes

TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

Le LIS ORANGE (*Orange Lily*) soulage de toutes les maladies de femmes. On l'applique sur l'endroit malade et le tissu affecté l'absorbe aussitôt. La matière sécrétée par la région congestionnée est rejetée—soulageant ainsi instantanément le corps et l'esprit; les vaisseaux sanguins et les nerfs sont réglés et renforcés; et la circulation reprend son cours normal. Ce traitement étant basé sur des principes scientifiques avoués, et agissant à l'endroit même du mal, il ne peut que soulager les femmes de toutes leurs maladies et principalement des menstruations retardées et douloureuses, de la leucorrhée, des

descentes de matrice, des affections des ovaires, croissances, etc.

Prix: \$2.00 la boîte, ce qui suffit à un Traitement d'un mois. Un Traitement d'essai gratuit, de 10 jours, valant 75 cents sera envoyé gratis à toute femme souffrante. Mettez sous enveloppe un timbre de 3 sous et adressez à: Mme LYDIA W. LADD, Dépt. 33, Windsor, Ont.



EN VENTE PARTOUT CHEZ LES BONS PHARMACIENS

LE FILM

Seul Magazine de Vues Animées, en français, relié directement aux Grands Studios, publie chaque mois des articles spéciaux et nombre de photos inédites.

Extrait de l'édition de MAI:

L'étonnement du directeur Cummings. — Une photo qui fera jongler les lecteurs. — Mae Murray dans sa nouvelle production. — Les curieux dessins d'un artiste. — Les sœurs Gish. — La nouvelle vue de Mary Pickford. — Ronald Colman, Paul Ellis, le Club des Plongeuses de Mack Sennett, un cavalier nouvelle mode, Claire Windsor et son jeune fils, etc. — Un grand portrait de Wallace Beery et de sa jeune femme, posé spécialement pour le Film. — Une histoire complète. — Un Courrier de renseignements gratuit pour tous; Etc., etc.

NOTE IMPORTANTE. — Par suite d'arrangements spéciaux avec une personnalité marquante de l'Industrie du film, nous nous sommes assuré le monopole d'articles de haut intérêt qui vont ajouter un charme de plus au Film déjà si en faveur auprès du public canadien. Qu'on se le dise !

EN VENTE PARTOUT : 10c LE NUMERO



VIENT DE PARAÎTRE

LE CHIEN

dressage du chien de garde, d'attaque, de défense de police. Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, St-Vincent de Paul, Qué. Can.



UNE BELLE TAILLE

Aux lignes harmonieuses, l'orgueil de toute femme est assurée Madame ou Mademoiselle par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfik Haziz, de Téhéran, Perse

\$1.00 LA BOITE
6 boîtes pour \$5.00

La Société des Produits Persans

Agent :

PHARMACIE MODELE DE GOYER
180-est, rue Ste-Catherine, Montréal.

N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

L'Asthme est une torture. — Ceux qui n'ont pas respiré difficilement sous l'emprise de l'asthme ignorent quelles sont ces souffrances. Des milliers de gens cependant savent par expérience combien immense est le soulagement procuré par cette merveilleuse préparation, le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg. Pendant des années il a soulagé les cas les plus pénibles. Si vous souffrez vous-même, ne perdez pas un jour à vous procurer ce remède chez votre pharmacien.

Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale. Rayons X

Accouchements, Maladies des Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT

Tél. Est 2177 - - Montréal.

On peut dire généralement avec certitude que quand un enfant est pâle, maladif, faible et sans sommeil, que la cause est due aux vers. Ces parasites rongent l'estomac et les intestins, causant de sérieux désordres à la digestion et empêchant l'enfant de profiter de sa nourriture. Miller's Worm Powders, en détruisant les vers, corrigent ces défauts de digestion et restaurent les organes dans leur état de santé.

SI

VOUS VOULEZ être renseignés sur ce qui se fait dans les grands studios.

VOUS AIMEZ à conserver les traits des artistes que vous admirez sur l'écran.

VOUS AVEZ des questions à poser sur tout ce qui concerne les vues animées.

ACHETEZ

LE FILM

10 CENTS SEULEMENT

Frottez-en les reins douloureux. — Une vive friction avec l'Huile Électrique du Dr Thomas soulagera les reins douloureux. La peau absorbera aussitôt l'huile qui pénétrera dans les tissus et apportera un prompt soulagement. Essayez-la et soyez convaincu. Comme le remède pénètre la douleur s'en va et il y a ample matière à dire que c'est un excellent produit.

LA FILLE AU COLLIER DE PERLES

(Suite de la page 33)

Le bûcheron, qui n'avait pas dormi et guère mangé depuis huit jours, était pâle, hâve et avait les yeux égarés.

— Oh! Roger, c'est Dieu qui t'envoie. Miracle est malade!

— Qui est-ce, Miracle?

Kardue hésita. Il ne voulait pas confier le secret de l'installation de Yolande chez lui.

— C'est, dit-il avec un peu d'hésitation, une petite nièce que j'ai adoptée depuis quelques semaines! Toi qui es médecin, pourrais-tu la guérir?

— Il faut d'abord que je la voie, répondit Martial. Où est-elle?

— Dans sa chambre. Viens avec moi.

Et, saisissant le bras de son ami, Kardue le conduisit au chevet de Yolande.

Ce n'était plus sur un banc comme au premier soir de son arrivée, que gisait Yolande.

Le bûcheron avait converti un cabinet adjacent à la cuisine, servant autrefois de pièce de débarras, en une jolie chambre à coucher. Des rideaux blancs garnissaient la fenêtre; le lit occupait presque la moitié de la chambre, et une commode, deux chaises de paille complétaient l'ameublement.

L'enfant, les yeux à demi-clos, était maintenant tranquille; à côté d'elle, sur un guéridon, une gerbe de fleurs sortait d'une jarre remplie d'eau. Au pied du lit, Blanchette restait accroupie; depuis la maladie de sa maîtresse, la gracieuse bête n'avait pas voulu la quitter.

Martial, se penchant sur Yolande, lui tâta le pouls.

— Depuis combien de temps est-elle malade? demanda-t-il.

— Depuis plus d'une semaine.

— Elle a la fièvre; il faudrait la couper au plus vite.

— D'abord, tu me feras le plaisir de jeter ces fleurs par la fenêtre, fit Martial d'un air décidé.

— Comment? J'ai cru bien faire; elle les adore.

— C'est possible; mais tu ne sais donc pas que les fleurs exhalent, la nuit, des émanations mortelles?

(A suivre)

Un Nouveau Feuilleton

NOUS COMMENCERONS
DANS

Le Samedi

DU 16 DE MAI

un magnifique feuilleton:

LE SECRET DE L'ENFANT

PAR

PAUL ROUGET

Absolument nouveau au Canada.

RETENEZ D'AVANCE VOTRE
PROCHAIN NUMERO

En vente dans tous les dépôts de journaux:

10 SOUS LE NUMERO

ILS sont là trois sur la falaise à pic : une vieille Bretonne endimanchée, avec la grande coiffe du pays et la collerette à jour sur les épaules, un grand gars large de carrure, souple, bien bâti, au teint cuivré, aux yeux bleu clair, avec quelque chose de fier, de décidé dans le regard, un de ces regards d'homme qui sait vouloir, qui commande. Les cheveux d'un blond roux sont longs, bouclés, en désordre, la moustache courte, peu de barbe.

Il porte librement la vareuse de marin.

A son bras, une grande fille de dix-sept ans, brune, avec des yeux noirs, élégante, à la taille bien prise, en robe de velours, au riche corsage légèrement échancré par devant, tout couvert de boutons dorés et de bijoux bretons ; et la coiffe ! la belle coiffe blanche, monumentale, sans pitié pour les beaux cheveux, qui n'en laisse passer que deux mèches en bandeaux sur le front — une de chaque côté.

Point coquette du tout, mais aimant à être bien mise, elle s'appuie timidement sur ce bras d'homme et tout en marchant, elle regarde de temps en temps une bague, un cercle d'or, qui brille à sa main droite. Ils sont fiancés depuis hier, Guen Leheuc et Annick Kervor.

Depuis le temps qu'ils s'aimaient, pourtant !

Et hier seulement Guen avait osé lui dire tout haut, là, sans broncher : "Je vous aime, Annick, voulez-vous être ma femme ?" Elle avait répondu : "Oui, Guen, je veux bien." Et ils étaient sortis tous les trois dans le bourg de Roscoff, — Guen, Annick et sa mère, — pour acheter la bague, une bague simple comme il convient à une femme de marin.

Et Guen qui partait demain pour Terre-Neuve !

A peine fiancé, partir, la quitter si tôt !

Mais il partait gai, plein d'espoir ; d'ailleurs, ils s'écriraient, et puis six mois, c'est vite passé ; et, au retour, les noces, le bonheur.

Ils marchaient vite, — car le jour baissait, — tout en causant sur la falaise, pilant les serpolets et les fleurs jaunes qui sentaient le soir.

Roscoff était loin... On prit au plus court, par les rochers ; Guen marchait devant pour donner la main dans les passages difficiles.

Déjà le brouillard s'était levé sur la mer basse qu'on ne voyait presque plus, mais les rochers sombres, encore éclairés, ressortaient davantage, gigantesques, sauvages, avec leurs grottes profondes, leurs pointes menaçantes en découpures ; et là-bas, dans la brume gagnante, Roscoff avait quelque chose de blanc au bas, dans le port, les voiles déployées des navires en partance. Et, dans le fond, un spectre noir, à jour, le Creisker, qui domine tout, svelte, hardi dans le ciel ; alors qu'à la côte on en-

tend un bruit vague, continu, comme une plainte ou une chanson monotone : la chanson de la vague qui meurt.

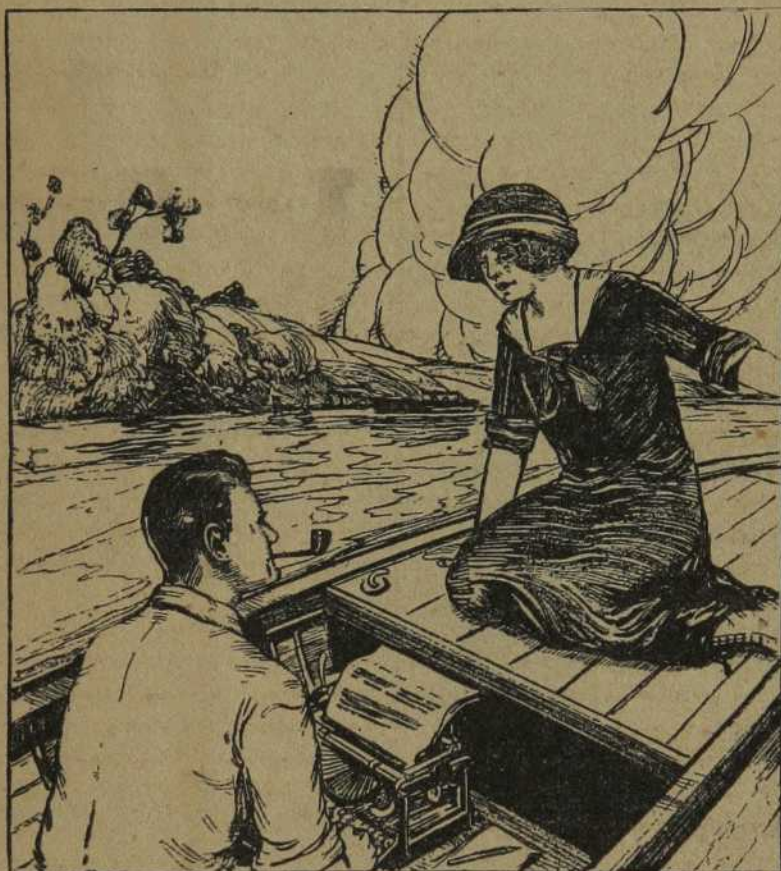
* *

— "Une lettre... de lui!... Tiens, regarde", et Annick tendait à sa mère une grande enveloppe jaune, avec, dessus, une tête de chien noire, dentelée tout autour : le timbre de Terre-Neuve.

La bonne femme s'était levée, et toutes deux, à la fenêtre, dévoraient

La tâche était rude là-bas, très rude ; le froid noir, sur le banc tout le jour, dans les brumes, en doris ils pêchaient.

Et puis le soir, quand ils rentraient dans la goëlette, toujours mouillés, exténués, grelottants, n'avait-il pas, dans le coffre, tout au fond, dans un endroit bien à sec : la photographie d'Annick, celle qu'elle lui avait donnée avant de partir, un de ces portraits faits à Roscoff par un marchand forain de passage ; et le chapelet d'olives en souvenir!...



des yeux la lettre. Elle, la vieille, tout heureuse, souriait :

— "Je te le disais bien, petite, que le gars était un brave cœur, qu'il ne t'oublierait pas."

Et elle, — Annick, — tout émue, le relisait sans cesse, son cher papier tout embaumé de senteurs marines qui lui disaient tant de choses ! Depuis si longtemps qu'elle l'attendait, cette lettre ! et maintenant qu'elle la tenait, elle ne pouvait plus s'en séparer.

Guen allait bien, la pêche était bonne, les morues affluaient, jamais on n'en avait tant vu.

Les bénéfices seraient gros cette année, et la dot s'arrondissait ! Enfin, il pensait à Annick, à sa vieille mère ; il reviendrait dans un mois pour les noces.

Il les baisait tous deux avant de s'endormir, cela lui redonnait du cœur.

Ah ! la vieille mère avait bien raison de dire que Guen n'oubliait pas sa fille. Et pourtant il en avait vu des jolies filles là-bas et de toutes sortes... mais il n'en a pas voulu, lui, fier, méprisant, à cause de la petite, sa promise qui l'attendait... pour ne pas la faire pleurer celle-là, qu'il aimait aussi, mais plus que toutes les autres, d'un amour pur, naïf, avec un culte religieux d'admiration, de respect.

* *

Elles s'en allaient par le sentier, à travers la lande rocheuse, — Annick

et sa mère, — avec un cierge qu'elles portent là-bas, à la grotte de la Vierge, en remerciement pour le marin.

Il faisait beau temps, le soleil chaud donnait sur la lande, une lande énorme, sauvage, qui s'étend à perte de vue avec des ajoncs et des ajoncs et des bruyères, de ces grandes bruyères roses de Bretagne, qui sentent bon. Quelques chênes rabougris venaient bien par ci, par là, osant à peine lever la tête, seuls, sans défense contre le vent. Tout au bout, un troupeau broutait l'herbe rare, et le pâtre, debout sur un rocher, tirait des sons bizarres d'un chalumeau noirci.

* *

Les voilà enfin réunis tous les trois dans la maison du bourg.

Guen est arrivé hier soir, bien portant, embelli, tout heureux de revoir son Annick, à qui il rapporte une jolie dot bien ronde avec des jaunets et des pièces blanches dans le fond du coffre.

Lui, accoudé contre la table, fume tout en causant, pendant qu'elle met le couvert avec la nappe de toile blanche, la nappe des grandes fêtes, qu'elle a été chercher dans le bahut d'en haut, ainsi que la vaisselle de couleur à personnalités.

Et la vieille, dans la fenêtre, distraite, qui répare des filets avec la navette, en jetant de temps en temps sur le jeune couple des regards attendris : "Ah ! Guen, et dire que la petite était tout triste quand tu étais là-bas ; j'avais beau lui dire, moi, que tu reviendrais, qu'il ne fallait pas s'inquiéter comme ça, mais elle ne m'écoutait pas, et le soir elle pleurait comme une Madeleine !"

— "Bah ! pas possible," et le brave Guen la regardait tout ému, et elle rougissante :

"Dame ! oui tu étais si loin (et avec un bon sourire) mais, maintenant, je suis contente, va !"

Il la saisit au passage par la main : "Vous permettez, la mère ?" Et il l'embrasse bien fort en riant.

Ah ! les beaux projets de mariage ébauchés dans la soirée ! Les noces seraient dans quinze jours. Avant, on irait mettre un cierge à la chapelle des dunes, et puis on se préparerait pour le grand jour : dans le jardin on mettrait des tables pour les vieux, avec du tabac et du cidre, on danserait tout le jour au son des violons, on ferait venir Loïc de Saint-Pol, le meilleur sonneur du pays.

Et Guen voyait déjà, dans les retours prochains, un ménage où il viendrait retremper ses forces pour les campagnes suivantes.

Dans les brumes de Terre-Neuve, alors que tout est sombre, le marin aime à voir passer devant ses yeux rêveurs les visions chères du lointain... la famille, au village les camarades, le

(Suite à la page 38)

MME Boubert raffolait des romans de Léon Carville.

Ayant appris que l'écrivain était un ami de collège de son mari, elle s'écria :

— Oh ! Richard, si tu l'invitais, cela me ferait tant plaisir !

— Mais, ma petite, Carville est un homme lancé, et, comme tous les auteurs lancés, il ne se prodigue que chez les gens huppés, ayant domestiques et auto.

— Il fera bien une exception pour un vieil ami. Notre villa est modeste, mais confortable. Et, puis je suis curieuse de savoir s'il répond au portrait que je me fais de lui.

— Ma chère, les écrivains sont rarement tels qu'on se les représente.

— Ecris-lui tout de même. Tu lui diras qu'il vienne avec sa femme.

Et Richard avait cédé à Georgette. La réponse ne s'était pas fait trop attendre :

"Très cher,

"Mais avec plaisir... Veux-tu la semaine prochaine ? Samedi, par exemple. Je serai chez vous vers dix heures... Seul, avec ma chemise de nuit, car je suis encore célibataire. C'est très gentil à toi de vouloir me garder plusieurs jours, mais je n'abuserai pas. Je rentrerai lundi matin à Paris. Je me réjouis d'avance de faire la connaissance de Mme Boubert.

Mes deux mains,

Léon Carville."

Depuis deux jours, Geneviève, petite-cousine des Boubert, était en vacances chez eux.

Belle fille de vingt-huit ans, Geneviève occupait un emploi de sténo-dactylo à Chartres, où résidait sa mère.

Comme elle n'était habituée à aucun luxe, elle se plaisait infiniment dans l'intérieur caquet des Boubert.

— C'est bon de se faire servir un peu, disait-elle à sa cousine.

— Profites-en, ma petite. Je sais bien que ce n'est pas très gai chez vous. Ta mère toujours patraque. Quand tu rentres de ton bureau, il faut que tu t'occupes de la popote.

— Et le matin, avant de partir, il faut que je fasse le ménage.

— Aussi, pour un mari, tu seras une petite femme précieuse.

— Oui, mais quand cela viendra-t-il ?

— Peut-être plus tôt que tu ne penses...

Voilà que la veille de l'arrivée du célèbre écrivain Carville, Julie, la bonne à tout faire, répondit assez cavalièrement à une observation de Georgette. Celle-ci se fâcha tout rouge, il y eut échange de propos froissants. Et Julie abandonna bel et bien les Boubert sans leur laisser le temps de chercher une remplaçante. Elle songeait d'ailleurs à cette rupture, sachant que ses services

seraient accueillies avec empressement dans une villa voisine.

— Nous voilà bien lotis, gémissait Mme Boubert. Qu'est-ce que nous allons devenir ? Si encore nous ne recevions pas ton ami l'écrivain, nous nous arrangerions.

— Prends une femme de ménage.

— C'est facile à dire ; on n'en trouve pas, tu le sais bien.

— Que faire ?

Le lendemain, Léon Carville arrivait à l'heure indiquée. C'était un homme jovial de quarante-deux ans, sympathique, sans prétention, qui étonna tout de suite Georgette par sa bonhomie malicieuse. Aucune recherche dans sa mise ; une simplicité et une rondeur de représentant de commerce qui aimait la blague.

En l'entendant parler un langage qui n'avait rien d'académique, Georgette



— Une idée... Pour deux jours, Geneviève ne nous refusera pas de se substituer à la bonne.

— C'est une idée. Mais si elle se froisse ?

— Geneviève se froisser ! Allons donc ! Je la connais... La plus serviable des cousines.

En effet, Geneviève accepta de prendre le tablier et de parler à la troisième personne aux Boubert.

— Brave Geneviève ! s'écria Richard attendri, elle sauve la situation... Nous vous récompenserons, ma petite Geneviève.

— Mais pas du tout... Ce n'est qu'une bien mince complaisance pour toutes vos gentillesse...

s'étonnait qu'il fût l'auteur des jolis romans tout parfumés de pensées délicates, qu'elle avait savourés.

Et puis il était très distrait par Geneviève. Au cours d'une absence de la servante improvisée, il murmura :

— Gentille, votre bobonne, très gentille ! mes compliments... vous êtes des malins, vous avez su dénicher une perle. Belle fille, visage avenant, du galbe, de la tenue, de la distinction même. Je vous envie...

— Ah ! oui, elle nous est précieuse, murmura Georgette, un peu embarrassée, tandis que Richard, tapotant l'épaule de son ancien condisciple, s'écriait, bonasse :

— Vois-tu ça, Georgette, ce vieux Carville qui s'intéresse à la bonne !

— Et c'est elle qui fait la cuisine ? s'informa l'écrivain.

— C'est elle, mon cher.

— Mais vous possédez la perle des perles... Gardez-la mes amis, ne la laissez pas échapper surtout, car vous n'en retrouveriez jamais une pareille.

*
* *

Le lendemain, la cousine des Boubert qui remplissait consciencieusement le rôle qu'elle avait acceptée, pénétra dans la chambre de Carville, son balai à la main.

Tout de suite, sur le guéridon, un simple papier où l'auteur avait crayonné quelques mots frappa son regard. Elle lut :

1o Mademoiselle Geneviève, combien gagnez-vous ici

2o Accepteriez-vous de diriger la maison d'un célibataire ?

Réponse, S. V. P.

Geneviève fut très embarrassée. Elle eut d'abord l'idée de laisser les questions sans réponse, puis, comme le bon vivant lui était très sympathique, elle se dit :

— Après tout, si je m'amuse à ses dépens... ce sera très drôle.

Vite, elle écrivit en regard de la première question :

Je travaille pour la gloire.

Et en regard de la seconde :

Oui, à condition que ce célibataire voulût bien consentir à devenir mon mari.

Lorsque, dans la matinée, Carville remonta dans sa chambre il lut les réponses ébouriffantes, et resta un moment songeur :

— Diable ! c'est qu'elle a de l'esprit comme quatre, cette mâtime-là !... Et quelle jolie écriture, longue, un peu anguleuse, à la mode quoi ! Il faut que je prenne quelques renseignements.

En sortant de sa chambre, il retrouva les Boubert dans le jardin et leur dit :

— Excusez-moi, j'ai un urgent besoin de téléphoner, je reviens dans une demi-heure.

— Ici, cher ami, tu es comme chez toi, fit Boubert, nous te laissons libre.

*
* *

Vingt minutes après, Carville revenait, renseigné par une voisine.

Il dit à Boubert :

— Mon petit, tu me dois la vérité, toute la vérité... Je suis observateur... Je lis dans l'âme des gens, c'est mon métier... Or j'ai la certitude que Geneviève n'est pas votre bonne et pour m'en rendre compte j'ai opéré comme si je voulais vous la souffler.

(Suite à la page 38)

Le Coin des Poètes

L'ORGUEIL

Monts superbes, dressez vos pics inaccessibles
Sur le cirque brumeux où plongent vos flancs verts!
Métaux, dans le regret des chaleurs impossibles,
Durcissez-vous au fond des volcans entr'ouverts!

— Hérissé, amer orgueil, ta muraille rigide
Sur le cœur que des yeux de femme ont perforé!
Désirs inassouvis, sous cette fière égide,
Mornes, endormez-vous dans le sommeil sacré!

— L'antique orage habite, ô monts! dans vos abîmes,
Et prolonge sans fin sous les cèdres vibrants
Les sonores échos de ses éclats sublimes,
Et des troncs fracassés qu'emportent les torrents.

— Orgueil, derrière toi l'amour est là, qui gronde
Toujours, et fait crier l'ombre des rêves morts,
Aux lugubres appels de l'angoisse inféconde
Et des vieux désespoirs perdus dans les remords.

— Sur les ébranlements, les éclairs, les écumes,
Pics songeurs, vous gardez votre sérénité.
Du côté de la plaine, ô monts! vierges de brumes,
Vos sommets radieux baignent dans la clarté.

— Sur les déchirements, les sanglots, les rancunes,
Fermez, orgueil, fierté, votre ceinture d'or!
Du côté de la vie aux rumeurs importunes
Reluisez au soleil, et souriez encor!

LEON DIERIX

SONNET

Que ta maison soit douce, et qu'en ton jardin mûr
Le nouveau espalier s'entre-croise à la treille,
Que décembre l'argente et que mai l'ensoleille,
Et que la rose soit plus haute que le mur!

Si le couchant ruisselle en flammes dans l'azur
Ou si l'aube au ciel pâle en souriant s'éveille,
Que ta douce maison qui songe et qui sommeille
S'ouvre aux parfums légers qu'apporte le vent pur.

Que le paon ébloui et la colombe blanche
Qui roue en l'herbe verte ou gémit sur la branche
Franchissent librement la fenêtre et le seuil.

Et, doux de neige tiède ou froid de pierreries,
Que l'oiseau de l'Amour ou l'oiseau de l'Orgueil
Entrent y voir dormir l'Espoir aux mains fleuries.

HENRI DE REGNIER



Les enfants réclament le

Fletcher's CASTORIA

MÈRE:—

Le Castoria Fletcher est tout simplement préparé pour soulager les bébés de même que les enfants de tout âge de la constipation, de la flatuosité, de la colique

venteuse et de la diarrhée; il calme la fièvre qui en résulte et en faisant fonctionner régulièrement l'estomac et les intestins, il facilite l'assimilation des aliments; il assure aux petits un sommeil facile et reposant.

Pour éviter les contrefaçons, toujours exiger la signature

Absolument inoffensif — Sans narcotiques. Les médecins de partout le recommandent.

Wm. H. Fletcher

GRATIS — POUR VOUS, MESDAMES

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ÊTRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ÊTRE.
Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir leurs nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la POITRINE, en même temps que, sous son action se comblent les CREUX DES ÉPAULES. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la SANTÉ GÉNÉRALE comme TONIQUE. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les personnes maigres en 25 jours

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Échantillons du REFORMATEUR. Notre REFORMATEUR est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p.m.

MADAME MYRRIAM DUBREUIL
230, PARC LAFONTAINE, MONTREAL
Dépt. 2 — Boîte Postale 2353

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

TOUJOURS EPUISÉE

Ses nerfs lui donnaient peu de repos



Harrowsmith, Ont.—"J'ai pris votre remède avant la naissance de bébé, et il m'a fait un grand bien, car j'étais très malade avant de commencer à le prendre. Je me sentais toujours épuisée et j'avais des faiblesses et évanouissements. Mes nerfs me donnaient peu de repos, jour ou nuit. Une amie me dit de prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. Je n'en ai pris que 3 bouteilles, qui m'ont soulagée merveilleusement. Je le recommande à toutes les femmes et m'efforce de faire connaître ce bon remède. Je prête le livre que vous m'avez envoyé à celles qui ont besoin d'aide. Vous pouvez mentionner mon nom, au sujet du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, si cela peut aider aux autres."—Mme Harvey Milligan, R.R. No. 2, Harrowsmith, Ontario.

Dans une enquête récente chez les acheteuses du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, nous avons reçu plus de 100,000 réponses, et 98 sur 100 disent qu'elles ont bénéficié de son emploi. Tous les pharmaciens vendent ce remède.

Il prévient l'ulcération de la gorge.—Aux premiers symptômes de gorge malade, qui présagent l'ulcération et l'inflammation, prenez une cuillerée d'Huile Eclectique du Dr Thomas. Ajoutez un peu de sucre pour la rendre agréable. Cela dissipera l'irritation et prévendra l'ulcération si douloureuse. Ceux qui sont sujets aux quintes doivent immuniser contre ces attaques périodiquement.



Avec toute sa crème! **Le lait par excellence pour cuisiner**

Gratuit—Livre de Recettes
Ecrivez à The Borden
Co. Limited, Montréal

REV. 4, 22-24

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas d'aspérités. Action continue jour et nuit. Obtient grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancées en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à: PLAPAO COMPANY, 2673 Stuart Building, St. Louis, Mo., E.-U.

FIANCEE DE MARIN

(Suite de la page 35)

vieux cimetières aux tombes rares d'hommes, où il espère aller un jour, à moins que la mer, — la grande mangeuse, — ne le prenne comme tant d'autres pour aller dormir, dans ses bas-fonds, sous les algues...

— Tu pars, Guen?

— Oui, je vais à la pêche au large avec les gars, jusqu'à ce soir.

— Par ce vilain temps! Il vente si fort, avec cela la mer est grosse, on ne peut tenir dehors; ce n'est pas raisonnable!

— Allons donc! je t'assure, moi, que c'est très raisonnable; il n'y a aucun danger, on rentrera de bonne heure. Et puis, si la mer est grosse, tant mieux, le poisson donne davantage; d'ailleurs quelques bijoux de plus ne feront pas si mal dans ta corbeille. Sois donc sans inquiétude et très raisonnable, comme une vraie femme de marin. A bientôt!

Et il partit, la laissant toute rêveuse.

Depuis longtemps, Annick est sur la falaise, dans l'angoisse, fouillant des yeux la mer sans rien voir, rien que du blanc, de l'écume.

Et elle désespère, se cramponne aux rocs pour ne pas être emportée.

Ah! Quelle tourmente! Un vrai cyclone de vent sans pluie!

Et les vagues énormes, comme des montagnes de neige, qui se heurtent et retombent avec un bruit effroyable sur les rochers, envahissant les grottes, couvrant tout de leur bave qui voile.

La nuit vient, on ne voit plus la mer; Annick s'est levée, crispée, grelottante. Il fallait rentrer, rentrer sans lui!... Et le savoir, là, dans ce gouffre, englouti peut-être, cela la faisait frissonner... Ah! pourquoi ne l'avait-il pas écoutée, et pourquoi ne l'avait-elle pas empêchée de partir?...

Elle se traînait contre les rochers glissants qui s'avançaient par masses sombres, plus noirs dans la nuit, puis elle s'en fut droit à la maison, en courant sous le vent, décoiffée comme une folle.

Dans la salle éclairée, deux hommes causaient avec la mère; elle les reconnut tout de suite pour Loïc et Goël, deux des gars partis avec Guen, le matin.

Et brusquement elle entra dans la salle, frémissante, avec un sourire de bonheur sur la figure, cherchant Guen des yeux... mais, grand Dieu!... il n'était pas là!...

Et elle joignait les mains avec désespoir:

— "Guen! Guen!... dites vite, où est-il?... Je veux savoir!"

Et l'un des hommes, le plus vieux, s'avança vers elle, embarrassé, et rudement, tout d'un souffle, dans son langage brutal et naïf de marin, il lui décocha cela dans le coeur, comme une flèche: — "Ah! la petite peut pleurer

maintenant... Ton Guen... il est mort assommé sur les rochers, sous les algues..."

AVENA.

LE VIEUX CHIEN

(Suite de la page 9)

vous dire que ce chien fait partie de l'héritage, le plus clair de ma fortune, que m'a laissé une vieille tante. Dans son testament, celle-ci spécifiait que Toto ne serait jamais confié à des domestiques. Elle ajoutait que s'il lui arrivait un accident par ma faute, cela me porterait malheur. Je suis très superstitieuse. Je préfère donc ne pas le promener moi-même. Mais je compte sur vous, mon ami, et je vous serai bien reconnaissante... Allez! je vous attends!

Soulevé d'enthousiasme par les promesses de la jeune femme et son sourire, René Le Huguette sortit du salon avec son cher fardeau. Il descendit l'escalier en le berçant. Dans la rue, il le posa sur le trottoir et, tout en marchant, il monologua:

— Pour conquérir une jolie femme comme Monique, c'est peu de chose en vérité qu'une demi-heure d'ennui!... Etaient-ils bête, les autres, de ne pas vouloir promener ce pauvre chien!

Ce pauvre chien trottnait pesamment, le ventre traînant à terre comme une outre trop pleine. Et le jeune homme le regardait du coin de l'oeil. Après tout, il n'était pas si laid, ce brabançon! Il avait même dû être beau au temps lointain de sa jeunesse! Et puis n'allait-il pas être la cause indirecte de mille félicités? Monique, grâce à lui, n'allait-elle pas aimer Le Huguette? Rien que d'y songer, Le Huguette avait envie d'embrasser Toto.

Pour traverser le boulevard de Courcelles, le jeune homme se baissa et chercha à saisir l'animal. A ce moment, une limousine passa, donnant de la trompe. Surexcité sans doute par cette musique allègre, Toto fit un bond. Le Huguette courut après lui. Toto s'élança sur la chaussée en aboyant et, conduite par la fatalité, une torpedo rapide écrasa le brabançon.

Le Huguette lança un juron sonore. Le corps pantelant de la bête posé au bord du trottoir, le jeune homme voyait son rêve enfui. Un chien si rare, si précieux qu'on vous confie et qu'on rapporte mort, n'y a-t-il pas là de quoi se faire détester par la plus indulgente des femmes? Qu'allait-il faire? Qu'allait-il lui dire? Un moment, il eut l'idée de pousser le petit cadavre dans un égout et de revenir chez Mme Sauvajou avec cette excuse mensongère: "Toto m'a échappé des mains. Je ne sais ce qu'il est devenu!"

Non. Le sort en était jeté. A quoi bon mentir? Il n'épouserait jamais la jeune veuve. Perdu pour perdu, autant valait être brave jusqu'au bout!

Saisissant alors le chien par les pat-

tes de derrière comme un chasseur qui porte un lièvre tué, Le Huguette s'en revint chez Monique et, dès la porte du salon, avoua tout. Puis il baissa la tête, courbant les épaules sous le flot imminent des reproches de colère. Mais, stupéfait, ce fut une voix joyeuse qu'il entendit:

— Toto est mort? Ah! quelle chance! Il est mort par votre faute! Il ne peut donc m'arriver malheur. Et me voici enfin débarrassée de cette sale bête! Depuis des années, j'attendais un hasard favorable, sans oser rien résoudre, à cause de la promesse faite à ma tante. Mais vous avez trouvé le moyen, vous, de le faire écraser... Ah! mon ami, mon cher ami, venez vite! Il faut que je vous embrasse pour la peine...

ROGER REGIS

LA SERVANTE IMPROVISEE

(Suite de la page 36)

Ce disant, il sortit le papier et le mettait sous le nez de son ami:

— Voici les réponses humoristiques qu'elle vient de faire à mes questions... Or, elle me plaît, votre pseudo-bonne, elle me plaît infiniment, et j'ai des idées à moi sur le mariage. La dot, je m'en moque, pourvu que la femme me plaise. Fais-lui donc savoir que je suis prêt à accepter la seconde condition, si la différence d'âge ne lui semble pas un obstacle.

Boubert n'en revenait pas.

— Tu me regardes... Mais c'est sérieux, mon ami, cours vite à la cuisine, interroge-la et dis-lui même qu'elle peut se mettre à table avec nous pour dîner...

On juge de la surprise de Geneviève lorsque Richard lui posa la troublante question.

— S'il épouse Geneviève, s'écria Mme Boubert, ce qu'il va remonter dans mon estime!

Richard revint près de son hôte en tirant par sa manche Geneviève intimidée. Il annonça à mi-voix:

— Mon ami, je la crois consentante... Mon rôle s'arrête là... je vous laisse ensemble.

Carville avait saisi la main de Geneviève; il examina le bout des doigts et dit:

— Voici une main de dactylo.

— Vous avez deviné, monsieur, je suis sténo-dactylo.

— C'est-à-dire la femme rêvée pour un écrivain, car elle devient en même temps sa dévouée collaboratrice.

Et il lut dans les yeux de Geneviève un discret acquiescement, tandis que Boubert chuchotait à l'oreille de sa femme:

— Crois-tu... Quelle perspicacité! Il a deviné qu'elle était dactylo... Avec un esprit de pénétration comme le sien, comment veux-tu qu'il n'écrive pas de jolis romans!...

ALPHONSE CROZIERE

REVERIE

A Petit Jardinier.

Lentement le soir descend à ma fenêtre, versant en mon cœur un peu de tristesse... Le soleil agonise derrière la plaine argentée, qu'il caresse de ses faibles rayons. Les arbres sont à la rêverie, grisés par les notes harmonieuses des gais petits chanteurs ailés. Les vagues cristallines du doux fleuve majestueux unissent leurs lèvres pures au sable doré de la grève silencieuse... Le ciel est bleu azur où s'épanouit tout doucement la fleur du crépuscule... L'ombre étend son manteau de solitude sur la terre, sur les bois pleins de mélancolie. Tout est silence, c'est l'heure bleue qui effleure la nature.

Je laisse errer mon regard dans le lointain, où tout doucement s'éteint la cloche de l'angélus... Un frisson étrange s'infiltre en mes veines, l'heure du rêve effleure mon cœur de ses ailes, et jette dans mon âme de tendres desirs.

Je parcours les allées dans un jardin d'ivresse, où la rose de l'amitié s'effeuille en mon cœur.

Jardin magique baigné par un ciel suave de violettes, jardin où les fleurs ont une âme qui sème l'amitié. Les robes de satin des fleurs souriantes bercées par un souffle d'azur jettent dans mon cœur le désir de vivre, le désir d'aimer. Les corolles parfumées d'amour, rêvent sous un ciel calme où glissent des nuages d'améthyste... Mes lèvres avides puisent le parfum qui rend l'âme plus sensible, plus dévouée.

Je vogue sur la mer lointaine, sur la mer d'argent, où glissent sans bruit de frères gondoles; sur une mer tissée de flots d'or, reflétant dans son sein l'âme d'un ciel d'amour.

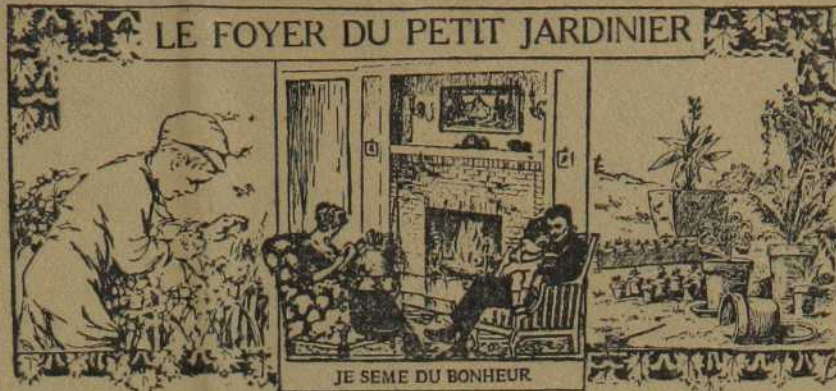
Je vogue sur la mer en furie, qui jette dans l'espace des sons lugubres, sur un voilier tout blanc, je passe à travers des bancs d'écume, je sens sur mon visage, le froid baiser de la vague qui se brise.

C'est l'ivresse sans nom pour l'âme, que de se sentir bercé tout doucement par une mer boudeuse.

Je rêve sous les tendres regards des horizons de pourpre et d'or, où flottent avec tendresse de légères petites vapeurs de jaune orange, qui insensiblement passent au jaune pâle et léger, au bleu intense, au bleu pâle, au mauve, au violet, pour aller mourir ensuite à l'infinie.

Lentement le soir descend à ma fenêtre, jetant un peu d'ombre sur la mer indistincte... La lune tiède monte au ciel bleu azur où apparaît une neige d'étoiles.

PETIT LUTIN, du Foyer



REPOSES DES CORRESPONDANTS

PETIT LUTIN. — Je vous remercie beaucoup, Petit Lutin, d'avoir pensé à moi. Je n'aurais jamais cru avoir attiré l'attention d'un des plus gentils du Foyer. Si je n'avais pas votre billet, là, sous mes yeux, vraiment je ne le croirais pas. Il m'a fallu le lire plusieurs fois, car pensez donc, une petite fille comme moi, ça se met à l'écart, joue à la poupée et essaie de faire le moindre bruit possible, sans ça Petit Jardinier ferait les gros yeux. Je l'estime tant que cela me serait insupportable. Est-ce vrai, Petit Lutin, que vous n'entrevoiez pas la vie toute rose? Ce n'est pas drôle ça; écoutez-moi: quand vous aurez un gros chagrin, vite, venez me le confier, malgré que je ne sois qu'une étudiante, je tâcherai de vous consoler... pas vrai que vous vendriez vous faire soigner par moi? L'emploi le meilleur remède, celui qui guérit de bien des maux, pas vrai? J'aurais bien aimé être près de vous pour recevoir le baïer que vous m'envoyez, car vous savez, on dit que j'ai un gros défaut, êtreicheuse, comme on dit. Vous dites, moi, un gros défaut? Faut-il m'en corriger? Je vous souris gentiment et vous envoyez mon baiser le plus sincère... hum!... et tiens un autre muguet de...
— Petite marchande de fleurs.

G. FROID. — Est-ce vrai, plus vous attendez, plus vous avez froid? Mais, mon ami, vous auriez bien dû le dire plus vite, car j'ai pitié des gens qui meurent de froid. Hum!... un beau bec sucré pour vous chauffer. Là, avez-vous plus chaud? Venez me le dire.
— Petite marchande de fleurs.

HENRIOT, PETIT AVOCAT. — Vous vous ennuyez, dites-vous? C'est moi qui savais ça... avoir su! Est-ce qu'il est trop tard? Je suis une petite étudiante, comme vous, et je vous envoie un muguet et y cache un gros baiser... Cherchez-le!
— Petite marchande de fleurs.

MONY. — Arrêtez! Momy, ne frappez pas si fort, il ne faut pas médire sur un être fictif qui a pris vie dans mon étroite imagination, de plus il y a des allemands qui sont aussi bons que n'importe quelle race. Cela vous a étonné d'un Canadien-français? Pardonnez-moi, Momy, qu'il ne vous déplaît, mais le sang qui coule dans mes veines ne me permet pas de renier ma nationalité, donc je vous avouerai que je suis Américain. Me jetterez-vous un regard quand même de temps à autre? — Christo-Christy.

REINE FEE. — Ce que vous demandez est accordé, en plus de mon amitié. — Christo-Christy.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Je voudrais bien être cet Armand Duval. Dites-moi, deux être peuvent-ils s'aimer comme les deux héros de Dumas?
— Christo-Christy.

CHIMENE. — Mon âme s'envole toujours vers ce ciel, je me sens toujours attiré vers vous. Je m'explique maintenant ce que vous vous avez une âme d'élite que j'apprécie beaucoup, puisque de l'amitié vous attendez, acceptez-vous la mienne que je vous tends? — Christo-Christy.

TULIPE NOIRE. — Merci, amie très chère, de votre bon souvenir. Soyez assurée de ma sincère amitié. — Excelsior.

CHIMENE. — Merci de vos félicitations, bien peu méritées! Oui, les beaux jours passent vite, mais il en reste le souvenir et c'est encore beaucoup, n'est-ce pas? — Excelsior.

LAURENTIENNE. — Il ne faut pas trop m'admirer car je deviendrais affreusement orgueilleux! Et, pourtant ça m'a fait un immense plaisir de l'être par vous, car on estime ce qu'on admire, et très souvent l'on aime ce qu'on estime, alors, toute déduction faite, me voilà riche si j'ai un peu de votre affection. — Excelsior.

MONY. — La reine du Foyer dédaignera-t-elle longtemps de s'occuper un peu du sien? — Excelsior.

SOLANGE. — MEPHISTO. — OI LUNA. — PETITE FLEUR D'AMITIE. — Evez-vous oublié?
— Excelsior.

JE VEUX AIMER. — Puisque vous voulez aimer, je viens à vous. Écrivez-moi, petite sœur.
— Lily.

JARDIN ABANDONNE. — Ne soyez plus abandonné, allez à Petit Jardinier. Je pense à vous.
— Lily.

AM-O. — Je vous salue en passant. Voulez-vous accepter un gros baiser de...
— Lily.

ORPHELIN BLOND. — Cela veut dire: "J'ai beaucoup pleuré", eh bien, petit orphelin, venez au Foyer, vous ne serez plus orphelin. Un sourire de...
— Lily.

PETITE DEESSE FLORE. — J'ai votre promesse, gare à vous si vous faites trop attendre, je saurai vous la remettre en mémoire. Méchante pour une perle, n'est-ce pas, sœurlette? Je vous salue affectueusement en attendant.
— Perlelette.

A MAZONE. — Chasser cette tristesse, ce n'est pas permis au Foyer, allons vite, une rieuse, car moi aussi je vais pleurer. Vite un mot à Perlelette qui vous aime gros.
— Perlelette.

SEULE. — Moi aussi je suis seul en votre cher Canada, et à "notre" beau Foyer. Me laissez-vous toujours ainsi? Non, n'est-ce pas.
— Jeune Française.

MASQUE DE FER et MASQUE RIEUR. — Ah! ah! on se fait de masque d'élite de gentil jardin, pourquoi? Venez le dire au... Jeune Française.

POUDRETTE. — Vous saviez bien qu'en souriant, tout de suite accourrait le Joyeux Troubadour. Vous avez tendu le piège et... me voilà prise. Je vous soupçonne espionne et même un peu vilaine, vous devriez bien que c'est ce qui m'a tout de suite attirée chez vous, Poudrette jolie, et me fait vous dire, à l'oreille: Nous ferons une bonne paire d'amies, un peu... haissables, si toutefois vous voulez du...
— Joyeux Troubadour.

EXCELSIOR. — Mais non, la dévotion n'a pas été trop forte, la preuve c'est que je vous lis encore et souvent. Votre petit article a piqué ma curiosité... bien féminine. Les initiales T. B. m'ont intriguée et m'intriguent encore. J'ai cherché à quel nom pouvait appartenir ce fameux "T", et j'ai trouvé tout de suite. Théodore. Ai-je bien trouvé? — Joyeux Troubadour.

REINE FEE. — Je m'incline devant vous et vous offre ce bouquet de roses, bouquet que j'ai cueilli tout exprès pour vous, jolie Reine des Fées. Sur chacune je dépose un bien doux et long baiser.
— Peu d'Espoir.

MASQUE RIEUR. — Je pense à vous, mon amie, revenez, je vous attends. — Peu d'Espoir.

PETITE FEE DE L'ESPERANCE. — CARMENCITA L'ESPAGNOLE. — PETITE PATIENTE CHIMENE. — Venez me dire pourquoi vous ne voulez pas d'une amie que vous demandez que très peu de votre amitié. — Peu d'Espoir.

PASSANTE. — Avez-vous le temps, en passant, de tendre la main à... — Peu d'Espoir.

AIMER, C'EST BOIRE UN POISON. — Je vous tends la main amie ou ami. M'acceptez-vous comme amie? Venez me le dire.
— Peu d'Espoir.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Votre accueil me fait grand plaisir, noble dame; auriez-vous un peu d'amitié pour une orpheline? Je vous donnerai la mienne en échange. L'acceptez-vous de...
— Fleur d'Oranger.

OEUILLET DE POETE. — Votre billet m'a fait plaisir, ma sœurlette, moi qui aime tant les oeillets, c'est tout dire je vous aimerai. Me rendez-vous la pareille? — Fleur d'Oranger.

LAURENTIDE. — J'ai toujours une douce pensée pour vous qui avez été la première à me souhaiter la bienvenue. Si je veux être amie ou, certain, de tout mon cœur! Revendrez-vous causer avec moi? — Fleur d'Oranger.

LIERRE TRANSPLANTE. — Plus que par la devise nous ressemblons-nous car votre pseudo m'est aussi familier. L'avez-vous deviné? Je comprends à quel point vous est pénible cet exil que je désire, pour vous, momentanée. Et pourtant, mon ami, douce compensation, de chères pensées souvent flétries la vôtre. Il en est pour qui cette consolation reste inconcue. S'il est en mon pouvoir de vous rendre moins lourde votre présente solitude, sachez-vous que la joie sera mienne. Mes rayons enveloppent d'une "fidèle" amitié le vert feuillage au si touchant symbole.
— Voie Lactée.

PROFONDE BLESSURE. — Je vous salue bien bas, ma gentille sœurlette, et vous trouve bien aimable d'avoir pensé à moi; je ne vous oublierai pas.
— Petit Sabot Breton.

BRISE DU ST-LAURENT. — A quand notre autre partie de Mah-Jong? Je m'aperçois que ma lettre est un peu trop en côté, mais j'espère que vous n'en passerez pas de remarques.
— Petit Sabot Breton.

MONY. — Pourquoi refusez-vous l'amitié d'une nouvelle sœurlette? Je vous ai déjà écrit une fois, mais pas de réponse. Puis-je encore espérer?
— Mona.

MASQUE DE FER. — Je vous tends la main... oh! ne la serrez pas trop. Tiens, vous souriez sous votre masque, c'est dommage que votre masque soit là, j'aimerais le voir ce charmant sourire.
— Mona.

ROSE ROUGE. — Je vous salue en passant, et vous demande une rose rouge. — Mona.

MENDIANTE D'AMOUR. — Alors, vous m'indiez l'amour? Je suis avec vous, car moi il y a longtemps que j'essaie de faire entrer Cupidon dans mon cœur. Mais jusqu'à présent, pas moyen. Un mot de vous me ferait bien plaisir, charmante Mendiante.
— Mona.

MUGUET. — Si j'allais garder prisonnière cette petite main si spontanément tendue, que diriez-vous? N'ayez peur, je vous rendrai votre liberté mais sous condition... soit de revenir souvent vers...
— Mirza.

VOL D'AMOUR. — Votre bonjour m'a fait plaisir, vous n'en doutez pas? Ce ne sera pas le seul, j'espère, car je me fâcherais. A quand la prochaine causerie? — Mirza.

JEANNETTE. — Ravie, ma chérie, de vous avoir connue, si je puis être assez chanceuse pour ne plus vous perdre maintenant. Vous voulez bien venir passer ici aussi avec...
— Mirza.

BOUQUET DE ROSES. — ROSE ROUGE. — Si une nouvelle sœurlette vous disait que les roses de toutes les teintes sont ses fleurs préférées, lui en offririez-vous une au moins? Et vous, gentille Rose Rouge, êtes-vous de là-bas? A ce titre nous serions doublement sœurlette.
— Mirza.

PETITE SOURCE DE FORTÉ. — Je vous remercie pour votre baiser et votre amitié car je vous assure que j'ai pris ma part. En acceptez-vous autant de... — Petite Patiente.

MIRZA. — Mais oui, j'aime un peu Mirza, avec sa manière de s'annoncer. Si vous acceptez mon amitié ça fera plaisir à... — Petite Patiente.

FLEURETTE. — Merci pour avoir si bien su apprécier notre belle devise provinciale.
— Je me souviens.

ROSELIS. — Mes félicitations pour votre vieux souvenir d'enfance, je comprends votre douleur et vous offre toutes mes sympathies en espérant que la lecture de votre billet le fera se souvenir lui aussi.
— Je me souviens.

MUGUET. — Je vois avec plaisir, ma chère amie, que comme moi, vous aimez à vous souvenir du passé. Aussi, rien n'est plus doux que le souvenir... Quelle belle devise que la nôtre.
— Je me souviens.

PETIT DIABLE. — Viendrez-vous faire un brin de causerie avec... — Petit Serrin.

GERARD LE TAQUIN. — Venez bientôt taquiner... — Petit Serrin.

SUZY. — Y a-t-il une petite place dans votre cœur pour... — Petit Serrin.

TEINT DE NACRE. — Il y a longtemps que je vous lis et vous aime, sans toutefois être une du Foyer. Mais puisque Petit Jardinier m'a ouvert la porte de son jardin je viens turlutter près de vous. Acceptez-vous l'amitié de... — Petit Serrin.

TOUTJOURS FIDÈLE. — Vous m'intriguez beaucoup, chère sœurlette, car votre pseudo me rappelle toujours mon Alma Mater. Seriez-vous par hasard A. C. de M. N. H.? Dites? Comme vous me feriez plaisir. Venez donc causer un tout petit peu avec... — Petit Serrin.

SOLEIL. — ROSE-LIERRE. — LAURENTIDE. — REINE MARGUERITE. — ORCHIDE. — Bonjours amicaux mes sœurlettes. Acceptez-vous un baiser de... — Petit Serrin.

OEUILLET DE POETE. — Pourquoi votre billet n'était pas plus long? Il était temps que vous m'écriviez, bel Oeillet, car je commençais à devenir impatiente. Vous voyez comme j'aime à vous lire, ma grande. Savez-vous pourquoi? C'est parce que vous êtes un Poète et que vous me plaisez beaucoup. Aimable amie, comme je vous remercie de garder la petite Feuille d'Erbable qui allait être tout à fait aux pieds des indifférents. Cet acte a fait grandir l'amitié que j'ai pour vous. Vous avez eu pitié d'une petite Feuille d'Erbable qui vous rappelait la Feuille d'Erbable du Foyer, qui est reconnaissante en vous estimant beaucoup. J'ai peur que votre regard soit triste. Pourquoi? Oh! laissez-moi verser un peu de larmes sur votre cœur endolori en me disant le trop plein de votre cœur. Ne savez-vous pas que je donnerais de mon cœur pour vous procurer quelques instants de bonheur. Je veux être consolatrice, votre vraie amie, et pour cela il faut me parler de la douleur dont on vous fait souffrir. Si vous me refusez c'est que je vous suis indifférente, alors je trouverai cruel qu'un Oeillet fasse pleurer la Feuille d'Erbable qui l'aime tant. Je vous donne mille baisers, que vais-je recevoir en retour?
— Feuille d'Erbable.

MINOU GRIS. — Savez-vous que je me suis cru abandonnée des amis du Courrier. A toutes les semaines je lisais bien attentivement le Foyer, et j'ai eu un bien gros chagrin en me voyant seule, croyant que tous m'oubliaient. Il est vrai que c'est de ma faute. Si j'avais un peu de vouloir j'écrirais plus souvent, mais j'ai tant à m'occuper que le temps me manque totalement. Eh bien, en voyant mon Minou Gris venir faire son ron, je me suis dit qu'il fallait aller au Foyer me rouler en boule au coin du feu avec lui. Tu sais, amie grison, que voilà bientôt le printemps, tout va bourgeonner et sentir si bon qu'il me vient de chaudes senteurs des jolies fleurs du jardin du bon Petit Jardinier, et il faut dire que j'ai envie d'aller saccager un peu dans son jardin et lui demander de me donner une caresse. Oh! s'il allait être fâché de mon long silence! Mais je ne crains rien, il est si bon, et il sait que Minet et je bien mal aux parties, j'avais les doigts qui m'engourdisaient rien qu'à tenir le crayon ou une aiguille, tout travail manuel m'était défendu, alors voilà pourquoi je ne paraissais plus. Donc, aujourd'hui, j'ai fait un effort, me voilà, et je dis un affectueux bonjour à toutes les chères amies du Foyer. A propos, moi aussi je songe bien souvent à une amie du couvent. C'est à Québec que je l'ai connue et c'était là que je demeurais avant de me marier, et maintenant je suis devenue Américaine, par alliance, mais j'aime toujours mon vieux Québec où j'ai grandi, et j'ai eu un bien gros chagrin l'été passé quand mon mari est allé voir la vieille maman; moi je n'ai pas pu y aller à cause de ma santé qui ne me le permettait pas. Au revoir, gentil grison, je me dis votre petite amie, car entre nous on se comprend très bien, et on ne se griffe pas. Toute mon amitié et des bons baisers pour gentil Minou Gris.
— Minet qui Griffe.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Sans amour, oui, je le suis, mais de l'amitié c'est le contraire, j'en ai à profusion pour vous, chère Dame aux Camelias. Vous plairait-il de revenir causer avec moi qui suis Sans Amour mais qui est bien affectueuse, je vous l'assure, et je saurai vous le prouver si vous revenez me voir ici.
— Sans Amour.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Je suis très touché du bon accueil que vous me faites. Est-ce mon pseudo qui se fait remarquer? Car vous ne connaissez pas le triste propriétaire. C'est une joie de plus pour moi car elles sont très rares mes joies. Je ne suis qu'une pauvre fleur qui pousse lamentablement sur le bord du sentier et que chacun piétine. Maintenant elle n'est plus parmi les mauvaises herbes mais parmi les fleurs de toutes sortes qui par leur éclat et leur parfum, lui redonnent la vie. Remercions donc notre bon Petit Jardinier pour ses soins dévoués. Merci infiniment je serai très heureux de vous entendre encore.
— Caphtanaïm, devenu Pauvre Bougre.

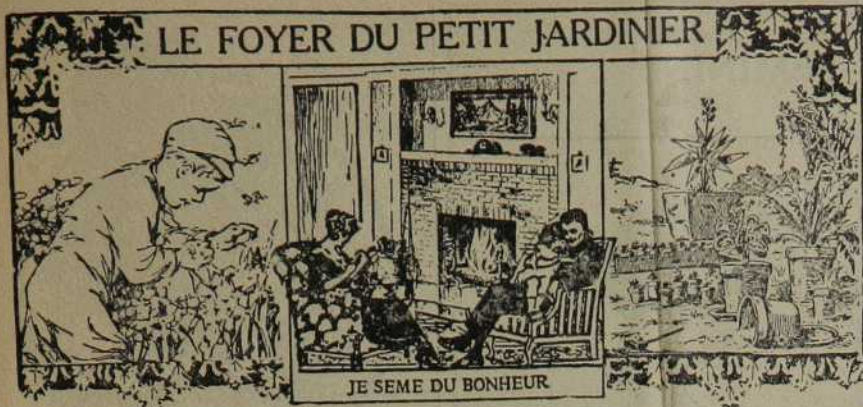
LA DAME AUX CAMELIAS. — Viendrait-elle causer du petit Marcel avec... Mère canadienne.

PETITE INSTITUTRICE. — Je voudrais être la première à vous souhaiter la bienvenue.
— Mère canadienne.



Nouvelles Créations Parisiennes

(Voir page 42)



REPNES DE PETIT JARDINIER

BEATRICE. — Vous me demandez si j'ai vécu ces moments angoissants? Ah, ma bonne amie, je pourrais dire comme Cyrano: j'ai fait mieux depuis. Vous apprendrez peut-être un jour, en attendant, croyez-moi, comme je crois encore au bonheur, puisque, autour de moi, tout chante la joie de vivre. Qu'importe l'éphémère durée de nos illusions, si l'espérance naît parmi les feuilles mortes accumulées dans mon âme.

Vous me demandez: que sont devenues les fleurs de mon jardin de rêve? Elles sont retournées parmi les étoiles, d'où vient la réverbération qui illumine mon âme. Ces fleurs nous sont données que pour respirer leur doux parfum, les aimer, puis... les pleurer. Mais qu'importe leur courte durée, si leur souvenir s'attache en nous, comme s'attache le lierre à la pierre durable. Oh, vivre de souvenirs!... n'est-ce pas la félicité même? Notre égoïsme ne fait-elle pas taire la joie du bonheur présent? N'est-ce pas plutôt au lendemain d'une fête que l'on réalise le bonheur que nous avons eu? Le souvenir, c'est la porte qui s'ouvre sur des horizons de joies. Vivons bien du présent afin qu'il nous procure de doux souvenirs.

SOLANGE. — Merci de vos tendresses. Je pense à vous.

POUPEE JAPONAISE. — Décidément, vous voulez être grondée par votre humble serviteur. Si je me rends à votre loi, c'est que je vous estime. Vous demandez ce que le mot flapper veut dire? Cela peut se traduire par votre conduite. Oui, oui, celle qui n'a pas encore dix-huit ans et qui danse, fume et dont la passion pour le théâtre et les vus est abusive exprime bien le mot flapper. Croyez-moi, mon amie, j'aimerais mieux que vous lisiez Loti; du moins, en bâillant à sa lecture, vous ne courrez pas risque de vous étouffer avec la fumée de cigarette. Que parlez-vous des hommes de notre siècle, quand vous méritez les plus sévères réprimandes? Votre idéal ne sera qu'un rêve si vous ne réagissez pas. Soyez du siècle, mais modeste et aimable; restez femme, n'empruntez pas les défauts des hommes; vous serez divinement charmante, car la coquetterie vous siera à merveille; mais de grâce, plus de cigarettes! parce que je vous appellerai gamine poupée.

FLO. — Votre tendresse me compare à une blanche infirmière qui panse les blessures... oh! que je suis loin de ressembler à ces angéliques créatures dont l'admirable dévouement est fait du plus pur héroïsme. Quelle abnégation chez elles et avec quels sourires de bonté elles font renaître l'espérance dans les cœurs les plus désespérés. Il faut s'incliner bien bas devant elles, et ne plus comparer mon infériorité à tant de grandeur.

EPINE. — Mon plus affectueux bonjour.

PRISONNIERE D'AMOUR. — Vous semblez me connaître car vous vous exprimez avec une certaine familiarité... Puis, ce doute que vous émettez sur mon bonheur fait naître en moi le même doute que vous ne me connaissez pas, car vous auriez vu ma joie et mon bonheur se refléter sur mon visage. Mais non, ma bonne amie, jamais ma gaieté n'a été feinte. J'ai eu de grandes douleurs mais combien compensées par la joie. Je vous remercie de votre sollicitude pour ma mère et pour moi. Il fait bon s'appuyer sur votre amitié.

SALOME. — sera la bienvenue au milieu de nous.

LETTRE NOIRE. — Merci, ma généreuse amie, de votre bonne intention à mon égard. Que ne puis-je effacer le noir qui assombrit votre vie. La radiante clarté d'un soleil printanier n'aurait-elle pas le don d'apporter un peu de lumière dans votre âme? Puisque nous sommes sur terre, malgré notre désir de rejoindre les absents, il faut bien vivre, n'est-ce pas? Et malgré le voile de deuil dont vous entourez votre chagrin, viendra un jour où le soleil pénétrera dans votre âme. P. S. — Non, mon amie, je ne donne aucune adresse, n'en demandant pas moi-même.

EVE VICTORIEUSE. — Oui, je vous comprends, je sais! et je vous plains, ma pauvre amie. Vous méprisez? allons donc! vous ne me connaissez pas. Est-ce parce que vous êtes malheureuse que je dois ne plus vous estimer? Venez pleurer sur mon épaule, ma sœur, vos larmes effaceront la trace de son souvenir et vous oublierez, puisque tout s'oublie, ici-bas. Je vous tends la main, venez.

PAUVRE BOUGRE. — Je suis heureux de vous avoir procuré le plaisir de me savoir votre ami. En effet, je me sens attiré vers vous qui avez connu ce que j'ai connu.

MAGALI. — Trop heureux de vous être agréable. J'aime votre devise: *Monter jusqu'à l'héroïsme*. En effet, votre vocation est du pur héroïsme au profit de la plus noble des causes. Ah! depuis que j'ai admiré le noble dévouement de ces zélatrices, mon admiration n'a plus de bornes. C'est la plus belle vocation sur terre et la plus proche du ciel.

MERE CANADIENNE. — J'aime, ô ma chère maman, quand vous me parlez de votre fils, espoir de votre avenir. Vous ne sauriez croire toute la joie que j'éprouve: j'ai l'illusion que c'est ma mère qui m'écrit. Vous parlez d'elle? Oui, je vous le promets. J'y mettrai tant d'affection, oh! tant d'amour, que vous comprendrez combien est grand l'amour d'un fils. Vous aurez l'illusion que c'est lui, qui vous écrit. Je ne saurais trop vous féliciter de posséder un fils tel que le vôtre. Je comprends votre orgueil et je l'envie. Soyez heureuse avec lui et par lui, c'est le vœu le plus cher que je forme pour vous.

MUGUET. — Vous n'avez pas d'excuses à demander, charmante amie. Vos conseils me seront toujours profitables. J'aime à suivre vos sages avis, ils sont dictés avec une rare justesse.

JOYEUX TROUBADOUR. — Merci, mon affectueuse amie. Ne soyez plus triste; chantez pour moi quelques vieilles ballades, voulez-vous? A l'ombre de mon vieux érable, j'irai, solitaire, vous écouter chanter. Votre voix, mêlée au bruissement des jeunes feuilles, me sera douce à l'âme. Dites que vous chanterez pour moi. J'aime tant que l'on soit gai.

ROD. — Moi aussi, mon brave, j'ai reçu la visite de cet hôte importun et me suis assis sur le seuil de l'espérance, attendant qu'elle m'ouvre sa porte.

PERLERETTE. — Je vous souhaite la réalisation de votre rêve. Votre idéal est le plus pur et le plus noble qu'il soit. Vous avez raison. Puis-iez-vous continuer dans cette voie où seuls les prédestinés sont appelés. Votre pensée est de toute beauté. J'applaudis fort à votre décision de m'écrire souvent.

AMOUREUSE DE JEAN DES BOIS. — Je viens à vous, petite amie, pour déposer à vos pieds mon amitié accompagnée de ma plus douce pensée.

GAÏ PRINTEMPS. — En effet, tout passe, mais chaque chose laisse un souvenir, et je n'en connais pas de plus beau qu'un gai printemps.

REINE FEE. — Douce pensée constante.

PETITE MYSTERIEUSE. — Ne boudez plus, je vous ouvre toute grande les portes du Foyer.

PETITE PATIENTE. — Oui, en effet, j'ai été très malade, et si subitement qu'il m'a été impossible de prévenir les membres du Foyer. Ça va mieux, merci de votre délicate attention et croyez que je n'ai qu'un désir: vous être agréable. Je vais faire mon possible pour vous écrire plus souvent.

AHMED BEN HASSEN. — Loin de moi la pensée de vous enlever un pseudo dont vous semblez attacher tant d'importance. Gardez-le, ma gentille amie, puisqu'il vous rappelle de doux souvenirs. Je l'aimerais parce que vous l'aimez.

LILY. — Je ne vous oublie pas et je pense à vous.

LES YEUX NOIRS. — Oui, jolis yeux noirs, il y a place au Foyer pour vous. Espérant que vous vous plairez au milieu de nous. Parlez-moi de votre bonne maman. Que j'admire votre dévouement! vous en serez récompensée.

FROU FROU. — Alors, vous croyez qu'il va falloir bâtir d'immenses greniers pour entasser l'immense moisson de reconnaissance que je dois récolter au Foyer? Ah!... c'est pourtant vrai qu'on est très reconnaissant pour moi!... quel égoïsme je suis, de n'avoir pas songé à cette divine récolte... Que voulez-vous, je ne suis pas le devin de Pharaon, j'interprète très mal mes songes, en interprétant les années de disette aux années d'abondance, d'où vient que je n'ai pas pensé aux immenses greniers...

PEU D'ESPOIR. — Tant qu'il vous restera un peu d'espoir, vous ne devez plus être mélancolique car l'espoir, c'est la vision ensoleillée d'une prairie toute émaillée de fleurs, vers laquelle notre organisme se sent attiré. Douce attraction qui nous procure la joie de vivre.

ROUGE-GORGE. — Vous me demandez s'il me manque des fleurs du printemps dernier? Hélas, oui! quelques-unes et de très précieuses... Mais, comme toute chose ici-bas, d'autres pousseront à leur place et le voyageur qui passe ne s'apercevra pas de ce changement. Seul, en remuant la terre de mon jardin, je m'apercevrai de ces choses disparues... Mais pourquoi penser à cela. Ecoutez le chant joyeux des oiseaux, voyez l'effort que font les bourgeons pour briser leur corsage vert; la vie les attire, le soleil les appelle, il faut que tous renaissent, en vers et contre tous.

DELAISSEE. — A dix-huit ans vous croyez votre vie finie? Mais que connaissez-vous du bonheur, ma jeune amie?

4 sur 5
sont marquées

Il n'y a pas à sortir de là: les statistiques dentaires démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans — de même que des milliers plus jeunes — sont victimes de la pyorrhée. Désirez-vous éviter cette terrible maladie?

Prévenez la carie
des dents en bas
des gencives

De même que le sol nourrit les racines des arbres, ainsi les gencives nourrissent les dents. Et de même que l'arbre finit par dépérir si vous découvrez ses racines, ainsi en est-il des dents qui se carient, dès que les gencives commencent à se rétrécir. Cet état de choses — une des premières phases de la pyorrhée — est très fréquent et les pâtes dentifrices ordinaires sont impuissantes à le prévenir. Si on n'y met pas ordre promptement, il occasionnera la perte des dents et de graves maladies dans tout l'organisme.

Employée à temps et régulièrement, deux fois par jour, la Forhan prévient la pyorrhée ou enraye ses progrès. Elle gardera les gencives dans leur état normal, sauvera votre santé, et tiendra votre bouche propre, fraîche et saine. La Forhan est plus qu'une pâte dentifrice: elle enraye la pyorrhée. Des milliers de gens en bénéficient depuis des années. Dans votre propre intérêt, procurez-vous la Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, en tubes de 35c et de 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.
Forhan's Limited, Montréal

Forhan's
POUR LES GENCIVES

Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire
— elle enraye la pyorrhée

MEUBLES
CAPITONNES

REMIS PAR LE DEGRAISSAGE
EN ETAT DE NEUF

Sans déranger en rien vos meubles,
nous pouvons en nettoyer le capi-
tonnage, enlever les taches, etc.



TOILET LAUNDRIES LIMITED
UPTOWN 7640 242, RUE GUY

"LE MEILLEUR A L'EPREUVE"

ATTENTION

LISEZ NOTRE FEUILLETON

La Fille au Collier de Perles

WRIGLEY'S

"Après chaque repas"

La gomme WRIGLEY nettoie les petites crevasses entre les dents. Elle frictionne les gencives et aide à les tenir en bon état. Elle combat l'acidité de la bouche.

Cachetée dans une enveloppe hygiénique



La Saveur Dure



Des YEUX brillants font le succès dans la société

La popularité accompagne toujours la femme qui a des YEUX clairs, brillants et animés. Un nettoyage quotidien au MURINE gardera vos YEUX exempts de tous ces petits riens qui provoquent l'irritation, et favorisera l'état clair, brillant et sain de vos yeux. Ne contient ni belladone ni autres ingrédients dangereux.

Ecrivez à Murine Company, Dépt. 53, Chicago, pour brochure sur la beauté des yeux.

MURINE
pour vos
YEUX



Un secret de beauté de l'ancienne cour de France

Parmi cette brillante grandeur et la multitude de femmes d'une grande beauté, la Crème Orientale de Gouraud était

un secret de beauté gardé précieusement. Ce secret est aujourd'hui à votre portée. Faites donc usage de cette crème et constatez combien elle vous embellira.

Envoyez-nous 10c et vous recevrez un flacon d'essai.
Ferd T. Hopkins & Son, Montréal

Crème Orientale
de Gouraud

L'ELEGANCE FEMININE



Longue jaquette en épinglé beige, garnie de bandes "tête de nègre" et de broderies rouge "laque" et or.

La robe en crêpe Georgette beige, plissée, forme tablier ourlé de bandes rouge et nègre sur le bas en épinglé beige qui est liséré et brodé rouge et or.

LES TISSUS UNIS BEIGES ET GRIS

Les tissus unis beiges et gris continuent à se faire une loyale concurrence, le beige est toujours chic et pratique, mais le gris est plus nouveau et, certains kashas gris, teinte naturelle, sans aucune teinture et de ce fait ne changeant pas de couleur au soleil obtiennent auprès de la clientèle élégante un succès mérité, puis voici encore dans tous les coloris, le "kasha jaspé", le "kasha natté", le "kashafyl", le "djersakasha", vous le constatez, la famille des kashas s'agrandit chaque année.

Un certain crêpe de laine entièrement ajouré "ajouralga" fait des robes charmantes, très légères d'aspect.

Et pour les tailleurs classiques redingotes ou jaquettes droites, on remarque chez tous les grands couturiers les "dalles filetées fillaine" dont les dessins carrés ont tant de chic. Décidément la mode des tissus prend chaque saison une place plus importante dans le grand domaine de la mode.



Les Françaises ont
révélé aux
Américaines

la beauté magique d'un soupçon de henné dans le shampoo. C'est le secret que connaît le coiffeur à la mode pour donner aux cheveux de Madame cet éclat séduisant.

De Paris, le secret se répandit dans Fifth Avenue. Il vous est maintenant révélé, à votre table de toilette, sous la forme du liquide délicatement parfumé du Shampoo Hennafoam.

Le soupçon de henné dans le Shampoo Hennafoam est préparé spécialement pour faire ressortir toute la beauté de votre chevelure, qu'elle soit blonde, brune ou brune.

Pour que "vos cheveux le fascinent" commencez aujourd'hui à vous servir du Shampoo Hennafoam.

60c aux pharmacies et rayons de parfumerie

Hennafoam
SHAMPOO

Les cors durs et mous, cèdent tous deux au Holloway's Corn Remover qui est complètement inoffensif à l'usage et sûr et satisfaisant dans son action.

En Voyageant, Utilisez les
CHEQUES DE
VOYAGE de la
DOMINION
EXPRESS
COMPANY
Acceptés dans
tout le Monde



Lait riche, ext. de grains maltés en poudre.
Digestible—Pas de cuisson. Une collation délicieuse.

Les vers sapent la force et minent la vitalité des enfants. Renforcez-les par l'usage du Mother Graves' Worm Exterminator pour expulser les parasites.



CHRONIQUE DE L'AUTOMOBILE

Quand, pour quelque raison, vous devez laisser votre auto stationner contre un trottoir ou sur le côté d'une route de campagne, vous employez généralement (et si vous ne le faites pas, vous avez grand tort) l'un quelconque des moyens de prévention connus contre les voleurs, pour tenir votre auto même, vos pneus, vos roues et vos accessoires en sûreté.

Le moyen que nous vous suggérons là, s'il n'est pas très pratique ni très utile pour la ville, durant le jour, vous servira du moins à la campagne, en tout temps, et à la ville, durant la nuit.



Ce moyen de sûreté empêche l'auto de bouger. C'est une lourde barre de fer que l'on adapte aux roues (de la manière très simple indiquée sur notre vignette) au moyen de chaînes et de solides cadenas. La barre est articulée au centre et les deux bouts en sont rivés pour qu'elle puisse être placée sous le siège arrière de l'auto. Il en faut une paire; une barre pour les roues d'avant et une seconde pour les roues d'arrière. Ainsi, à la campagne, ou à la ville, durant la nuit, vous êtes tranquille!

* * *

Dans certaines automobiles, on peut trouver difficile de graisser à l'huile l'embrayage. Cette difficulté peut être écartée en installant un tube de métal flexible qui va de l'embrayage à une



burette à couvercle, placée dans une position commode, sur le tablier ou tableau de contrôle. Ce tube tient à l'embrayage par une connexion spéciale. On peut l'installer sans percer de trous.

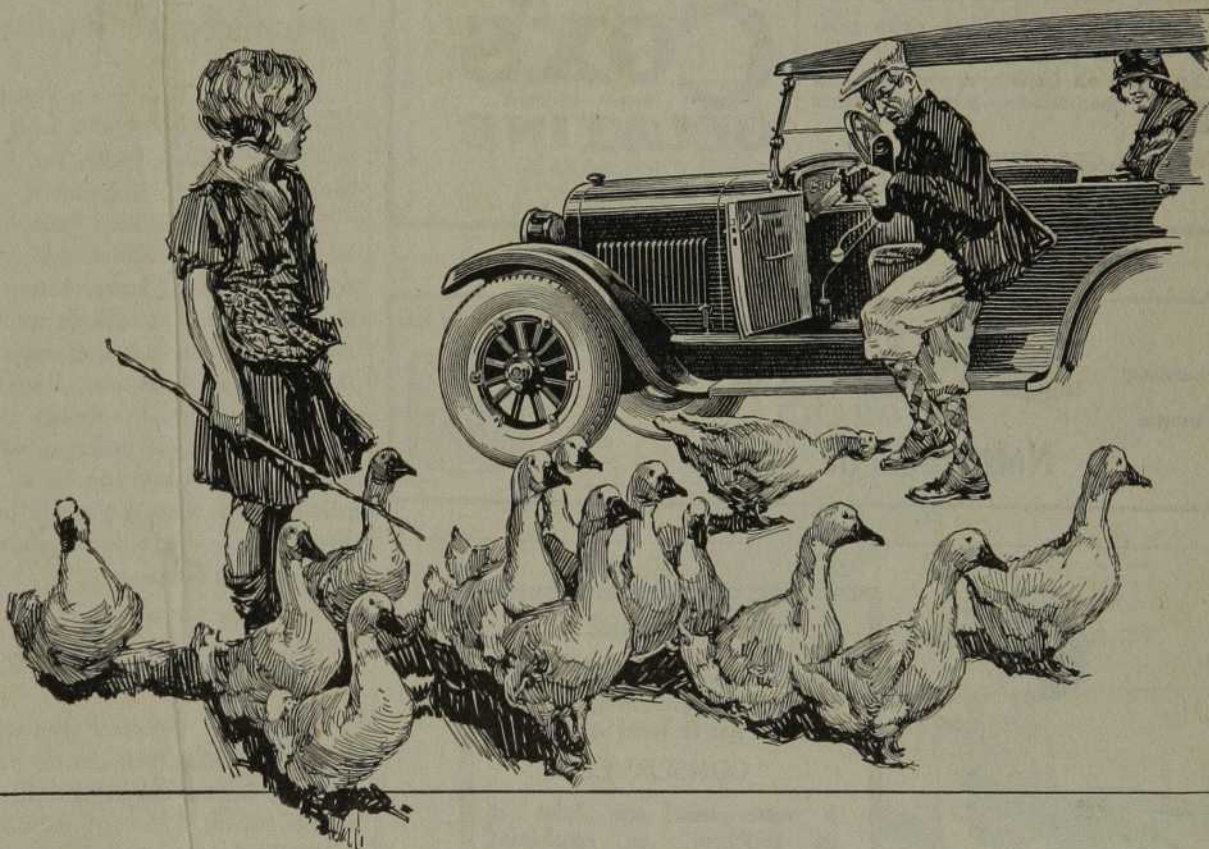
De Mieux en Mieux

Digne de confiance il y a dix ans, il y a cinq ans, et plus encore aujourd'hui que jamais, l'automobile Dodge Brothers actuelle représente simplement la plus récente étape d'une marche d'embellissements continuels.

Les premières autos fabriquées par Dodge Brothers jouirent d'une réputation mondiale. Et les autos qu'ils construisent aujourd'hui sont le résumé de tous les perfectionnements apportés depuis dix ans.

Ces importantes améliorations dans le confort et l'apparence de l'auto sont faites de temps à autre, pour suivre une politique traditionnelle de perfectionnements *progressifs* plutôt que de simples perfectionnements *de saison*.

DODGE BROTHERS (CANADA) LIMITED
TORONTO, ONTARIO



Ne manquez pas de vous procurer l'édition de MAI de
"LA REVUE POPULAIRE"

qui publie un magnifique roman intitulé :

"L'IDOLE"

Par ANDRÉE VERTIOL

AUSSI—

Curiosités scientifiques, inventions, histoire, géographie, archéologie, voyages, mode, sport, dessin et menuiserie, chenil.
Des articles nombreux et pour tous les goûts— 50 gravures.

EN VENTE PARTOUT: 15 sous.

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue
Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de
\$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE,
131, rue Cadieux, Montréal.

DEMANDEZ

LE VERITABLE.

LE SEUL DONNANT
SATISFACTION

**NETTOIE
RECURE
POLIT**

ENOCH MORGAN'S SONS CO.,
SEULS MANUFACTURIERS
NEW YORK, E.U.A.

RECHERCHER
LE NOM

SAPOLIO

MARQUE DÉPOSÉE

ENVELOPPE D'ARGENT
BANDE BLEUE



La gélatine par excellence

Ecrivez pour recevoir notre nouveau
livre de cuisine, absolument gratuit.
Nouvelles façons d'utiliser votre géla-
tine favorite.

En vente au Canada depuis 1845—La
meilleure pour salades—gelées et desserts
exquis.

THE COX GELATINE CO. LIMITED
Casier 73, Montréal.

COX'S
Instant Powdered
GELATINE

Beaucoup
d'usages

SNAP
LE GRAND
Nettoyeur de Mains

Achetez-le aujourd'hui



PROTEGEZ
votre visage et vos mains des
crevasses, gerçures, rougeurs occa-
sionnées par le froid et l'air vif.

CONSERVEZ
à votre teint son éclat et
sa fraîcheur, en employant
pour votre toilette, l'inimitable

Crème Simon

PARIS
Elle vivifie et embellit l'épiderme.

POUDRE et SAVON



Fumez le cigare "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT : 10 CENTS

TEL. CLAIRVAL 1160

RECETTES DE CUISINE



Quelques recettes de bonne cuisine
canadienne et française.

GRUAU A L'EAU

Ingrédients: 1 tasse farine avoine,
1 pinte eau, sel.

Mode de préparation: Faire tremper
le gruau, le verser dans eau bouillante,
ajouter 1 pincée de sel, laisser cuire du-
rant 2 heures. Passer au tamis. Si
l'on désire l'avoir au lait, ajouter du
lait chaud.

GRUAU AU THE DE BOEUF

Mode de préparation: 1 cuillerée de
thé de thé de boeuf par tasse de gruau.
Saler et poivrer au goût.

MACARONI AU FROMAGE

Ingrédients: Trois quarts livre maca-
roni, 1 chopine lait, 1 c. à table beur-
re, 1/2 livre fromage haché, 1 c. à table
farine, sel, poivre, chapelure.

Mode de préparation: Faire cuire le
macaroni à eau bouillante salée durant
trois quarts à une heure, laisser mijoter.
Pendant la cuisson du macaroni,
préparer un roux pas trop épais avec
les ingrédients ci-dessus. Lorsque le
macaroni est cuit, le refroidir rapide-
ment, l'égoutter; le mêler au roux et
au fromage. Assaisonner de sel et de
poivre; verser dans un moule beurré.
Saupoudrer le dessus de chapelure, fai-
re gratiner au fourneau.

POUDING AU FROMAGE

Ingrédients: 1 chopine pain émietté,
1/2 livre fromage, sel, poivre, panure,
1 1/2 chopine lait chaud, 2 oeufs, 1 c.
à table beurre.

Mode de préparation: Verser lait
chaud sur pain, laisser reposer un quart
d'heure, ajouter fromage haché ou râpé,
sel, poivre, oeufs battus. Verser dans
un plat creux beurré. Saupoudrer de
panure et beurre fondu. Faire cuire
une demie à trois quarts d'heure au
fourneau.

SANDWICHES

Manière de les préparer: Il faut cou-
per le pain très mince, défaire le beurre
en crème; s'il est possible de se servir
de petits pains, le beurrer avant de le

couper. De cette manière le pain ne
s'émiette pas lorsqu'on étend le beurre.
Lorsque les sandwiches sont préparées
à l'avance, les envelopper dans un lin-
ge qu'on aura mis à l'eau bouillante et
tordu; mettre les sandwiches au frais.
Préférable de prendre du pain de deux
jours.

SANDWICHES AUX OEUFS

Ingrédients: 10 à 12 tranches de
pain, 2 à 3 onces beurre, 2 oeufs cuits
dur, peu de mayonnaise.

Mode de préparation: Passer les
oeufs au tamis, les humecter avec un
peu de mayonnaise; étendre cette pré-
paration sur les tranches de pain beur-
ré. On peut faire les sandwiches sans
mayonnaise.

SANDWICHES AU JAMBON

Mode de préparation: Emincer le
jambon, le placer sur des tranches de
pain beurré avec de la moutarde fran-
çaise. On peut aussi utiliser les desser-
tes de jambon, le hacher au moulin, y
ajouter une petite quantité de moutarde
française ou moyannoise.

SANDWICHES AU POULET

Mode de préparation: Hacher les
restes de poulet. Humecter d'un peu
de mayonnaise ou de jus de poulet.
Procéder comme pour les autres sand-
wiches.

SANDWICHES AU FROMAGE

Mode de préparation: Couper le fro-
mage en tranches minces, le déposer sur
le pain beurré.

SANDWICHES AUX FIGUES

Mode de préparation: Hacher les
figues, les faire cuire au bain-marie avec
une petite quantité d'eau jusqu'à ce
que tout forme une pâte. Ajouter une
petite quantité de jus de citron. Laisser
refroidir la préparation. Étendre sur
les tranches de pain beurré. Saupou-
drer de pistaches hachées, recouvrir
d'une autre tranche de pain.

Cela paie d'employer
la **PEINTURE et VERNIS**
MARTIN-SENOUR
100% PURS

Pour Tous Les Usages
Pour Toutes Les Surfaces



Pour les grandes et autres bâtisses
cela paie d'employer
la **PEINTURE**
"RED SCHOOLHOUSE"
Elle n'a pas d'égale



Pour le Ciment, la Brique et le Béton
Cela paie d'employer
le **"CONCRE-TONE"**
Il donne un beau fini qui
ne prend pas la poussière



Pour l'Extérieur et l'Intérieur
Cela paie d'employer
la peinture **"100% PURE"**
Voilà pour résister à
l'Usure et aux Intempéries



Il y a dans chaque localité un agent-fournisseur de Martin-Senour, qui tient un stock complet des Peintures et Vernis qu'il paie d'employer. Il existe un produit Martin-Senour spécial pour chaque besoin de peinture ou de vernis, et l'agent-fournisseur de Martin-Senour vous donnera tous les renseignements possibles sur ce que vous devez employer, comment il vous faut l'employer et quelle quantité vous est nécessaire.

Envoyez une carte postale au bureau-chef à Montréal pour demander les nouvelles brochures "Le Peinturage à la Maison rendu Facile" et "Le Bon Vernis."

The MARTIN-SENOUR Co.
LIMITED
PRODUCERS OF PAINTS AND VARNISHES
WINNIPEG MONTREAL HALIFAX
VANCOUVER

CHRONIQUE DE LA PEINTURE

A toutes les raisons, précédemment données dans nos chroniques, qui doivent convaincre de la nécessité de peindre sa maison et de vernir son intérieur, nous pourrions ajouter des raisons d'hygiène. Car, pour qu'une maison soit réellement saine et hygiénique, il convient qu'elle soit bien peinte.

Tel est le rôle de la peinture. En résumé, donner de la beauté, de la valeur, du confort et de la salubrité aux demeures des mortels.

Et pour ajouter quelques mots sur la salubrité des maisons, on sait que la peinture détruit la saleté; bien mieux, elle la prévient, l'empêche de se coller aux maisons et de pénétrer dans elles.

*Ce n'est pas tout de peindre,
il faut savoir s'y prendre.*

Nous avons déjà donné sur la manière de peindre des conseils aussi nombreux que variés. Mais pour ceux qui ne les auraient pas lus ou ne les auraient pas retenus, nous redirons encore, après avoir démontré pourquoi il fallait peindre sa maison, comment il convenait de le faire. Car, on peut être à la fois plein de bonne volonté, animé du désir de faire une bonne besogne, et ne pas savoir en revanche comment la mener à bien.

De bons résultats dépendent largement des conditions de la surface à peindre, de l'application correcte de la peinture et des conditions climatiques. Ce sont les trois grands points sur quoi il faut surtout insister.

Ce sont là les grandes idées que nous développerons dans notre prochaine chronique; tous les peintres amateurs, tous les propriétaires de maisons, et aussi les locataires qui veulent faire certains embellissements à leurs frais y trouveront leur profit.

MOYENS FACILES DE BIEN NOURRIR LES MARIS

Faites-en un régal
"de fantaisie"
SANS PLUS DE TRAVAIL



Connaissez-vous le goût merveilleux et inaccoutumé que les raisins secs donnent au bon vieux pouding au riz des familles? Sans plus de travail, une affaire de 20 secondes de plus que pour les poudings ordinaires, la riche saveur du raisin en fait un véritable dessert de fête—qui met le sourire sur les lèvres de tous vos gens. En somme, qu'est-ce que vaut le pouding au riz sans raisins?

Et le Pouding au Riz et aux Raisins est celui qui coûte le moins cher! Si vous le faites avec un reste de riz cuit, c'est une économie. Si vous employez du riz non cuit, il n'y a pas besoin d'œufs et c'est encore une économie.

Plusieurs recettes pratiques et rapides sont contenues dans le dépliant, "Short Cut to Food Men Really Like". Servez-vous du coupon pour le faire venir—ainsi que la nouvelle brochure de 46 pages, "Recipes with Raisins".

POUDING AU RIZ ET AUX RAISINS: — Faire blanchir $\frac{1}{2}$ tasse de riz; mélanger à 4 tasses de lait, $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel, $\frac{1}{2}$ tasse de sucre et 1 tasse de raisins. Laisser cuire au four très doux jusqu'à ce que ce soit pris, brassant deux ou trois fois. (Avec du riz cuit, employer $\frac{1}{2}$ tasses de riz, 2 tasses de lait, 2 œufs battus avec du sel, du sucre et des raisins, tel que ci-haut).

Le nouveau "Market Day Special!"

De gros et délicieux raisins sans pépins des vallées californiennes fameuses de San Joaquin et Sacramento, maintenant sur le marché dans ce nouveau paquet économique. Commandez-le chez votre épicer dès aujourd'hui.



*Une
aubaine de
4 lbs. en Raisins*

Cultivés et emballés par les

Propriétaires de Vignobles Sun-Maid

DU CANADA, LIMITEE

Une coopérative de 16,500 vignerons.

GRATIS — le précieux dépliant, "Short Cuts to Food Men Really Like" — et aussi la nouvelle brochure de 46 pages, "Recipes with Raisins". Remplissez simplement le coupon et mettez-le à la poste aujourd'hui.

SUN-MAID RAISINS GROWERS OF CANADA, LTD.
Dépt. C-805 137, rue McGill, Montréal.
S'il-vous-plait m'envoyer sans aucuns frais, ce qui est marqué d'une croix:
(...) Le dépliant: "Short Cuts to Food Men Really Like".
(...) La brochure de 46 pages: "Recipes with Raisins".
Nom et prénoms
Adresse
Province

La maman sait

que dans toute affection du cuir chevelu, eczéma, éruptions cutanées ou maladies quelconques de la peau, ce précieux baume végétal doit être préféré à tout autre—parce qu'il y a

GUERISON
dans la moindre
application de

Zam-Buk



Comprimés Satural

Dyspeptiques!!

Vous n'êtes pas plus jeunes que votre Estomac, mais vous pouvez rajeunir votre Estomac par l'emploi des

Comprimés SATURAL

❑ Rajeunir son estomac, c'est se rajeunir soi-même, parce que rien ne fait vieillir comme la dyspepsie, à cause de l'empoisonnement lent qu'elle produit et de l'insuffisante nutrition dont elle est cause. La dyspepsie agit aussi sur le système nerveux et sur le moral; les dyspeptiques sont gens taciturnes, moroses, pessimistes.

❑ Ne continuez pas à vieillir doublement en digérant mal. Recourez aux Comprimés SATURAL qui tonifieront votre estomac, le rajeuniront et vous rajeuniront en même temps. La santé de l'estomac, c'est la santé de l'individu, la condition de son bien-être et de son succès. Un Comprimé SATURAL après les repas fera de vous un optimiste, rayonnant de bonne humeur, débordant d'énergie et d'ambition.

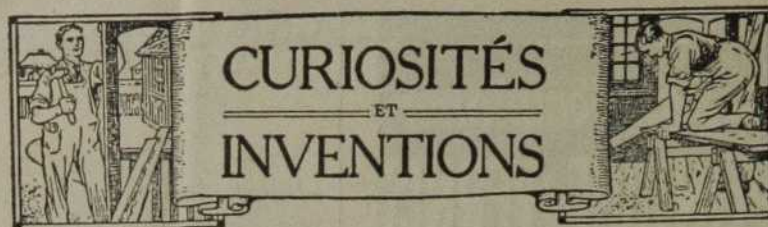
Les Comprimés SATURAL

sont en vente chez tous les pharmaciens à 50cts la boîte de 50 comprimés. Si votre pharmacien ne les a pas en magasin, envoyez-nous 10cts et nous vous enverrons 10 comprimés, poste payée. Les Comprimés SATURAL vous assurent "UN BON REPAS POUR UN SOU".

PHARMACIE LACHANCE

Dépositaire

454, rue Ste-Catherine Est
Montréal



CURIOSITÉS ET INVENTIONS

UN FUMOIR A JAMBONS IMPROVISE

Lorsqu'il est nécessaire de fumer de petites quantités de viande et qu'on n'a pas de foyer spécial pour cela, on peut en improviser rapidement à l'aide d'un poêle de blanchisseuse, d'un tonneau et d'un support, tel qu'un chevalet en bois ou une boîte en bois.



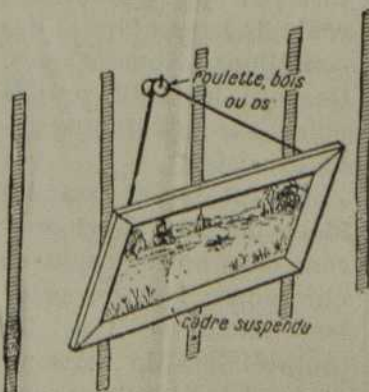
On ôte le fond du tonneau d'un côté, et dans l'autre on perce un trou près du bord, comme on le voit. Ce trou est adapté sur un court morceau de tuyau qui dépasse du poêle, le baril étant supporté par le chevalet et par une brique placée sur le poêle.

La viande est accrochée à l'aide de petits crochets de fer sur une tige de fer placée sur le baril, en travers.

L'ensemble du dispositif est placé à l'extérieur dans un endroit abrité du vent. On emploie du bois ou mieux de la paille, des orties, etc., comme combustible.

POUR QUE LES CADRES SOIENT TOUJOURS D'APLOMB

Les cadres sont, en général, suspendus par une corde qui est accrochée à

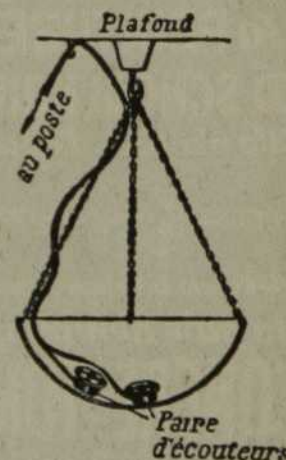


deux clous de chaque côté du cadre et qui passe ensuite sur le piton fixé dans le mur.

Pour que les cadres restent d'aplomb, un de nos lecteurs propose de monter sur le piton une petite roulette soit en bois, soit en fer. On peut utiliser d'ailleurs pour cet usage des isolants os que l'on emploie pour la pose des conducteurs électriques.

UNE COUPE D'ECLAIRAGE TRANSFORMEE EN NOUVEAU HAUT-PARLEUR

Une coupe d'éclairage peut servir de haut-parleur après avoir supprimé les douilles qui y sont adaptées. On place dans cette coupe une paire d'écouteurs. On les dispose le pavil-



lon en haut. Une petite expérience montre que l'on a ainsi un haut-parleur très satisfaisant. Il faut tâtonner un peu pour trouver la meilleure place à donner aux écouteurs, suivant la forme de la coupe.

UN SUPPORT DE FER A SOUDER

Il est souvent difficile de poser le fer à souder en un endroit quelconque, sans endommager l'établi, une fois qu'on a fini de souder. On a imaginé à cet effet le petit dispositif indiqué sur la gravure.



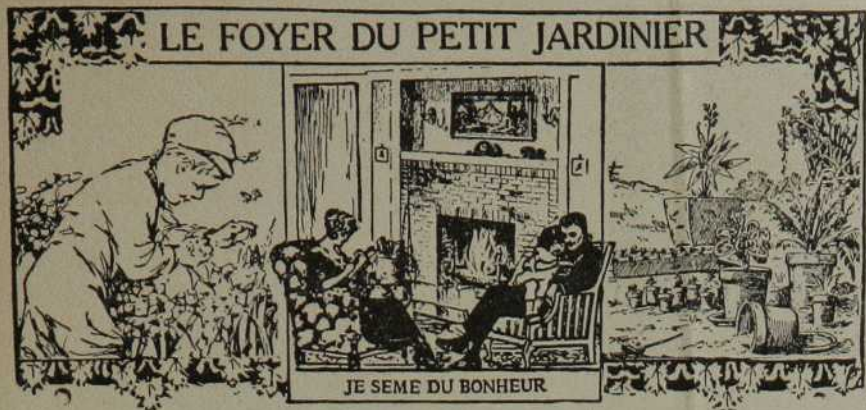
Celui-ci consiste simplement en un morceau de métal dans lequel est pratiquée une entaille en V, et le bas de cette pièce est fixé verticalement à une planchette.

FUMEZ

LE CIGARE "1924"

EN VENTE PARTOUT : 5 CENTS

Tel. : Clairval 1160



REponses des correspondants

PETITE SOEUR. — Mais oui, l'amitié d'une petite sœur m'est précieuse, et je veux y répondre par ma grande tendresse. Au revoir, sœur-ette chérie. — *Mony.*

MERE CANADIENNE. — Quelle maman heureuse et fière vous devez être, lorsque vous sortez escortée de vos chers enfants, j'en suis sûr. Je doute qu'il me soit donné de connaître un jour cette fierté. Un bon baiser à notre maman. — *Mony.*

ROSE BLANCHE. — Ce soir, je pense à vous, ma benjamine, êtes-vous rieuse? mélancolique? Je vous vois les yeux brillants, attendant le retour de votre cher papa et quémendant un sourire du petit frère; vous l'embrasserez deux fois pour moi car j'adore les bêtises. Revenez-moi bien vite, petite sœur aimée, l'attente trop longue attriste et inquiète votre... — *Mony.*

CHRISTIAN. — Jadis, je possédais un gentil compagnon que j'avais baptisé de votre pseudo. La vie nous a séparés, sans retour. Dites, Christian, le remplacerez-vous? — *Mony.*

LUCIENNE. — Je vous accueille cordialement, à condition que vous me gardiez votre affection, j'en suis jalouse. — *Mony.*

TIOMANE. — Quel pseudo! me direz-vous d'où il vient? — *Teint de Nacre.*

TRISTAN. — Seriez-vous le héros d'un roman? — *Teint de Nacre.*

MARIE-ANNE. — Un doux sourire de bienvenue. — *Teint de Nacre.*

CHRISTIAN. — Sera le bienvenu auprès de moi. Amitié. — *Teint de Nacre.*

DOLORES. — Je vous tends sincèrement la main, sœur-ette. — *Teint de Nacre.*

LETTRE NOIRE. — Mon amitié je vous offre ma sœur-ette nouvelle. — *Teint de Nacre.*

MYRTLE. — Venez causer, ça me fera plaisir, beaucoup. — *Teint de Nacre.*

PERLE FINE. — J'aime les perles, surtout quand elles sont fines. — *Teint de Nacre.*

SENIORA FENNELA. — Il a fallu que je regarde trois fois votre joli pseudo pour ne pas me tromper en l'écrivant. — *Teint de Nacre.*

SEULE. — Venez près de moi, je serai votre compagnie. — *Teint de Nacre.*

VIOLETTE AIMANTE. — M'aimerez-vous aussi? — *Teint de Nacre.*

PETIT COEUR REVEUR. — Je lis votre long billet adressé à *Aurore* qui pleure. Vous avez l'air tout à fait convaincu, toutes deux, que l'on ne veut pas de vous au Foyer, mais non, mes chères sœur-ettes, il en est pas ainsi, chasses de votre tête ces vilaines pensées noires qui vous attristent et suivez mon humble conseil, plutôt: adressez de gentils billets aux correspondants, sans vous lasser si parfois ils ne daignent vous répondre de suite, recommencez et vous verrez qu'un jour ils seront forcés de vous écrire longuement, vous en serez heureuse. C'est cela, écrivez, écrivez beaucoup, vous recevrez beaucoup... Venez me causer sœur-ette, je vous aimerai. — *Teint de Nacre.*

MONY. — Oh! non! non! ma Grande, loin de moi l'idée d'un caprice. Soyez indulgente, je vous en saurais gré! Avec le gai soleil qui fait renaitre la joie dans tous les cœurs, je viendrai plus régulièrement. Amitiés sincères. — *Rod.*

BRISE DU SAINT-LAURENT. — Le fleuve est libéré de sa carapace glacée. Le vent attiédi nous apporte les premières effluves printanières et je viens vous offrir le premier myosotis. — *Rod.*

CHIMENE. — Il m'a passé un froid en lisant que vous pourriez porter le pseudo *Peu d'espoir*. Comme il est dans ma nature de sympathiser à toutes les souffrances, ma loyale amitié vous tend la main. L'accepterez-vous? — *Rod.*

CYPRES DU VAL. — Depuis longtemps nous nous côtoyons sans que nous nous soyions tendu la main; je prends l'initiative et je viens à vous comme à un vieil ami, tous deux nous sommes des amants de la nature, tous deux nous en chantons la beauté de notre mieux, ensemble nous la contemplerons! Dites... le voulez-vous? — *Rod.*

PETIT BERGER. — Les prés commencent à reverdir, l'herbe pousse drue, le soleil avive sa chaleur, la nature est en fête, le rossignol, la grive et la linotte nous chantent la joie du retour... vos brebis doivent être au pâturage? Venez me le dire. — *Rod.*

OEILLET DE POETE. — Avec joie je l'accepte et je vous tends la main, y déposerez-vous la vôtre? — *Rod.*

SUZY. — Je le veux bien. Quel sujet attaquons-nous? — *Rod.*

LA DAME AUX CAMELIAS. — Prenez, prenez-les ces perles d'amitiés. Il y a longtemps que je vous les offre. En silence, je vous lisais, là-bas, au Royaume, n'osant vous parler, vous, si grande Dame, entourée de tant d'amies. Merci d'être venue, Perlerette vous aime bien, allez. Reviendrez-vous? — *Perlerette.*

MAGALI. — Viendrez-vous me bonjour? J'ai gardé bon souvenir de la rencontre. — *Perlerette.*

PETIT DIABLE. — est-il devenu Moine durant le Carême? — *Perlerette.*

EPINE. — Voulez-vous de Perlerette pour amie? — *Perlerette.*

JOYEUX TROUBADOUR. — Cher frérot, j'ai beau tendre l'oreille, je n'entends rien. Vous êtes très loin. Venez vite près de Perlerette qui vous attend. — *Perlerette.*

MAGALI. — Je réclame cette gerbe d'amitié promise et vous offre en échange une rose. Acceptez-vous? — *Rose Rouge.*

CYPRES DU VAL. — J'ai étudié bien longtemps votre pseudo... j'ai fini par y changer la première syllabe Cy... par Ex... et il m'a semblé que vous deviez faire *Exprès* pour ne jamais venir me bonjourner. Ai-je trouvé? Refuserez-vous cette main si chaude d'amitié que vous tend... — *Rose Rouge.*

DOLOR. — Moi, je suis une nouvelle arrivée mais je vous tends la main. A vous lire bientôt. — *Capucine.*

PETITE FEE DE L'ESPERANCE. — Je ne vous oublie pas, ma chérie. — *Prisonnière d'Amour*

INCONNU. — Mon Prince charmant, à vous ma plus grande amitié. Venez tout près de... — *Prisonnière d'Amour*

GERARD LE TAQUIN. — A vous ma tendresse et mon affection... les préférez-vous à des taquineries? — *Prisonnière d'Amour*

LA DAME AUX CAMELIAS. — Certainement, que je serai des vôtres, et avec plaisir. Est-ce que par hasard vous seriez *La dame aux camélias* qui écrivait dans la *Patrie*? J'en serais très heureuse, car moi aussi j'ai correspondu mais sous un autre pseudo. Bonjour, ma chère. — *Sury.*

LAURENTIDE. — Oui, ma chère amie, j'ai lu *Le rêve de Sury*, et j'ai trouvé ce roman très beau! La petite Sury qui est l'héroïne, m'a tellement plu, que j'ai choisi son nom comme pseudo. Aimez-vous à lire? moi, c'est presque une passion. A bientôt. — *Sury.*

LA DAME AUX CAMELIAS. — Je veux bien de l'amitié mais personne ne vient à moi. On ne répond même pas à mes avances. Vais-je être plus heureuse avec vous? Je l'espère car j'ai soif d'amitié. Pensez un peu à... — *Carmella.*

ROSE ROUGE. — Merci du témoignage de votre amitié. Le soleil nous apportera bientôt des roses rouges, et en les contemplant je penserai à vous. Quand je serai triste je laisserai couler mes pleurs sur leurs pétales de velours, et encore je penserai à vous, amie. Oh! que j'aime ces fleurs, je voudrais pouvoir vivre toujours entourée de ces merveilles et de toujours sentir leur parfum odorant. Recevez la pensée la plus tendre de... — *Carmella.*

MONY. — Suis-je oubliée de vous? Vous êtes bien lente à venir causer un tout petit peu avec... — *Carmella.*

MASQUE RIEUR. — Votre tendresse a été si douce à mon cœur d'amie que je ne puis attendre plus longtemps pour vous embrasser tendrement, Joli Masque Rieur. Serait-ce vrai que vous croyez que je suis indifférente? En tous cas, pour vous prouver le contraire, en outre de ce baiser que je vous envoie de si grand cœur, je voudrais vous redire combien je vous admire et surtout combien vous m'êtes chère. Tout doucement je m'incline vers vous pour y découvrir le charme qui se cache sous ce masque. — *La Grande Amie.*

CHRISTO-CHRISTY. — Très heureuse de votre retour à la santé. Itez-vous entendre *Vive la Canadienne*? — *Yane.*

EXCELSIOR. — Vous ne boudez pas, mon grand ami? J'ai beaucoup de remords, je vous assure, de mes multiples taquineries... Pardonnez au caractère en souvenir du cœur. N'ayez pas trop de papillons noirs, il fait si beau! La grande amie... — *Yane.*

TIOMANE. — Seriez-vous, par hasard, l'héroïne du roman de Jacques Vincent? Oh, alors, venez vite que je dépose une rose dans vos cheveux. Reviendrez-vous me causer un peu? — *Bouquet de roses.*

LEWISTONNAISE. — Vous êtes de Lewiston? Comme c'est gentil, sœur-ette, de résider tout près de moi, car votre ville et la mienne sont témoins de beaucoup de visites réciproques, et je serais surprise si vous n'étiez jamais venu par ici. Tout de même, je dois avouer que je ne suis jamais allée chez vous, non pas que je n'en eusse pas l'envie, mais n'y connaissant personne j'ai laissé faire. Lisez-vous le *Lewiston Daily Sun*? Oui? Donc vous avez souvent des nouvelles d'ici, comprenant votre grand carnaval de cet hiver? A présent, savez-vous d'où je suis? devinez? Si vous aimez venir jaser avec moi, vous êtes la bienvenue. Bonjour. — *Laurentide.*

JE VEUX AIMER. — Vous voulez?... Puisiez-vous, petite sœur-ette, ne connaître que les douceurs et les tendresses... — *Voie Lactée*

MASQUE RIEUR. — Je cherche encore qui vous êtes, et n'est pas loin du jour où je vous dirai: "Eureka, eureka!" — *Voie Lactée.*

BRISE DES NUITS. — En frôlant notre joue, elle nous caresse doucement, oh! si doucement, parfois. — *Voie Lactée.*

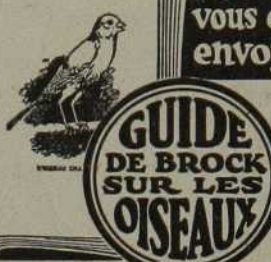
MAGALI. — Vous êtes l'amie de Lise, je suis l'amie de Lise. Alors, nous sommes amies?... — *Voie Lactée.*

Rendez Votre Interieur Plus Gai en Ayant un Oiseau Chanteur

Heureux est le foyer où un seron à la voix douce remplit la maison de son chant joyeux—la plus belle musique naturelle au monde. Les oiseaux sont des favoris peu dispendieux, demandant peu de soins et leur glorieux chant, leur vivacité et leur joliesse les rendent chers à tous. On peut les conserver vigoureux, en santé et en voix, si on les nourrit de Graines Brock pour oiseaux et qu'on en prend soin suivant les indications contenues dans le Guide de Brock sur les oiseaux.



Ce livre vous est envoyé **GRATUITEMENT**



GUIDE DE BROCK SUR LES OISEAUX

Il traite de l'alimentation des maladies, de l'élevage, de l'entretien, du bain, de la classification des serins, de renseignements sur les perroquets et autres oiseaux. Le succès est assuré si vous vous servez de ce travail comme guide. Contient 275 pages, 37 illustrations. Régulier 25 cents.

Nous enverrons à tout possesseur d'oiseaux, ce guide **GRATUIT** avec paquet-échantillon de Graines Brock pour oiseau et Regal Brock pour oiseau, sur réception de dix centins pour frais de poste et d'emballage.

La graine Brock pour oiseaux est choisie avec soin et mélangée scientifiquement et procurera aux oiseaux une bonne santé, un beau plumage et une voix douce. L'échantillon **GRATUIT** contient la nourriture pour une semaine

GRATIS COUPON POUR LE LIVRE ET UN ÉCHANTILLON DE GRAINES

MM. NICHOLSON & BROCK, Ltd.,
119 Rue Market, Toronto, Ont.
Messieurs:—Veuillez trouver ci-inclus 10 centins pour couvrir frais de poste et d'emballage d'un exemplaire **GRATUIT** du "Guide de Brock sur les oiseaux, un échantillon gratuit, suffisant pour une semaine, de Graines Brock pour oiseaux et un échantillon **GRATUIT** de Regal Brock pour oiseaux.
NOM.....
Adresse.....

"Mon mal de reins me faisait terriblement souffrir"

Mme M. A. McNeill, Canaan Sta., N. B. nous écrit :

"J'avais depuis quelques années des maux de dos terribles, à la suite d'une maladie de reins. Quelquefois j'étais obligée de garder le lit et les douleurs que je ressentais alors étaient si vives qu'elles me faisaient crier et que je ne pouvais pas songer une minute à marcher. J'ai employé pour environ \$50 d'autres remèdes, mais sans résultats appréciables. Je suis maintenant complètement rétablie, après m'être servi de cinq boîtes des Pilules du Dr Chase pour les Reins et le Foie."



LES PILULES DU DR CHASE POUR LES REINS ET LE FOIE
Chez tous les marchands ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd, Toronto.
Une pilule à la fois — 35 cents la boîte.

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le **TRAITEMENT DENISE ROY** développe et raffermi rapidement la poitrine. D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS, AU COMPLET, \$1.00

MME DENISE ROY, 313, RUE AMHERST, MONTREAL
Boîte Postale 2740 Dépt 1 Tél.: Est 9252 J

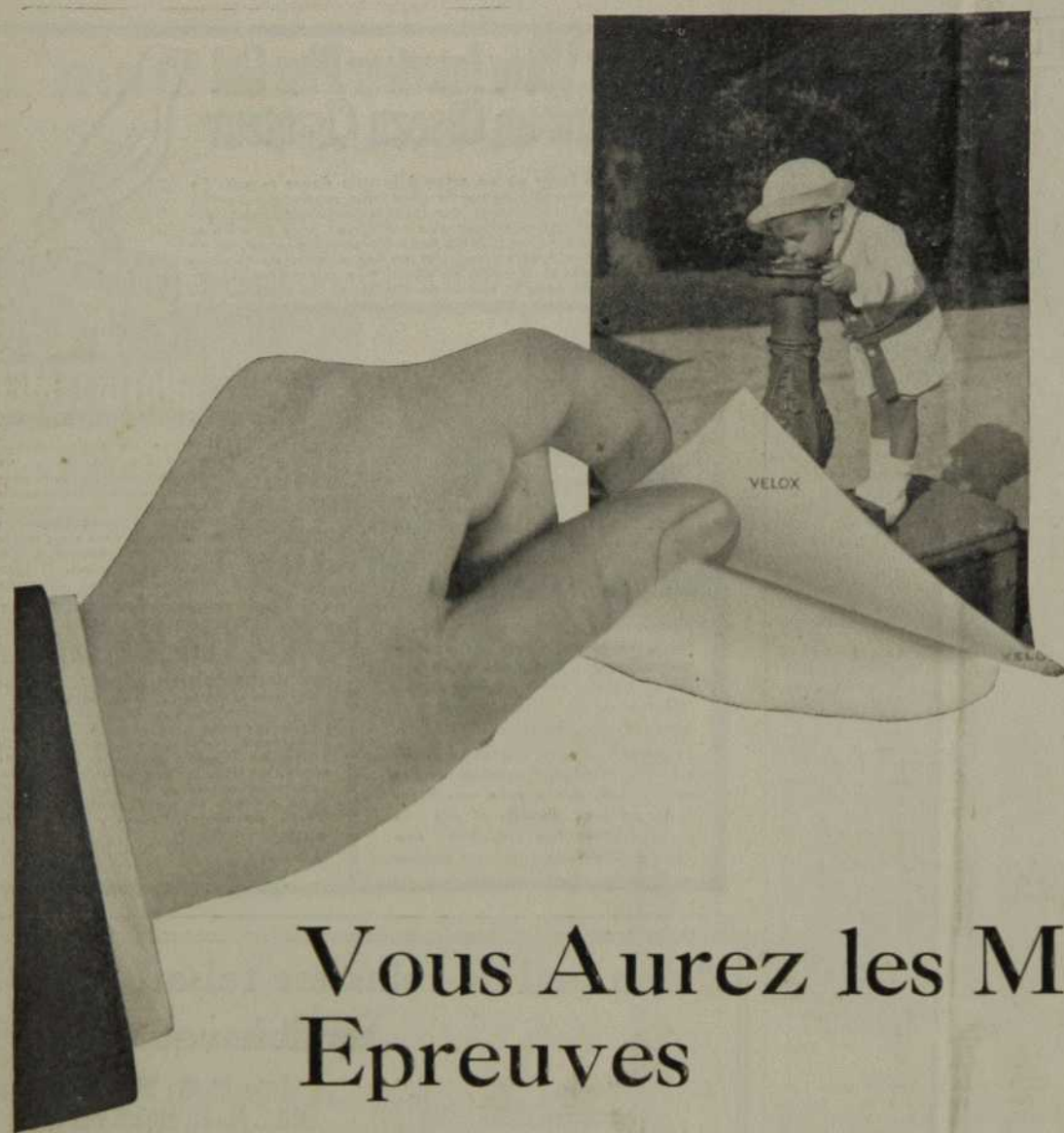
Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres. Toute correspondance strictement confidentielle.



LISEZ LE FILM Magazine Mensuel de vues animées

dont la documentation exclusive vient des meilleures sources et qui est abondamment illustré de gravures de luxe.

En vente dans tous les dépôts : 10 cents le numéro



"Une marque de fabrique est une indication par laquelle les effets d'un possesseur sont connus dans le commerce. Elle a deux objets en vue: . . . protéger le public contre toute falsification. . . . La marque de fabrique garantit la provenance des marchandises tout comme la signature d'une lettre y imprime l'authenticité."

—Extrait d'une célèbre décision de cour.

Vous Aurez les Meilleures Epreuves

Pour protéger les clients employant nos Kodaks ainsi que les Etablissements qui impriment et qui développent, et qui, en se servant des meilleurs matériaux, s'efforcent de donner à leurs clients les meilleurs résultats possibles, nous avons rendu notre papier Velox identifiable. La marque de fabrique "Velox" est légèrement imprimée au verso de toutes les feuilles—lisible, mais ne nuisant pas.

Les négatifs faits par les photographes professionnels dans une condition de lumière douce et bien adaptée demandent une sorte de papier particulière, et ceux qui sont faits par des amateurs alors que la lumière est rude, en exigent une autre sorte. Aucun papier ne peut être employé pour les deux usages.

Le Velox est le seul papier photographique qui soit fait exclusivement

pour imprimer avec des négatifs d'amateurs. Il répond parfaitement aux exigences des amateurs et des négatifs d'amateurs.

Si votre finisseur n'emploie que le meilleur papier possible—bien qu'il lui coûte un peu plus—c'est un signe qu'il emploie le meilleur matériel et les meilleurs produits chimiques possibles et qu'il a des employés capables. En résumé, vos pellicules ont été laissées en de bonnes mains.

Constatez que "Velox" est au Verso

Canadian Kodak Co., Limited - Toronto